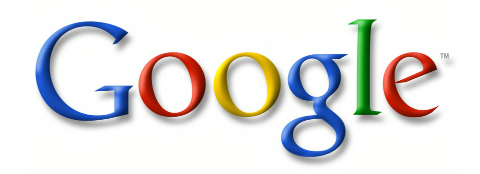
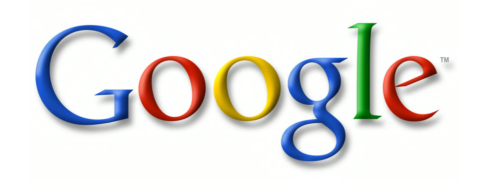





3 3433 07494582 9



Ander



A cette vue les hommes éclatèrent en imprécations
et en malédictions.

LE ROBINSON CATHOLIQUE

AVENTURES

D'OWEN EVANS

ABANDONNÉ EN 1739

DANS UNE ILE DÉSERTE DES ANTILLES

EXTRAIT DU MANUSCRIT ORIGINAL

PAR W. H. ANDERDON

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

DEUXIÈME EDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXXVIII

LE

ROBINSON CATHOLIQUE

I

DÉCOUVERTE DE L'ILE

Pendant un couple de jours, ou à peu près, nous avions navigüé avec une brise légère à raison de trois ou quatre nœuds à l'heure. Nous ne faisions pas force de voiles, quoique nous eussions presque le vent arrière, car notre capitaine voulait laisser une dernière chance de nous rejoindre à notre compagnon, *l'Entreprise,* de Newhaven, à qui nous avions donné rendez-vous dans ces parages avant notre départ pour la Californie. Du moins il le disait; mais j'avais quelques soupçons sur son compte, et une sorte de méfiance s'était emparée de mon esprit en observant l'aspect et l'aménagement de notre navire. Nous n'avions pas été plutôt complètement sortis du port qu'une paire de forts pierriers avaient été tirés de la cale et laissés sur le gaillard d'arrière, de manière à pouvoir balayer l'avant et l'arrière du vaisseau. Les hommes furent exercés chaque jour à les nettoyer et à les faire manœuvrer, ainsi que

deux petits canons dont nous étions munis comme l'étaient d'ailleurs, à cette époque, tous les vaisseaux marchands de la même importance. Au dernier moment, notre équipage s'était augmenté de dix à douze hommes de mauvaise mine et de toutes nations : Américains, Malais, Portugais, etc. Ils étaient inconnus au reste de l'équipage du *Spitfire*, qui lui-même ne valait pas mieux qu'un autre, peut-être même pas autant.

Mais ces nouveaux venus étaient versés dans l'art de jurer et de faire le mal. C'étaient ces mêmes hommes qui s'exerçaient chaque jour avec les armes, maniant la poudre et les balles, nettoyant les canons. Enfin il me semblait que le capitaine avait tout l'air de se préparer à attaquer un autre vaisseau marchand plus faible que lui, et je lui trouvais une mauvaise expression dans les yeux lorsqu'il parlait de *l'Entreprise*, comme si c'eût été vraiment une entreprise qu'il méditait.

Je ressentais un certain malaise à ces indices des projets de notre capitaine, et l'aversion que j'éprouvais pour la vie de marin s'en augmenta. C'était mon premier voyage après avoir été nommé aide-chirurgien; mais le capitaine m'avait engagé à partir en qualité de chirurgien, me promettant, outre ma cabine et tous les frais de mon voyage, de m'initier à l'existence maritime.

Il le fit en réalité, et il me montra aussi quelque chose de la vie de terre, comme vous allez l'apprendre. Mais mon rôle pour le moment était de paraître aussi insouciant que si je n'avais rien observé. Ceci devenait de plus en plus difficile, et je pus voir que la méfiance du capitaine à mon égard augmentait à mesure que nous avancions dans notre voyage.

Je cherchai autour de moi quelqu'un de qui je pusse prendre conseil, mais je n'avais personne à qui me fier. Il y avait à la vérité parmi nous un honnête garçon,

nommé Tom Harvey, avec qui j'aurais pu causer plus librement qu'avec tout autre; mais je ne savais pas alors jusqu'à quel point on pouvait compter sur la discrétion de Tom, et mon expérience de la vie m'avait appris que peu de gens savent garder un secret. Il se trouvait aussi à bord un prêtre espagnol, appelé don Manuel. Il était parmi nous comme passager, et nous devions le déposer quelque part près de Panama, pour se rendre à San-Francisco. Je songeai plus d'une fois à lui parler, mais je ne sais quel sentiment m'en empêcha; j'avais été élevé dans la religion protestante, et, quoique à cette époque je n'eusse guère de religion d'aucune sorte, j'éprouvais cependant quelque embarras pour ouvrir mon cœur à un prêtre catholique, c'est-à-dire à un homme appartenant à une classe que j'avais toujours regardée d'un mauvais œil.

Ce prêtre semblait être un homme de paix. Quoiqu'il parlât peu, il avait une bonne parole pour chacun de ceux qui s'adressaient à lui. Lorsqu'il ne souffrait pas du mal de mer, il passait une grande partie de son temps à lire dans la cabine. Il montait parfois sur le pont et se promenait un peu, lisant attentivement, et comptant, — paraissait-il, — les grains d'un rosaire suspendu à sa ceinture. Je supposais qu'il priait, et je m'étonnais qu'un homme, prêtre ou laïque, pût avoir la patience de dire en un jour tant de prières. Une ou deux fois il me questionna sur des sujets de médecine, principalement sur le traitement des blessures et des fièvres, et sur l'emploi des herbes pour leur guérison; il était aisé de voir qu'il avait étudié ces matières. Cependant, malgré ces conversations, comme je n'avais jamais jusqu'alors parlé à un prêtre, je ne pouvais me décider à lui communiquer mes pensées.

Les choses en étaient là lorsque, le lundi 23 août, vers onze heures du matin, la vigie cria tout à coup :

« Terre à tribord! » et ce fut pour nous tous un cri rafraîchissant, car nous étions restés pendant près de trois semaines sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Au même instant tous les regards furent tournés vers l'endroit indiqué. Quant à moi, aussi ému que les autres, ne sachant pas si cet accident, — car aucune terre n'était prévue, — changerait quelque chose à ma situation, je montai dans la hune d'artimon avec ma lunette d'approche.

Je vis assez distinctement, même sans lunette, un brouillard qui s'étendait en avant, à l'est-sud-est, comme une étroite bande de brume. Il se trouvait à dix ou douze milles de nous, mais était si faible que je n'aurais jamais songé à le prendre pour un signe de terre. La vigie avait raison cependant, et j'en eus la preuve. Le capitaine ordonna d'approcher, et le vaisseau se dirigea vers le point désigné.

En approchant, je vis ce brouillard ou cette vapeur se dissiper et laisser le pays à découvert. La première chose qui frappa nos regards fut le pic d'une montagne placée à peu près au centre de l'île, — car nous jugeâmes que c'était une île, — mais plus rapprochée de son extrémité septentrionale. Ce pic avait à peu près la forme d'un pain de sucre, comme le pic de Ténériffe, quoique beaucoup plus petit, mais plus plat au sommet. Il était couvert d'arbres jusqu'à la moitié environ de sa hauteur. La partie supérieure paraissait unie, avec des lignes grisâtres, d'où je conclus que ce devait avoir été un volcan, et que ces lignes étaient des flots d'ancienne lave ou de roc en fusion qui avaient jailli du sommet de la montagne, et, après avoir inondé ses flancs, s'étaient durcis en se refroidissant. Quant au reste de l'île, nous vîmes en approchant qu'il était verdoyant et assez boisé. Nous jugeâmes qu'il devait se trouver là quelque courant d'eau fraîche; sans quoi la chaleur,

— car nous étions maintenant presque sous l'équateur, — aurait sûrement tout desséché.

Un étrange désir de visiter cette île, s'il était possible, s'empara de moi. Je désirais voir de plus près la montagne, ayant toujours pris grand intérêt à ce qui concernait les volcans. Enfin je me résolus, si une troupe d'exploration était envoyée du vaisseau, à y aller et à voir tout ce qui pourrait être vu.

Détournant mes yeux de l'île, je jetai un regard sur le pont. Le capitaine était là, en conciliabule avec le premier lieutenant, dont j'aurai encore à parler.

II

LE DÉBARQUEMENT

On préparait maintenant le bâteau pour aller à terre; descendant sur le pont, je me dirigeai vers le capitaine, et je lui demandai à faire partie de l'expédition.

Je dois remarquer ici que ce désir de ma part peut prouver deux choses : d'abord combien nous prévoyons peu ce qui doit nous arriver, même dans le moment qui suivra celui où nous sommes; ensuite, quoique je ne le considérasse pas ainsi alors, comment la providence de notre Père céleste arrange tout pour le mieux, dirigeant tout, oui, même les événements les plus fâcheux, de la façon que nous avions le moins prévue, ou quelquefois désirée, pour travailler à notre bien, en dépit de nous-mêmes. J'étais là, très jeune homme par comparaison, entrant dans la vie avec de brillants projets d'avenir; et, aveugle que j'étais, je m'avançais pour demander un congé de quelques heures, qui devait durer des années, et pour prononcer de mes

propres lèvres, contre moi-même, une sentence de bannissement sur une île déserte!

Et encore, cette démarche que j'allais tenter contre moi-même, à ce qu'il semblait, devait être la cause de mon salut et de celui des autres. Car il n'est pas douteux que si je fusse resté dans le vaisseau, moi et cinq de mes compagnons, nous eussions trouvé un tombeau dans la mer, oui, et en même temps un tombeau sanglant. Peu de temps après, ce vaisseau devint pirate, et, si nous eussions été là, nous aurions eu le choix, ou de nous joindre à eux dans la carrière de voleurs, ou de payer notre refus de la vie.

Souvent depuis lors j'ai levé les mains et les yeux au ciel en actions de grâces, malgré les privations de toutes sortes endurées sur notre île déserte, pour ne pas avoir été lié et jeté par-dessus bord avec un boulet attaché à mes pieds. Plus tard je me représentai ce tableau par l'imagination, y ajoutant, quoique au second plan, le meurtre de don Manuel, de Tom Harvey, et des autres qui furent sauvés en même temps que moi. J'employai ces pensées comme un remède souverain contre les accès de découragement, et presque de désespoir, auxquels je fus en proie pendant les années dont je vais rendre compte. Quand les choses allaient mal pour nous, nous les supportions plus aisément, en songeant combien elles auraient pu être pires.

Mais revenons-en au jour où commença notre malheur. Lorsque je demandai à me rendre à terre, je fus surpris, connaissant la rudesse de notre capitaine, de l'empressement avec lequel il y consentit. Je ne compris ni son regard ni le sens de ses paroles : « Nous ne serons pas longtemps devant cette île, dit-il, mais assez de temps pour que vous puissiez recueillir quelques plantes rares, car c'est là, je suppose, votre intention;

ainsi vous n'avez pas besoin de vous presser pour rejoindre le vaisseau avant le coucher du soleil. »

Pendant ce temps le bateau avait été préparé. Les hommes y descendirent deux grandes jarres pour l'eau fraîche, ainsi que notre ration du jour, quelques fusils de chasse, deux carabines et des munitions; car nous devions avoir les moyens de nous défendre contre les bêtes féroces, aussi bien que de tuer, le cas échéant, une antilope ou une ou deux chèvres, véritable régal pour des hommes qui, pendant des semaines, n'avaient mangé que des salaisons. Je descendis demander à don Manuel, notre prêtre espagnol, de venir avec nous. Je le trouvai préparé; il avait aussi parlé au capitaine, qui n'avait fait aucune difficulté pour le laisser aller. Il emportait un portefeuille garni de papier blanc pour conserver les plantes qu'il trouverait, une serpette pour les couper, et une petite boîte contenant ce qu'il fallait pour écrire, afin de prendre des notes sur ce qui lui paraîtrait digne de remarque. Ceci nous servit à autre chose pendant notre exil, car chacun de nous tint un journal : sans quoi le lecteur n'aurait pas maintenant l'embarras de lire ces pages. Son livre de prières, — son bréviaire, comme il l'appelait, — dont il ne se séparait presque jamais, un bâton ferré, et un grand manteau à manches, comme les prêtres de son pays en portent en voyage, complétaient son équipement.

Quant à moi, je me hâtai de réunir les quelques objets dont j'avais besoin : ma lunette d'approche, que je mis en bandoulière; un fusil à moi, qui portait assez loin, quoiqu'il fût en mauvais état; une boîte de balles et une grande corne pleine de poudre, un coutelas, et dans ma poche un couteau pliant et une pelote de fil à voile. Je ne sais par quelle permission de la Providence, assurément par le conseil de quelque bon ange, je descendis dans le bateau ma ligne avec le matériel

de pêche, notamment un sac de peau avec deux ou trois rouleaux de forte ligne à pêcher, et une boîte de mouches artificielles pour pêcher le saumon ou la truite.

Pendant ce temps, le vaisseau était arrivé à un mille et demi de l'île. On n'osa se hasarder plus loin à cause d'un grand nombre d'îlots de corail, ainsi que de récifs dangereux que la limpidité de l'eau permettait d'apercevoir au-dessous de nous. Le bateau fut occupé par sept marins, don Manuel et moi. Nous nous éloignâmes tout d'abord, et l'on hissa notre voile. Le vent devenait moins fort à mesure que nous approchions de la terre. De temps en temps de petites bouffées d'air très rafraîchissantes venaient des vallées, et nous pouvions sentir la vivifiante odeur de la verdure, si délicieuse après la fatigue d'un long voyage en mer.

Nous avions quelque peine à nous garer des récifs qui semblaient entourer cette île de tous côtés. Nous fûmes obligés d'abattre la voile et d'avoir recours à nos rames. En observant les récifs, ainsi que le permettait la clarté de l'eau, je vis qu'ils étaient de deux sortes. Les uns, plus noirs et ne paraissant pas autant à fleur d'eau, rayonnaient en lignes quelquefois très larges, allant de l'île vers la pleine mer. Je supposais qu'ils avaient été formés par des torrents de lave qui avaient coulé, peut-être des siècles auparavant, du sommet de la montagne. Cette montagne, j'en étais persuadé, était un ancien volcan, dont le feu devait être éteint depuis des centaines d'années. Les autres récifs dépassaient les premiers, et venaient quelquefois jusqu'à la surface de l'eau, mais jamais beaucoup au-dessus. Je les pris pour des bancs de corail comme on en trouve dans le Pacifique entre autres mers, qui sont formés par le merveilleux travail de petits insectes. Quelques-uns étaient de couleur éclatante, blancs et rouges, ou jaunes.

En certains endroits, ils formaient des rameaux sous la mer, comme les coraux qu'on apporte en Europe, mais plus grands; dans d'autres, ils étaient tellement couverts par les herbes marines des tropiques que, je puis le dire, nous pouvions voir à travers l'eau deux forêts au-dessous de nous, une forêt de rochers et une forêt d'herbes.

Le résultat fut une extrême difficulté pour aborder. Nous dûmes nous estimer heureux de trouver, après plusieurs tentatives infructueuses, un canal tortueux entre deux récifs qui descendaient de la montagne et formaient dans la mer un angle aigu. Ces murailles de rochers, — ils étaient d'une grande hauteur, — nous abritaient contre le ressac, que nous entendions se briser avec bruit sur d'autres parties de la côte. Seulement une vague nous arriva du large, et, poussant le bateau avec force, nous envoya dans le canal plus vite que nous ne l'aurions voulu. Si notre pilote eût été moins habile ou moins attentif, nous nous serions brisés contre les rochers sans aller plus loin chercher des aventures. Ceci l'amena, ainsi que deux autres des hommes, à jurer qu'il ne conduirait pas le bateau plus loin qu'un angle que nous tournâmes juste après l'accident. Là nous trouvâmes un petit port creusé dans le roc par les hautes marées. Les hommes déclarèrent rudement qu'ils étaient responsables du bateau, et qu'ils ne risqueraient pas de le défoncer ou de le ramener au vaisseau en mauvais état. Ils nous dirent de prendre nos fusils de chasse ainsi que les jarres pour l'eau fraîche, et d'explorer l'île autant que nous voudrions, pourvu seulement que nous pussions rejoindre le vaisseau à la nuit. Quant à eux, dirent-ils, ils préféraient rester là avec le bateau, parmi les rochers, en courant les chances de la pêche.

A la réflexion, je ne doute pas qu'en se séparant

ainsi des armes à feu, ils n'aient eu pour but de détourner nos soupçons. Ou peut-être fut-ce de leur part un acte de miséricorde, comme on en voit parfois même chez les cœurs les plus durs. Leur proposition semblait si raisonnable et fut faite avec tant d'apparente franchise, que nul de nous ne conçut une mauvaise pensée contre les hommes restés dans le bateau. Quant au prêtre, il ne comprit pas la moitié de ce qu'on disait; il ne fit donc pas grande objection. Quoiqu'il parlât assez bien l'anglais, comme un homme qui l'a appris dans les livres, beaucoup de phrases en usage parmi les marins étaient inintelligibles pour lui; ainsi celui de nous tous qui était le plus capable de juger de ce qui nous convenait, se trouva être celui qui comprenait le moins ce qui se disait.

Nous gravîmes de notre mieux les rochers, non sans peine, car les herbes marines étaient épaisses et glissantes comme de la glace. Mais lorsque nous parvînmes au-dessus du niveau que l'eau pouvait atteindre, notre marche devint plus facile sur une des lignes de rochers se dirigeant vers la montagne; c'était une sorte de côte, assez rude à la surface pour mettre promptement en pièces nos chaussures.

Avant que nous quittassions le petit port où était le bateau, l'un des trois hommes restés en arrière nous tendit les fusils de chasse; quant au mien, je m'étais arrangé pour le porter avec moi. Il nous jeta aussi les bouts de deux cordes passées autour de chacune des jarres, de manière que nous pûmes aisément les hisser après nous sur le rocher. Ils nous dirent alors de ne pas nous laisser surprendre dans l'île par la nuit, et promirent, avec force jurements, qu'ils nous attendraient à l'endroit où ils étaient. Ainsi nous partîmes le cœur léger pour notre expédition... et depuis lors nous ne les revîmes plus.

III

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

Nous quittâmes bientôt le rocher, et alors nous eûmes le plaisir de marcher sur un épais et doux tapis de mousse, tenu frais par un petit courant d'eau limpide qui descendait vers la mer en traversant une vallée ombreuse. Au-dessus de nos têtes, les arbres entrelaçant leurs branches couvertes d'un épais feuillage formaient une voûte naturelle, impénétrable aux rayons du soleil. Beaucoup de ces arbres étaient tels que nous n'en avions jamais vu, — j'en avais seulement lu la description, — ainsi que des fougères et des roseaux depuis dix jusqu'à dix-huit pieds de haut. Comme nous venions d'une latitude plus froide, et que nous n'avions pas touché terre auparavant, nous faisions connaissance pour la première fois avec la riche végétation des tropiques.

Le plaisir de voir du nouveau, la fraîcheur parfumée de l'avenue dans laquelle nous marchions et qu'on aurait pu croire plantée et entretenue à notre intention, l'idée que nous avions quelques heures à passer dans cette île délicieuse, — elle nous semblait telle alors, — à faire ce que nous voudrions, à aller où il nous plairait, tout cela contribuait à nous réjouir; si bien que, pour ma part, je pouvais à peine m'empêcher de courir le long de l'avenue. Harvey et un autre des marins chantaient à tue-tête les refrains de leurs rudes chansons de matelots. Don Manuel lui-même semblait plus animé qu'à l'ordinaire. Toute la troupe allait, riant et bavardant, quand soudain je m'arrêtai, et je leur rappelai que nous étions dans un pays inconnu, où nous ne savions pas encore ce que nous pourrions rencontrer.

« Ce pouvait être, dis-je, des sauvages ou des bêtes féroces.

— Dieu veuille que ce ne soit ni l'un ni l'autre, dit le prêtre en se signant.

— Je l'espère aussi, Monsieur, ajoutai-je; mais nul de nous ne peut le dire, et la prudence veut qu'à tout événement nous nous tenions sur nos gardes. »

Nous convînmes donc de marcher près les uns des autres, et en ordre. Je désirais être en tête, et je leur en dis la raison; non que je prétendisse à aucune autorité sur eux, — les hommes étant assez susceptibles sur ce point-là et chacun se trouvant valoir au moins son camarade, — mais parce que, étant mieux armé, je voulais avoir la plus grande part au danger, quel qu'il pût être. Après moi, venaient les trois hommes avec les fusils de chasse; les carabines avaient été laissées dans le bateau, comme cela paraissait juste, pour la défense de ceux qui le gardaient.

Pendant que nous chargeons nos armes en vue de notre expédition, il est à propos de dire comment était composée notre troupe.

En première ligne je place Tom Harvey; car je crois qu'il n'y eut jamais sur mer un plus actif, plus honnête et plus joyeux garçon. Il devint mon bras droit, prêt à me seconder dans tout ce qui était utile pour le bon ordre ou la bonne harmonie de notre troupe.

Ensuite vient Edward Hilton, un garçon assez bien disposé par lui-même, mais facilement influencé par des natures plus tenaces que la sienne : ce qui, par la suite, me causa quelque embarras.

Ces deux individus formaient le côté brillant du tableau. Quant à l'autre couple de matelots, Richard Rodgers et Harry Gill, je n'avais pas autant de confiance en eux, quoique, en vérité, ils ne fussent pas non plus absolument les pires de l'équipage.

Pour don Manuel, je ne savais pas encore quelle place lui donner dans mes pensées. Comme je l'ai dit, c'était un prêtre catholique, et je n'étais pas catholique du tout. Ce que j'avais vu de lui était paisible et inoffensif; mais j'avais à former mon opinion, et surtout j'avais un préjugé contre lui, excepté quand nous parlions de sujets qui nous étaient familiers à tous deux, comme la médecine, la botanique ou autres choses analogues.

Enfin les trois hommes restés dans le bateau pouvaient être classés parmi les pires de l'équipage, quoiqu'ils fussent le plus avant dans la confiance du capitaine, et je fus content de voir qu'ils ne nous accompagneraient pas.

Notre premier soin fut de remplir les jarres avec de l'eau fraîche. Ce fut bientôt fait en les plaçant dans le petit ruisseau qui coulait près de nous. Après les avoir arrangées de manière à ce que l'eau les emplît, nous les laissâmes, certains qu'au bout d'un quart d'heure la besogne serait faite. Après quoi il s'agit d'adopter un plan de campagne. Mon avis fut que, comme nous avions peu de temps, — il était plus de trois heures, — nous devions chercher le moyen d'explorer l'île et la montagne avant le terme de notre congé.

« Alors, dis-je, contournons la montagne, mais en restant dans la vallée, à cause des plantes et du gibier. Cela nous demandera environ une couple d'heures; ensuite nous reviendrons par la montagne, mais sans monter trop haut. Le retour dure de deux heures et demie à trois heures. Ainsi, tant avec notre course dans la vallée qu'avec notre ascension pour le retour, nous aurons assez bien exploré l'île, nous saurons ce qu'elle produit et nous aurons vu les deux côtés; car, selon toute apparence, elle ne s'étend guère au delà de

la montagne, et peut-être aurons-nous la chance de rencontrer quelque gibier. »

Aucune voix ne s'éleva contre mon plan. En vérité, on peut observer souvent que, lorsque l'amour-propre ou l'intérêt ne sont point en jeu, les neuf dixièmes des hommes sont bien aises de trouver leurs plans tout faits et de n'avoir pas la peine de réfléchir eux-mêmes. Je montrai le chemin, du consentement de tous; mon fusil était chargé et mon coutelas à mon côté. Ensuite, tout naturellement, car nous avions nos plantes à récolter, vint le prêtre espagnol, armé d'un bâton ferré comme on s'en sert dans les montagnes, avec son manteau plié sur ses épaules pour marcher plus aisément; puis Rodgers, Harvey, Gill, avec leurs fusils de chasse; enfin, Ned Hilton en arrière, avec un anspect qu'il avait emporté du bateau, car, étant un garçon accommodant, il n'avait pas demandé de fusil. Pourtant je m'aperçus plus tard qu'il pouvait rivaliser avec le meilleur de nos tireurs, et qu'il était beaucoup plus adroit que Rodgers.

IV

ABANDONNÉS

Pendant près d'un demi-mille nous suivîmes le cours du ruisseau, qui nous conduisit dans l'intérieur, à un endroit où commençait la pente de la montagne. Là nous trouvâmes encore une sorte de chemin tapissé de mousse, ombragé par des arbres d'espèces différentes, comme bananiers, cocotiers, palmiers. C'était une avenue naturelle, telle que plus d'un riche propriétaire voudrait à prix d'or en avoir une près de sa demeure.

Nous décidâmes de suivre le ruisseau tant qu'il ne nous détournerait pas de notre route. Quant à moi, je guettais l'occasion de trouver un point élevé, d'où nous pussions juger de l'étendue de l'île. Je pensais qu'elle n'était indiquée sur aucune carte marine, et c'était là, je le supposais, une des raisons qui avaient décidé Hopkins, le capitaine, et son lieutenant à nous y abandonner. Ils échappaient ainsi à l'odieux d'avoir essayé de nous tuer, tout en nous laissant dans un lieu d'où il était peu probable que nous revinssions jamais les accuser.

Mais pour le moment nous n'avions aucun mauvais soupçon, et, d'une joyeuse humeur, nous nous considérions comme ayant fait la découverte de l'île. Hilton, attachant sa cravate au bout de sa pique, prit possession du pays au nom du roi Georges. Nous répondîmes par une acclamation à la prise de possession de Sa Majesté, et l'on commença à discuter sur le nom qu'il conveneit de donner à l'île nouvellement découverte.

Je proposai de l'appeler île Manuel, par égard pour le prêtre, qui, appartenant à une autre nation, devait en quelque sorte être considéré comme notre hôte. Mais cette motion ne parut pas plaire aux hommes, quoique nul ne dît rien, excepté don Manuel lui-même. Il commença par me remercier avec courtoisie.

« Señor, dit-il, — il se servait le plus souvent de ce mot espagnol, — d'un air demi-sérieux, demi-plaisant, vous êtes trop bon de songer à moi dans une occasion si solennelle. Un pauvre prêtre n'a ni droits ni titres pour donner son nom à aucun lieu sur cette terre; son lot est d'épuiser ses forces ou de répandre son sang là où son Maître l'envoie. Et c'est bien assez, ajouta-t-il en levant les yeux, si son nom est écrit au ciel.

« Mais, continua-t-il, — et le ton dont il parlait nous rendit attentifs, tant il était à la fois simple et pressant, et en même temps si courtois pour chacun de nous, que les rudes matelots l'écoutèrent comme s'il était tombé parmi eux des arbres ou des nuages, — mais, que nous soyons ou non les premiers qui soient venus dans cette île, il est certain que nous y avons été conduits par la Providence divine; — il inclina la tête et souleva son chapeau. — Ainsi je propose, Messieurs, qu'en l'honneur de celui qui nous a créés et nous a protégés jusqu'ici, nous nommions cette île d'après quelqu'une des grandes vérités de la religion qu'il nous a révélée. Sûrement, fit-il en nous regardant avec un bienveillant sourire, nous pourrons trouver, pour baptiser cet endroit, quelque objet sacré sur lequel nous soyons tous d'accord. »

Les hommes se regardèrent comme s'ils n'avaient jamais rien entendu de pareil. Moi-même je fus pris au dépourvu; car à cette époque, je dois l'avouer, je n'avais absolument aucune sérieuse pensée de religion, et je ne sus nul gré au prêtre de ce qu'il venait de dire.

« Eh bien! señores, reprit-il observant nos physionomies, parmi mes compatriotes une découverte comme celle-ci serait désignée par quelque nom emprunté à l'Évangile ou à l'Écriture sainte. Nous nommerions l'île d'après l'Incarnation du Fils de Dieu, c'est-à-dire l'Annonciation ou la Vraie-Croix, ou en l'honneur de la conception de sa très sainte mère, ou d'après tous les saints, ou quelque saint spécial : saint François, saint Dominique, saint Thomas. Ces noms, et d'autres analogues, sont familiers à ceux de vous qui ont touché aux colonies espagnoles. Quelques-uns d'entre eux ne seraient pas de mise ici, puisque vous, señores, vous n'admettez pas les idées qu'ils expri-

ment; mais pourquoi n'appellerions-nous pas cet endroit l'île de la Résurrection ?

— Je propose, interrompit brusquement Rodgers, que nous la nommions *Terre-de-Personne*, car elle nous appartient à tous également, et elle est notre propriété jusqu'à ce soir.

— Ou pays de Gill, dit Harry Gill, car je suis le premier qui ai mis le pied dans l'île.

— Et qui en ait mesuré la surface, remarqua Hilton, car vous êtes tombé tout de votre long au milieu des herbes; ainsi ce sera *Longue-Terre.* »

Tout en devisant ainsi gaiement, nous avançâmes pendant à peu près deux heures, comme nous en étions convenus. Nous vîmes beaucoup de gibier, surtout une sorte de lièvre, et aussi une espèce de pécari ou cochon sauvage, et, çà et là, une antilope fuyant à notre approche. Mais nous ne voulions pas nous en charger encore, et nous préférions tirer un ou deux coups en revenant au bateau. Nous vîmes plusieurs sortes d'oiseaux qui nous étaient inconnus, et aussi quelques troupes de perroquets au brillant plumage, qui passaient avec bruit au-dessus de nos têtes.

Le bois devint si épais que nous perdîmes notre compagnon le ruisseau. Fatigués par la chaleur et par la marche, nous résolûmes d'en sortir, ce que nous fîmes, non sans peine. Nous nous trouvâmes alors sur le penchant de la montagne, à la gauche du côté par lequel nous étions arrivés.

On fit halte, et, partageant également les provisions que nous avions apportées, nous commençâmes un repas, trop frugal pour durer longtemps.

Ceci fait : « Maintenant, dis-je, une courte ascension nous amènera assez haut pour découvrir à la fois les deux côtés de l'île. Ensuite il faudra nous hâter de rejoindre le bateau, pour ne pas risquer de nous éga-

rer dans les ténèbres. Rappelez-vous combien la nuit vient subitement dans ces parages. » Nous commençâmes donc à gravir la montagne, qui, de ce côté, était très escarpée. Les arbres étaient là tout aussi rapprochés les uns des autres que dans le fourré de la vallée, si bien que nous perdîmes presque notre voie encore une fois, et, nous dirigeant trop en arrière vers le rivage, nous eûmes, non la vue du côté le plus éloigné de l'île, mais une vue qui resta devant nos yeux, — les yeux de notre esprit, — pendant des mois, et qui décida de notre sort pour des années.

Car nous arrivâmes tout à coup à une sorte de clairière, d'où un espace libre entre les arbres permettait d'apercevoir la pleine mer. Et nous vîmes très distinctement le bateau, aidé de la voile et des rames, arriver auprès du vaisseau. Alors les hommes que nous y avions laissés grimpèrent à bord, et le *Spitfire* hissa toutes ses voiles pour reprendre son voyage.

V

IL AURAIT PU NOUS ARRIVER PIRE

Ceux qui ont vu des êtres frappés par un malheur aussi grand qu'imprévu, dans les premiers transports de la douleur et la rage du désespoir, piétiner, s'arracher les cheveux, se tordre les bras, chercher quelqu'un sur qui se venger, et par mille actes violents donner carrière à leur fureur, peuvent avoir une idée de la conduite de nos hommes et de moi-même à cette vue désespérante. Nous restâmes d'abord stupéfaits comme à la suite d'un affreux cauchemar. Puis, poussant des cris sauvages, nous nous mîmes à courir çà et là, hurlant comme des fous échappés de Bedlam,

nous regardant les uns les autres comme des bêtes sauvages; et je ne sais comment il se fit que plusieurs d'entre nous, dans le paroxysme de la douleur, ne se jetèrent pas du haut en bas de la montagne.

De temps en temps nous nous arrêtions, regardant ardemment du côté du vaisseau, essayant de nous persuader que c'était là seulement une plaisanterie de marins, faite pour nous effrayer. Nous nous disions, et nous nous efforcions de le croire, que bientôt nous verrions le bateau revenir nous chercher. Mais cette cruelle incertitude prit fin lorsque nous vîmes le vaisseau enfler ses voiles, et avancer à toute vitesse dans la direction qu'il avait momentanément abandonnée pour approcher de l'île. Lorsqu'il fila du câble, nous vîmes un nuage de fumée, puis vint une détonation, comme pour insulter à notre détresse et nous faire comprendre que tout espoir était perdu pour nous. Au même moment le pavillon jaune, appelé par les marins le *rogue's jack*[1], fut hissé en haut du mât. A cette vue les hommes éclatèrent en imprécations et en malédictions, et entrèrent dans des transports de rage, comme s'ils eussent été des fous, plutôt que des êtres doués de raison qui devaient rappeler à eux leur présence d'esprit et leur courage pour se tirer le mieux possible d'un mauvais pas.

Mais la raison était en ce moment la chose dont nous étions le plus dépourvus. On a, je crois, rarement vu une plus vivante image de la rage et de la désolation éprouvées par des gens perdus pour toujours, que le tableau offert par nous cinq, lorsque nous nous trouvâmes abandonnés sans espoir sur cette île déserte.

Je dis nous cinq, car pendant tout ce temps nous n'avions pas songé au prêtre. Il avait été pour nous un

[1] Raillerie, malice, mauvaise plaisanterie.

compagnon de route assez agréable; mais, lorsque nous fûmes préoccupés d'autre chose que d'un passe-temps, nous ne pensâmes pas plus à lui que s'il eût habité un autre monde ou une autre île.

Enfin, épuisés par le chagrin, par la marche, et aussi par le besoin de nourriture, plongés dans une sorte de désespoir stupide, nous nous jetâmes par terre à l'endroit où nous nous trouvions. Un des matelots, cachant son visage dans ses mains, pleurait comme un enfant; un autre restait assis, le visage tourné vers le ciel, mais sans prier; un troisième, les dents serrées, les yeux hagards, ressemblant à un sauvage ou à un maniaque, contemplait les voiles du vaisseau, qui passait entre nous et le soleil couchant.

Je ne puis me vanter de m'être montré plus maître de moi que les autres; cependant la raison me revint plus promptement, et je compris la nécessité de ne pas nous laisser abattre et de songer à nous calmer.

Appuyant ma tête sur ma main, je commençai à réfléchir à notre malheureuse situation. Jetant par hasard mes regards du côté de don Manuel, je l'aperçus à peu de distance agenouillé sur le roc, les mains jointes, et profondément absorbé dans sa prière.

Je le contemplai pendant quelques minutes sans qu'il s'en aperçût, puis je marchai doucement vers lui et le touchai à l'épaule. Quand il leva les yeux, je pus apercevoir des traces de larmes sur ses joues; ce qui, je l'avoue maintenant, me disposa mieux à son égard, lorsque je vis qu'il souffrait aussi de notre malheur commun, quoique sa manière de témoigner son affliction différât beaucoup de la nôtre.

« Monsieur, dis-je aussi tranquillement que je pus, il nous appartient, dans cette malheureuse affaire, de tenir conseil pour nous-mêmes et pour ceux à qui le désespoir et la rage ont fait perdre toute présence d'es-

prit. La nuit approche, et nous n'avons que le temps de nous préparer à bivouaquer dans l'île, puisque nous devons y passer la nuit.

Il se leva tout d'abord, me regardant d'un air amical; puis, du ton d'un prince, quoique ses manières fussent en même temps simples et pleines d'humilité, il me fit asseoir près de lui sur le roc, et, me prenant affectueusement la main, il me dit :

« Señor, nous avons tous ensemble éprouvé un grand malheur; ou plutôt, ajouta-t-il en faisant le signe de la croix, nous avons été délivré d'un grand péril. Rien de ce qui est arrivé ne m'a absolument surpris, car depuis quelque temps j'observais d'étranges choses parmi l'équipage, et je prévoyais que la présence de certaines personnes à bord les gênerait bientôt. Ainsi nous devons remercier Dieu et nous soumettre à notre sort. Nous sommes, il est vrai, mal pourvus des choses nécessaires pour vivre ici. J'aurais désiré vous prévenir avant de quitter le vaisseau; mais je ne pouvais le faire sans exciter les soupçons du capitaine, ni emporter moi-même quoi que ce fût. A la vérité, je ne possède au monde que mon manteau et quelques livres. Leur perte m'afflige, j'en conviens; cependant je suis encore plus affligé à cause de vous. Mais la Providence, qui nous a protégés jusqu'ici, nous protégera encore.

« Courage! ajouta-t-il se levant et me tenant toujours la main; allons trouver ces malheureux pour essayer de les consoler et pour tenir conseil tous ensemble. »

Ayant rejoint nos compagnons, il leur parla simplement et en peu de mots. Il était sûr, leur dit-il, qu'ils supporteraient leur malheur comme de braves marins. Lorsqu'un matelot quitte le port, il se livre à la merci des vents et des orages, et de mille chances diverses. Il ne sait jamais combien de temps il vivra, ni com-

ment il mourra, ni si on l'ensevelira dans la terre ou dans les profondeurs de la mer. « Nous devons, fit-il, remercier Dieu de ce que notre sort n'est pas plus funeste. Notre vaisseau aurait pu être abordé par des pirates; nous pouvions être massacrés, vendus comme esclaves, obligés à un travail pénible, ou envoyés aux Indes pour les plantations. Notre vaisseau aurait pu être brûlé en mer, et nous, noyés avec les bateaux et mourant de faim. Nous aurions pu faire naufrage et être jetés sans défense sur quelque côte inhospitalière, comme une proie pour les cannibales. C'est pourquoi il convient à de braves gens de ne pas se laisser abattre tant qu'il reste un espoir de réparer leur désastre. L'instinct de la conservation nous est donné par notre Créateur; notre affaire pour le moment est de nous arranger de façon à passer la nuit en sûreté dans cette île, et de remettre au lendemain toute autre préoccupation. »

Quoiqu'il s'exprimât difficilement, étant obligé de traduire ses pensées dans une langue étrangère, son petit discours fut néanmoins si persuasif, autant par son attitude que par ses paroles, que les pauvres gens furent visiblement réconfortés. Ayant ainsi réussi, il les dirigea pour chercher dans les fourrés les broussailles les plus sèches afin d'allumer du feu. Cela se fit à l'aide de mon coutelas et des couteaux pliants des matelots, et l'on trouva sur le rocher une espèce de foyer creusé par la nature dans une sorte de petit bassin. Après l'avoir débarrassé de la terre et de la mousse, nous préparâmes les broussailles pour notre feu de joie. Nous mîmes à côté une provision de broussailles et de gazon sec pour entretenir le feu pendant la nuit. Tom Harvey offrit de ne pas dormir et de veiller sur nous tous. Je voulais partager ce devoir avec lui en veillant chacun à notre tour, comme on fait le quart à bord d'un vaisseau; mais il dit gaiement que ce serait

mon tour la nuit suivante, si je le voulais; qu'il aimait mieux rester éveillé pendant toute une nuit, et se reposer tranquillement pendant une autre tout entière, que d'avoir sa nuit coupée en deux.

Nous n'étions pas en peine de trouver des lits; il y avait là quantité de mousse et de feuilles sèches, très parfumées, ainsi que le bois que nous brûlions. Don Manuel s'éloigna un peu pour achever ses prières; mais nous, comme d'ingrats et misérables païens que nous étions, nous nous étendîmes sur nos couches de feuilles, les pieds tournés vers le feu, et tout fut dit.

VI

NUIT ET MATINÉE

Je ne sais pas bien si les autres dormirent pendant cette première nuit de notre exil. Tous étaient tranquilles, et Harvey, armé de son fusil, allait et venait, ranimant de temps en temps le feu avec de nouvelles brassées de branches sèches. Je me mis à réfléchir sur notre malheureuse position, quoique la réflexion ne pût guère l'améliorer. A la vérité, chacun de nous ne se trouvait pas isolé comme il était arrivé à Selkirk[1] et à quelques autres; mais l'avantage d'être en société ne pouvait nous tenir lieu de tout ce dont nous manquions, car nous ne possédions rien, hormis nos armes à feu.

Comment, pensais-je, pourrons-nous bâtir ou planter ici? Comment nous creuser une demeure dans la terre ou dans le roc, comme le font certaines tribus sauvages? Comment abattre un arbre ou polir une

[1] Alexandre Selkirk, marin écossais, ayant eu quelques démêlés avec son capitaine, fut abandonné en 1704 sur l'île de Juan Fernandez, non loin de la côte du Chili.

planche? tendre des pièges aux oiseaux et aux animaux de l'île, ou les apprivoiser? Comment nous procurer les vêtements les plus grossiers? Comment nous défendre contre les vents et les pluies des tropiques? Et quand notre petite provision de poudre aura été employée pour nous procurer la nourriture de chaque jour, quels moyens aurons-nous d'assurer plus tard notre subsistance?

A ces questions je ne trouvai pas de réponses satisfaisantes.

Vous êtes, dis-je en m'adressant à moi-même, entouré de compagnons d'infortune qui ont avec vous un intérêt commun à tâcher d'améliorer par le bon sens, les secours mutuels et la cordialité leur triste position. Mais qui prouve qu'ils en jugeront ainsi? Les hommes, dans leur aveugle égoïsme, sont sujets à compromettre leurs propres intérêts en même temps que ceux des autres. Si même les choses commencent bien, combien de temps dureront-elles ainsi? Quelle autorité pouvez-vous établir parmi eux pour le bien de tous et de chacun en particulier?

Après m'être tourmenté comme le font beaucoup de gens, par la perspective des maux futurs et même de maux imaginaires, je succombai à mon tour à la fatigue et tombai dans un profond sommeil, qui dura jusqu'au matin.

Je fus éveillé par les rayons du soleil filtrant à travers les arbres et par les cris des perroquets. Il était étonnant que je n'eusse pas été éveillé plus tôt; car deux coups de fusil avaient été tirés, et avec quelque succès, pour nous procurer notre premier déjeuner sur l'île. L'un de ces coups avaient été tiré par Harvey, et l'autre par Gill. Quand je m'approchai, je les trouvai assis autour du feu. Tom avait tué un jeune pécari comme ceux que nous avions vus la veille, et Harry

Gill avait apporté un oiseau ressemblant à une outarde, qu'il avait tiré dans un marécage, à un quart de mille de notre campement.

Je trouvais imprudent de faire usage de nos armes à feu lorsque nous connaissions si peu l'endroit où nous étions. Néanmoins, comme la chose était faite, je ne dis rien; je leur souhaitai le bonjour le plus gaiement que je pus, et je me mis en devoir de les aider à préparer notre repas. C'était une tâche difficile. Quelques-uns d'entre nous étaient, à la vérité, assez bons cuisiniers quand il s'agissait seulement de faire bouillir ou cuire à l'étuvée quelques mets à bord d'un vaisseau; mais que peut faire le meilleur cuisinier lorsqu'il n'a absolument que sa viande et son feu? Nous n'avions ni chaudron ni casserole; et, quoique le proverbe prétende qu'un trop grand nombre de cuisiniers gâtent la sauce, je crois qu'on a rarement rencontré une réunion de cuisiniers ayant si peu de chances de parvenir à confectionner un potage.

Nul n'aurait pu nous indiquer la manière de nous y prendre, si ce n'est quelque sauvage indien. Pendant ce temps, don Manuel se promenait à peu de distance, lisant son livre comme à l'ordinaire. Il se rapprocha tout à coup, et de son ton de courtoise bonne humeur :

« Bonjour, dit-il, señores, mes frères d'infortune; laissez-moi essayer de contribuer à notre bien-être dans la faible mesure de mes forces. »

Il nous expliqua alors qu'il avait entendu parler de la façon ingénieuse dont les naturels de certaines îles, abondantes en porcs et en chèvres, s'y prenaient pour préparer leur viande. « Ils faisaient, nous dit-il, un trou dans la terre, et plaçaient à l'intérieur des pierres rougies au feu, de manière à former comme un four grossier, dans lequel ils plaçaient leur viande, et qu'ils

recouvraient avec une couche de larges feuilles sur lesquelles ils mettaient encore de la terre et des pierres.

« Si vous le voulez, continua-t-il, nous suivrons l'exemple des sauvages, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une méthode préférable à la leur. »

Nous le remerciâmes, non sans exprimer quelque surprise de le trouver instruit de pareilles choses; mais il nous dit en souriant qu'un prêtre qui abandonne sa patrie pour les missions étrangères devait être :

Soldat ou marin,
Menuisier ou tailleur,
Gentilhomme, apothicaire,
Laboureur, et tout.

Ses manières joyeuses et amicales contribuaient plus que toute autre chose à nous inspirer la résignation et à maintenir la bonne harmonie parmi nous. Chacun commença à mettre en lui une sorte de confiance, et la perspective d'un bon repas nous encouragea. Ayant compris son plan, nous nous mîmes en devoir de l'exécuter. Quelques-uns ramassèrent des pierres de forme et de taille convenables, qu'on jeta au milieu des flammes; d'autres réunirent des branches sèches pour activer le feu, ou rassemblèrent des feuilles pour couvrir la viande quand les pierres seraient chaudes. Lorsque tout fut près, nous attendîmes encore un peu jusqu'au moment où don Manuel, qui dirigeait tout, nous dit que la terre et les pierres étaient assez échauffées, et que nous devions écarter les charbons.

VII

LE PREMIER REPAS ET LE PREMIER ENTRETIEN

« Outre cela, Messieurs, dit le prêtre en indiquant un arbre de haute taille, voyez si une miséricordieuse Providence ne nous a pas envoyé du pain aussi bien que de la viande! En vérité, nous serions doublement ingrats en ne remerciant pas Dieu de tout notre cœur. Je suis bien trompé, ajouta don Manuel, si ce n'est pas là un des arbres à pain dont j'ai lu la description. Le premier, ajouta-t-il gaiement, qui nous apportera quelques-uns de ces fruits, sera pour notre colonie un messager de bonnes nouvelles. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Harvey et Hilton s'élancèrent vers ce nouveau pain, tandis que nous les acclamions en applaudissant. Ils atteignirent l'arbre presque ensemble, et commencèrent à le secouer pour en faire tomber les fruits; mais ils perdirent leurs peines : le fruit, qui ressemblait à une grosse pomme, était trop haut pour qu'ils pussent l'atteindre.

« Je vois, dit don Manuel, que je dois être boulanger aussi bien que cuisinier. »

Il s'avança avec sa longue canne; mais cette fois Harry-Gill le devança, et, saisissant l'anspect, il fit tomber une demi-douzaine de fruits.

« C'est en vérité le fruit de l'arbre à pain! s'écria don Manuel. Rendons grâces, mes amis, pour ce grand bienfait du Ciel, comme je ne doute pas que vous n'ayez rendu grâces quand vous avez été sauvés du vaisseau. »

Voyant qu'aucun de nous ne bougeait ni n'approuvait, — je suis honteux de l'avouer, — il découvrit sa

prise de possession du pays d'une manière plus digne de la circonstance.

Pendant tout ce temps, je cherchais comment je devais parler à notre petite troupe de plusieurs choses importantes à dire. Si un règlement n'était pas tout d'abord établi parmi nous, je voyais que nous serions exposés à la violence de quelques volontés qui ne nous présageaient rien de bon. J'en avais assez vu de don Manuel pour me fier à lui; mais je ne pouvais le consulter, car la chose devait être faite tout d'abord. Réunissant mes idées du mieux que je pus tandis que nous découpions notre gibier avec nos haches et nos couteaux, je comparai dans mon esprit les caractères auxquels j'avais affaire, et je songeai aux moyens à employer pour me faire écouter. Quand notre repas fut achevé, sentant qu'ils ne seraient jamais mieux disposés qu'alors, je réclamai leur attention pour quelques minutes.

« Amis, dis-je, comme nous nous trouvons fortuitement réunis, et cela pour un temps dont il nous est impossible de prévoir la durée, vous devez décider, d'abord, si vous voulez rester en communauté ou vivre séparément, seuls et indépendants, dans différentes parties de la contrée où nous nous trouvons. Quant à moi, je suis prêt à adopter le plan qui paraîtra bon à la majorité, et je m'en rapporte à votre décision. »

Ils m'interrompirent en criant tous à la fois que se disperser sur l'île était une chose à laquelle on ne devait pas même songer : « Nous serions dévorés, disaient-ils, par les bêtes féroces, ou livrés sans défense à la merci des sauvages qui peuvent habiter cette île ou y aborder avec leurs canots.

— Eh bien! amis, repris-je, tel est aussi mon désir. Je crois que vous avez raison; mais voyons les suites. Si nous vivons ensemble, nous devons établir

parmi nous une sorte de gouvernement. Non, ajoutais-je, tournant la chose en plaisanterie pour mieux les persuader, qu'il s'agisse de proclamer ici un souverain. Nous n'aurons pas d'armée à payer, car nous formons tous, en réalité, la milice volontaire du pays; nous n'aurons pas d'impôts à lever, et j'espère que nous n'aurons besoin ni de police ni d'hommes de loi. »

A ceci, tous, même Rodgers, se mirent à rire. M'étant ainsi assuré leur bonne volonté, j'expliquai que le mode de gouvernement dont je parlais consistait simplement dans le consentement de chacun à se conformer à un plan ou règlement pour son bien et celui de tous, et qu'un de nous serait désigné par un vote général pour établir ce règlement.

Cela leur agréa, et après avoir discuté entre eux, ils me choisirent pour leur apprendre comment un pareil règlement pouvait être établi.

« D'abord, fis-je, nous devons, selon toute apparence, nous considérer comme seigneurs et maîtres de la place. Ainsi nous pouvons attribuer à chaque homme une portion de terrain; chacun devra s'engager à aider ses voisins dans la construction d'une hutte, à vivre ensuite avec eux dans des rapports de cordialité et d'aide mutuelle. Mais, avant tout, il faut nous assurer que notre petit royaume ne renferme pas d'autres habitants; c'est pourquoi il conviendrait de faire ensemble un voyage de découvertes dans l'île. »

Cette proposition fut si fort de leur goût qu'ils auraient voulu la mettre tout d'abord à exécution; mais je désirais profiter de leurs bonnes dispositions pour insister sur quelques points importants; aussi, les priant d'attendre un instant, je leur exposai la nécessité de considérer les questions suivantes :

1° Que nous n'avions pas un gouvernement positif, et que j'espérais éviter même le mot *châtiment,* qui

serait la ruine de notre petite société et exciterait le mauvais vouloir de chaque homme contre son frère. Il était donc indispensable que chacun veillât sur lui-même, sur son caractère et sur ses paroles, pour éviter toute occasion d'offense.

2° Le peu que nous possédions devait être regardé comme une propriété commune, dont chacun userait dans son propre intérêt et dans celui de la société; ainsi devaient être les trois fusils de chasse apportés du vaisseau et les munitions; nos couteaux, les jarres pour l'eau, et notre petite provision de corde. Pour donner l'exemple, je jetai mon fusil et ma hache dans le fonds commun.

Tous agréèrent volontiers ces propositions; elles étaient d'ailleurs si raisonnables qu'ils ne pouvaient guère faire autrement. J'étais satisfait de ce début; mais je prévoyais les difficultés qui pourraient s'élever si j'avais à diriger ces rudes natures, que la crainte seule soumettait à l'autorité du capitaine.

Eh bien, pensai-je, quoique sans mêler à cette pensée aucun sentiment religieux, le lendemain amènera ce qu'il voudra; nous vivrons au jour le jour.

VIII

UN DÉSAPPOINTEMENT ET UN DANGER

Nous nous remîmes en marche, à peu près dans l'ordre que nous avions observé précédemment, et nous commençâmes à gravir la montagne en tournant autour, de telle sorte que notre ascension décrivait une sorte de spirale en avançant vers le nord-est de l'île. Nous devions ainsi découvrir à vol d'oiseau tout l'autre côté de l'île, voir ce qu'elle produisait, et nous assurer

si elle était inhabitée. Par là nous devions aussi voir si ce côté de notre prison pouvait nous offrir un espoir de délivrance par quelque moyen de communication avec une autre terre. Si nous pouvions à grand'peine construire un radeau, je pensais que nous nous mettrions en route par un temps calme, avec quelques provisions, et d'île en île ou de récif en récif, les courants étant supposés favorables, nous gagnerions un endroit d'où nous pourrions apercevoir un vaisseau. Je ne dis rien de cette idée à mes compagnons pour ne pas leur donner un espoir peut-être mal fondé.

Nous avions tant souffert sur ce côté de l'île que son aspect, quoique beau, nous faisait horreur, et, en le quittant, il nous sembla que nous respirions plus librement. Lorsque nous atteignîmes le point le plus élevé de la montagne, une perspective magnifique se déploya devant nous. Autant que nous en pûmes juger, l'île devait avoir environ deux lieues de long et une bonne lieue dans sa plus grande largeur. Les bords, de chaque côté, étaient hérissés de rocs de corail comme ceux que nous avions déjà rencontrés du côté de l'ouest, et qui, nous le voyions maintenant, étaient encore plus redoutables du côté de l'est. Toute cette partie de l'île était bordée de rochers, contre lesquels le ressac frappait avec tant de violence qu'aucun bateau construit par la main des hommes n'aurait pu y résister.

Mon espoir de délivrance était donc anéanti, à moins que la partie nord-est de notre montagne ne nous offrît un aspect plus encourageant. En même temps, il est vrai, ces murailles de rochers étaient la meilleure des sauvegardes contre une irruption de sauvages dans notre île; car elles formaient un rempart naturel et formidable que le plus hardi, quelle que pût être son habileté à diriger un canot, n'aurait osé tenter de franchir.

Nous avions déjà parcouru trois côtés de la montagne sans apercevoir aucun signe indiquant une île ou un continent dans notre voisinage. La certitude fut complète lorsque nous avançâmes assez pour voir le côté est-nord-est. Il était inutile d'aller plus loin, car nous avions déjà vu le reste étant sur le vaisseau. Partout nous apercevions la pleine mer, et çà et là quelques rochers à travers la vapeur que la chaleur soulevait au-dessus de la mer.

La chaleur était alors devenue si intolérable sur nos têtes et sous nos pieds que nous fûmes obligés de chercher un abri dans les bois.

A cet inconvénient s'en joignit un autre que nous n'avions pas prévu. Ces rocs brûlants fourmillaient de reptiles, de scorpions et d'une grande espèce de mille-pieds que les Indiens de l'Ouest nomment *forty legs* (quarante jambes). Nous vîmes quelques-uns de ces derniers, longs de sept à huit pouces, courir sur les pierres, de sorte que nous n'osions nous asseoir nulle part pour prendre un peu de repos, car ces animaux sont presque aussi dangereux que les scorpions. Nous entendîmes aussi quelques serpents sifflant à notre approche, et nous en vîmes plusieurs, d'assez grande taille, regardant à travers les buissons.

Nous nous hâtâmes de fuir un voisinage si désagréable, quoique nous ne pussions prévoir ce que nous rencontrerions plus loin.

Comme nous descendions de la montagne, notre nombre faillit être diminué par la mort soudaine d'un d'entre nous; voici comment.

En quittant le sommet de la montagne pour marcher de nouveau sous les arbres, nous remarquâmes que les feuilles et les tiges de quelques-uns d'entre eux étaient couvertes d'une poussière d'un jaune blanchâtre ayant le goût et l'odeur du soufre. La défiance

de tout homme raisonnable aurait été certainement mise en éveil par cette apparence suspecte; mais je ne sais comment il se fit que don Manuel et moi, qui avions plus de connaissances en pareille matière, étions occupés, sans doute par nos tristes pensées, lorsque Harry Gill, qui marchait en avant, cria qu'il avait trouvé une cave dans les bois. Nous ne songeâmes pas à l'empêcher de mettre sa tête dans l'antre du lion, en quelque sorte, comme l'événement le prouva.

Sa prétendue cave n'était pas grande; c'était plutôt une sorte de fente ou fissure dans les rochers, surmontée de plusieurs espèces de plantes sauvages, toutes saupoudrées de cette poussière sulfureuse. Ces plantes tombaient si bas devant l'ouverture qu'il fut obligé de ramper pour avancer un peu vers l'intérieur, et il dut s'applaudir de n'être pas allé plus loin.

Quand je m'aperçus de ce qui se passait, et quand je vis Hilton se disposer à le suivre, je leur criai de se tenir en garde contre l'attaque de quelque bête féroce qui pouvait être cachée dans cet antre.

« Pour plus de sûreté, ajoutai je, apprêtez vos fusils et soyez prêts à tirer. » Mais, avant que j'eusse fini de parler, nous vîmes Gill, qui était déjà à demi entré dans la caverne, tomber sur le visage comme s'il eût été pris d'une défaillance subite. Nous accourûmes pour le tirer par les pieds hors de cet antre, non sans heurter un peu rudement son visage et ses mains contre les rochers.

Je reconnus tout d'abord qu'il avait été asphyxié par quelque vapeur malfaisante qui s'élevait du sol; sa face était couleur de plomb, ses yeux démesurément ouverts, et sa bouche écumait légèrement. Nous n'avions pas d'eau à lui jeter au visage; ainsi nous fîmes de notre mieux pour lui donner de l'air en agitant nos chapeaux devant lui, et je tirai mes lancettes, dont je

ne me séparais pas plus que notre prêtre de son bréviaire, pour ouvrir une veine. Mais ceci fut inutile, et nous eûmes la satisfaction de le voir peu à peu recouvrer ses sens.

Il pût bientôt se mettre sur son séant, et Rodgers ayant, ce que nous apprîmes alors pour la première fois, apporté du vaisseau une petite bouteille de rhum, oublia son égoïsme habituel au point d'en offrir une gorgée au pauvre Gill. Mais quand les autres virent la bouteille, ils se mirent à crier, insistant pour que le contenu en fût réparti également parmi eux, suivant les conventions faites avant notre voyage de découvertes. Rodgers n'était pas homme à renoncer à sa propriété parce que les autres le désiraient; aussi, tant en demi-plaisanteries de leur part qu'en courroux sérieux de la sienne, des paroles vives furent échangées.

Je compris le danger d'une querelle; aussi, me plaçant entre eux et les séparant de force, ce à quoi don Manuel m'aida avec plus de modération, je m'écriai avec quelque chaleur :

« Insensés! vous disputerez-vous pour une misérable pinte de liqueur sur le corps presque inanimé de votre camarade? »

Ceci les rappela un peu à eux-mêmes, et comme Harry Gill se trouvait déjà mieux, ils s'empressèrent de lui demander comment cette faiblesse lui avait pris, et à quelle cause il l'attribuait. Je pensai qu'il avait été suffoqué par une vapeur lourde et rampante que son poids empêchait de s'élever, comme dans cette grotte du royaume de Naples où un chien est suffoqué, tandis qu'un homme debout échappe à l'action de l'air empesté. Cette opinion fut confirmée par le récit d'Harry lui-même.

« Je voulais savoir, dit-il, où cette ouverture condui-

rait; j'essayai donc d'y pénétrer, quoique la vapeur sulfureuse entrant dans ma bouche et dans mes narines m'eût presque suffoqué tout d'abord. J'avançai, pensant que j'aurais bientôt dépassé la fissure d'où cette vapeur s'échappait; mais je n'avais pas avancé de trois pas que la tête me tourna soudain. Depuis lors je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je me suis trouvé au milieu de vous, et où Richard, que je remercie de tout cœur, a chassé la vapeur sulfureuse avec une gorgée de rhum. »

Nous pensâmes que les choses avaient encore bien tourné, et quand le danger fut passé, don Manuel remarqua comment nous, pauvres mortels, nous ne savons jamais apprécier les avantages dont nous jouissons, tant que nous ne sommes pas sur le point d'en être privés. Si Gill était mort dans ce trou sulfureux, notre société aurait été plus faible, et pour la défense et pour le secours mutuel. Je remarquai, à part moi, que le pauvre Richard s'était montré meilleur qu'à l'ordinaire, et je pensai qu'il y a peu de personnes dont le caractère n'ait un bon côté en même temps qu'un mauvais, pourvu seulement que l'on cultive leurs bonnes qualités afin de les développer.

IX

DINER SUIVI D'UN COMBAT

La mésaventure d'Harry Gill me porta à considérer la nature du terrain sur lequel nous étions, et je conclus avec don Manuel que l'île entière avait émergé du sein de la mer par l'action de feux souterrains. Sauf ce qui, dans le cours des siècles, y avait été ajouté par les industrieux animalcules du corail, j'étais certain

que non seulement la montagne, mais tout le pays, était formé de lave.

« Voyez, mes chers amis, dit le prêtre, tandis que nous continuions notre marche, combien nous sommes près du péril et parfois de la mort, alors que nous y pensons le moins. Voici notre ami Gill qui était, il y a un quart d'heure, un robuste marin, et maintenant...

— Il n'est pas plus fort qu'un chat, » répliqua le pauvre Harry.

A ces paroles, nous « abaissâmes les voiles pour lui », comme le dit Ned Hilton, et nous décidâmes de faire une halte à l'ombre des arbres. La chaleur était excessive, et nous étions bien aises de respirer un peu.

Nous prîmes place sous un arbre, et les hommes, en dépit du bon déjeuner fait le matin, trouvèrent qu'il était temps de dîner. Nous avions réuni les restes de notre viande et de nos fruits, qu'Harvey s'était chargé de porter sur ses épaules, enveloppés dans des feuilles de palmier. Nous étalâmes nos provisions, et chacun se mit en devoir d'y faire honneur.

Les marins sont habitués à vivre au jour le jour; nos hommes ne semblaient avoir dans l'esprit aucun plan de conduite pour notre étrange situation. Ils paraissaient s'en remettre en tout à don Manuel et à moi; et cependant, si nous avions voulu nous attribuer quelque autorité sur eux, ils en auraient pris ombrage et se seraient révoltés.

Tandis que nous nous reposions après le dîner, je pris de nouveau la parole :

« Pensons, dis-je, à l'espèce d'habitation que nous pourrons avoir, et aux moyens de subvenir à notre existence. Mais plus de caverne, s'il vous plaît, à moins que nous n'en trouvions une sans vapeur sulfureuse. Qu'en pensez-vous, Harry?

— Non, en vérité, répondit-il avec un juron qui n'ajoutait rien que de mauvais à son discours, ainsi que don Manuel le lui rappela doucement.

— Eh bien! j'ai eu tort, dit Gill, acceptant le reproche mieux que je ne l'espérais; mais j'ai encore dans la bouche le goût du soufre; c'est cela, je suppose, qui m'a fait jurer.

— La chose qui me paraît le plus nécessaire, continuai-je, c'est de trouver un moyen de nous procurer de la nourriture, non pour aujourd'hui ou demain, mais pour tout le temps que nous pouvons avoir à rester ici. Ce ne peut être en chassant notre gibier chaque jour, car nous n'avons de munitions que pour une quarantaine de coups; je vote donc pour que nous cherchions tout d'abord un endroit où nous garderons les animaux que nous pourrons blesser ou prendre au piège, de manière à ménager autant que possible nos munitions. »

Aucune voix ne s'élevant contre ma proposition, je continuai :

« Nous devons nous occuper sans délai des moyens de pourvoir à notre nourriture de chaque jour. »

Mais Hilton se leva soudain, et, désignant un cocotier à l'ombre duquel nous étions assis, s'écria :

« Alerte, camarades! Un véritable singe vivant! Regardez! Et un second, et un troisième! »

Nous nous levâmes tous, oubliant nos projets. Je dois avouer que c'était une chose divertissante que de voir les singes, dont nous apercevions maintenant de grandes troupes dans les arbres, d'où ils nous avaient guettés, grimper rapidement jusqu'aux plus hautes branches, où, se croyant en sûreté, ils se mirent à nous faire de telles grimaces qu'un hibou, je crois, n'aurait pu les regarder sans rire. On ne pouvait songer à les attraper en grimpant aux arbres, car les

branches étaient tellement entrelacées, qu'ils pouvaient aisément, en sautant d'un arbre à l'autre, gagner les profondeurs des bois sans toucher la terre. Ces singes étaient d'une petite espèce, très vive et très méchante, et leur queue, qui mesurait près de deux pieds, était plus longue que leur corps. Ils se suspendaient aux branches par son extrémité, et s'élançaient avec une agilité incroyable jusqu'aux branches des arbres voisins. Ils pouvaient ainsi facilement nous échapper, et semblaient comprendre l'avantage de leur position, car ils avaient l'air de se moquer de nous et de nous inviter à grimper après eux pour essayer de les attraper.

Cette conduite irrita nos hommes au point de les engager à tirer sur les singes; mais je les exhortai à la patience, leur promettant pour leur peine quelques noix de coco. J'engageai alors mes camarades à ramasser des pierres et des mottes de terre, dont nous envoyâmes une volée dans les arbres pour inviter les singes à nous riposter. Ils n'y manquèrent pas. Après nous avoir jeté les feuilles et les branches qui se trouvaient à leur portée, ils s'élancèrent d'un commun accord dans les cocotiers, et les plus forts d'entre eux se mirent en devoir d'arracher les noix de coco pour nous les lancer. Heureusement ils s'entendaient mieux à arracher les noix qu'à viser leur but; sans quoi plus d'un parmi nous aurait pu tomber sur le champ de bataille avec de graves blessures; car, je puis le dire, une noix de coco lancée du haut d'un arbre par un singe furieux n'est point un projectile dont on doive plaisanter.

X

NOUS APPRENONS CE QU'EST UN PRÊTRE

Lorsque nous eûmes une abondante provision de noix de coco, je trouvai qu'il était temps de mettre fin au combat en faisant usage de nos armes à feu. Nous déchargeâmes donc à la fois nos trois fusils de chasse dans les arbres. Nous aurions fait un plus grand carnage parmi les singes, si ceux-ci, par un étrange instinct, — car ils n'avaient jamais entendu tirer d'armes à feu, — ne s'étaient abrités derrière les branches des arbres en apercevant nos préparatifs. Nous en blessâmes plusieurs, mais un seul fut tué, et c'était une pauvre mère qui portait un de ses petits sous son bras, tandis que l'autre s'attachait à son cou. Nous la tuâmes, mais sans la faire tomber; le pauvre animal resta solidement accroché à l'arbre par sa longue queue, suspendue la tête en bas, et ses petits criant comme des enfants effrayés. Je dis à Harvey qu'ils ne tarderaient pas à lâcher prise, et, en effet, ils tombèrent bientôt dans le chapeau qu'il tendait pour les recevoir.

Tel fut le résultat du combat, un mort et deux prisonniers. Les autres singes s'enfuirent au bruit des armes à feu, et nous ne les revîmes plus de la journée. Quant au singe mort, nous le laissâmes pendu à l'arbre comme un épouvantail pour le reste de la troupe, s'il nous prenait fantaisie de revenir dans cet endroit.

En nous éloignant, nous reprîmes notre discussion sur l'espèce de demeure que nous pourrions construire. Nous n'avions pas vu trace d'habitants; cependant nous n'étions pas absolument rassurés sur ce point, les sauvages ayant l'habitude de se cacher dans les buissons,

si bien qu'on pourrait presque marcher sur eux sans les découvrir, jusqu'au moment où ils se lèvent pour vous surprendre, vous attaquer de nuit, brûler ou massacrer tout ce qu'ils rencontrent.

Voyant à notre gauche une petite éminence moins boisée que l'épais fourré où nous étions, nous nous dirigeâmes vers cet endroit pour en faire un observatoire. Elle s'élevait, autant que nous en pûmes juger, d'environ soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer; et une fois arrivés au sommet, nous pûmes voir au loin autour de nous. Nous remarquâmes que la côte est avait moins de rocs de lave, mais plus de récifs de corail. Ceux-ci formaient des promontoires fantastiques, des caps et des baies en miniature, comme j'en avais vu sur des porcelaines de Chine. Nous restâmes quelque temps dans cet endroit que tout contribuait à rendre charmant, et chacun de nous regarda avec ma lunette d'approche pour découvrir quelque signe indiquant que l'île était habitée. Peu à peu nous acquîmes la certitude, — agréable sous un rapport, — que nous étions, en vérité, les seuls êtres humains qui s'y trouvassent. Don Manuel soupira légèrement en nous entendant exprimer cette conviction.

« Quoi! Monsieur, lui dis-je avec quelque surprise, auriez-vous désiré rencontrer ici des sauvages? Ne devons-nous pas être satisfaits de trouver le champ libre, sans ennemis à chasser ou à tuer pour notre propre défense?

— Il est vrai, señor, répondit-il; je n'ai rien à vous objecter; nous devons certainement être reconnaissants pour chaque grâce, et nous résigner à chaque épreuve.

— Mais alors, pourquoi...? » commençai-je, puis je m'arrêtai; car, malgré sa bienveillance et sa bonté, il y avait en lui quelque chose qui m'empêchait d'oser le questionner.

Les hommes écoutaient attentivement. Je vis qu'ils désiraient, comme moi, savoir ce qui se passait dans l'esprit du prêtre. J'essayai donc encore :

« Hier, Monsieur, dis-je, quand nous avons débarqué, vous avez exprimé l'espoir que nous ne rencontrerions ni hommes ni animaux pour nous dévorer.

— En effet, mon cher ami, répondit-il avec son franc sourire, et je conserve cet espoir, car je n'aimerais pas à être dévoré; à moins, ajouta-t-il, que ce ne fût sa sainte volonté. » Il souleva son chapeau, comme il avait coutume de le faire quand il s'exprimait ainsi. Il y avait dans ses manières quelque chose, — je ne pouvais dire quoi, — qui m'arrêtait comme si j'avais commis une indiscrétion. J'allais abandonner ce sujet, presque tenté de lui demander pardon. Mais, au bout d'un instant, nous voyant silencieux, il sourit doucement et nous dit :

« Eh bien! camarades, je ne ferai pas mystère d'une chose toute simple. Puisque vous avez pris mon soupir si fort à cœur, je vous l'expliquerai en peu de mots si vous voulez m'y aider. Dites-moi alors ce que c'est qu'un prêtre. »

Ned Hilton parut croire que, pour l'honneur de notre troupe, l'Espagnol devait obtenir une réponse. Toussant et prenant bonne contenance, il commença :

« Un prêtre, Monsieur, je suppose, est un homme qui... » Ici il s'arrêta, frappant du pied, et ne sachant comment continuer.

« Qui? quoi? demanda tranquillement l'ecclésiastique.

— Quoi?... Eh bien, vous savez..., c'est... sans aucun doute... quoi? c'est un prêtre, je suppose. »

A cette explication, nul ne put s'empêcher de rire; don Manuel, quelques instants après, reprit plus gravement :

« Un prêtre, mes chers amis, est ou doit être un homme dévoué au service du Maître qui l'a appelé. Son plus grand bonheur doit être de parler de lui ou de travailler pour lui. Tout labeur ou toute souffrance qu'il endure pour l'amour de lui doivent être les bienvenus. Tout homme à qui le prêtre peut faire du bien doit être considéré par lui comme un frère, un ami, un fils spirituel. J'avais, je l'avoue, nourri l'espoir qu'étant empêché par notre malheur d'aller vers ceux à qui mes supérieurs m'ont envoyé, je pourrais au moins trouver ici quelques pauvres païens et les amener à Dieu. Cela ne sera pas, je le vois; mais maintenant vous savez la cause du soupir qui s'est échappé de mon cœur. Puisse sa sainte volonté être toujours faite, et pour nous tous! Je reste au moins *votre* serviteur. Et maintenant ne reprendrons-nous pas notre marche? »

Tandis qu'il parlait, chacun de nous éprouva, je crois, un sentiment qu'il n'avait jamais connu auparavant. Nous nous mîmes en marche comme s'il nous en avait donné l'ordre, et nul ne parla, chacun restant frappé de ce qu'il venait d'entendre. J'oubliais de dire qu'avant de partir nous convînmes d'appeler cet endroit la *colline de la Perspective.*

XI

LE MEILLEUR ET LE PLUS MAUVAIS FUSIL

En descendant la colline, nous rencontrâmes un courant d'eau claire et fraîche comme celui que nous avions trouvé en débarquant. Nous étions altérés par une longue marche; aussi, nous asseyant sur le bord, nous nous mîmes à causer du genre d'existence qui commençait pour nous.

La première question était de savoir comment construire des huttes pour nous abriter. Nous n'avions pas d'outils ni de moyens d'en faire. Je songeai aussi que nous approchions de la mauvaise saison, qui devait arriver dans un mois ou six semaines, car nous étions maintenant à la dernière semaine d'août. Nous connaissions par ouï-dire la violence des pluies dans ces latitudes; nous devions donc tâcher de nous construire une demeure qui pût nous abriter au moins jusqu'au printemps suivant.

« Nous devons, dis-je, sacrifier un ou deux de nos fusils pour en faire des outils. »

Les hommes me regardèrent, évidemment disposés à refuser; mais je leur prouvai que c'était nécessaire pour le bien général, car nous ne pouvions ni bâtir la hutte la plus grossière, ni préparer le terrain pour le cultiver. D'ailleurs, nos munitions, malgré la plus grande économie, seraient bientôt épuisées, et alors à quoi nous serviraient nos fusils?

« Et quel est le fusil qui doit être sacrifié? » demanda Richard Rodgers, désireux de conserver le sien.

Son fusil était le plus mauvais de tous, chacun sentit donc que si on devait en sacrifier un, c'était celui-là; mais Rodgers ne voulait pas l'admettre. J'avais à leur proposer un concours de tir pour décider à qui seraient confiés les fusils, et l'occasion me parut favorable pour ce concours. Harvey, Gill et Hilton acceptèrent volontiers; Rodgers dut donc céder, mais il le fit de mauvaise grâce. Je leur fis prendre pour but une espèce d'orange placée sur un arbre de petite taille.

« Celui, dis-je, qui atteindra ce fruit, sera compté parmi nous comme le meilleur tireur et portera une plume à son bonnet. »

J'engageai Rodgers, comme le plus âgé, à tirer le premier; ce qu'il fit; mais il n'atteignit ni l'orange ni l'oranger, et sa balle alla se perdre dans un buisson. Cependant je dois reconnaître que le pauvre Dick acquit des droits à notre reconnaissance, car il nous procura à souper au moment où il y pensait le moins. Dans le buisson où il tira si adroitement se trouvait un gros singe de même sorte que ceux que nous avions mis en fuite; mais nous ne découvrîmes que plus tard l'exécution faite par Rodgers.

C'était maintenant au tour d'Hilton de tirer; lui et Gill mirent tous deux quelques grains de plomb dans l'orange, et distancèrent Tom Harvey, qui atteignit seulement les branches de l'oranger. J'adjugeai les fusils de chasse à ces deux hommes, en donnant le premier choix à Gill. Il était aisé de voir lequel des trois fusils était le plus mauvais; nous le condamnâmes donc, d'un commun accord, à être démonté, afin de nous fournir les outils dont nous avions besoin pour notre besogne de charpentiers, nous réservant de le briser plus tard à loisir.

Allant alors vers le buisson où le coup de Rodgers s'était égaré, nous y trouvâmes le singe mort, qui était bien la plus laide caricature de notre pauvre espèce humaine qu'un malicieux crayon eût jamais dessinée. Nous résolûmes de l'emporter et de le faire cuire pour notre souper, lorsque nous nous arrêterions pour la nuit. Rodgers, qui avait les meilleurs droits sur l'animal, se chargea de l'office de cuisinier, et fut aidé par les autres. Je me contentai de couper la longue queue et de l'attacher au chapeau d'Harry Gill, au lieu de la plume que je lui avais promise. Don Manuel s'éloigna un peu pour lire ses prières, comme il le faisait habituellement quand il avait un moment de loisir.

Je dois achever ici l'histoire des deux petits singes

tombés du cocotier : Harvey s'efforça de les conserver vivants et de les nourrir avec du lait de coco; mais tous les deux moururent dès le second jour.

XII

QUELLE VERTU IL Y A DANS L'OUBLI DES INJURES

Reprenant encore notre marche après le concours du tir, nous atteignîmes l'extrémité sud-sud-est de notre prison. Nous nous trouvâmes alors dans une petite crique où l'eau restait presque sous le roc. Le fond était de sable fin et blanc, et l'eau n'atteignait une grande profondeur qu'à douze à quinze verges du bord. Au delà c'était, à la vérité, la profondeur de la mer. Dans une partie du rocher, passé l'endroit où l'eau commençait à être profonde, nous remarquâmes l'ouverture d'une caverne très basse, à peine élevée de deux pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Venez, camarades! criai-je; voici une aventure! Qui veut pénétrer le premier dans cette caverne? »

Hilton et Tom Harvey s'avancèrent, Harry Gill secoua la tête et déclara qu'il avait assez de cavernes pour un jour; mais je réfléchis qu'il valait mieux ne laisser aller d'abord qu'un d'entre nous, tandis que les autres se tiendraient prêts à venir à son secours. Je craignais qu'il n'y eût là quelques requins si communs dans ces mers; car l'agilité et la voracité de ce terrible animal sont telles, qu'aucun nageur, qu'elle que soit son habileté, ne peut lui échapper. Ses dents sont tellement tranchantes que d'un seul coup il détache un membre plus prestement que le meilleur chirurgien.

Ce fut un soulagement pour moi quand don Manuel dit, avec son calme habituel :

« Je pense, mes amis, que nous sommes convenus de chercher sans délai les moyens de nous construire une habitation; or, comme cette caverne, ajouta-t-il en souriant, quelques merveilles qu'elle puisse contenir, ne saurait nous servir de demeure...

— Je vous demande pardon, dit rudement le vieux Rodgers; je ne vois pas cela, et j'ai même l'idée de m'y établir. »

Les trois autres hommes se mirent à rire et à se moquer de lui. L'un l'appela l'ermite de la caverne, l'autre le vieillard de la mer; Harvey dit qu'il deviendrait un Neptune, ou tout au moins un triton; Hilton déclara que les poissons viendraient le prier d'être leur roi.

« Alors, dit Gill, nous verrons Sa Majesté partir dans un carrosse formé d'une écaille de tortue traînée par six espadons.

— Avec une escorte de singes, ajouta Hilton.

— Armés de fusils de chasse qui ne tuent que par accident, » conclut Gill.

C'en était trop pour le vieux Richard, qui se leva, défiant Harry au combat. L'autre n'était pas homme à reculer, et ils en vinrent aux mains avant que don Manuel ou moi pussions intervenir.

« La paix! » cria Tom Harvey retenant Rodgers, tandis que le prêtre et moi nous essayions de faire entendre raison à Gill. Enfin nous parvînmes à les calmer, en leur disant que s'ils voulaient se battre nous les attacherions. Lorsqu'ils furent plus tranquilles, quoique grommelant toujours, nous réussîmes à leur faire se donner la main, et tout fut dit. Don Manuel murmura à mon oreille qu'il serait prudent de ne pas leur laisser leurs couteaux, car ils pourraient prendre une revanche encore plus dangereuse. Je lui répondis sur le même ton qu'il était dans la nature du matelot de renverser son adversaire dans un moment de colère,

et de lui tendre ensuite la main pour l'aider à se relever; que, du moment où ils s'étaient donné la main, ils seraient les meilleurs amis du monde, prêts à risquer leur vie l'un pour l'autre. Je lui dis aussi qu'attaquer son ennemi par surprise était une chose aussi inconnue parmi eux que de tirer contre un vaisseau ennemi après qu'il a abaissé son pavillon.

Ceci parut le surprendre, et le lendemain il m'en reparla :

« Señor Owen, fit-il, vous m'avez dit hier une chose étrange sur les querelles et les combats. Dans mon pays, les prêtres ont grand'peine à persuader au peuple d'oublier les injures comme ces deux hommes semblent l'avoir fait. En Espagne, je l'avoue à regret, quand un homme croit avoir reçu un affront, sa première impulsion le porte à jurer de se venger, et trop souvent il commence par chercher le moyen d'y parvenir. Combien la conduite de ces matelots est différente! ils paraissent aussi bons amis qu'auparavant.

— Ils le sont, répondis-je; et, croyez-moi, si l'un des deux courait un danger, l'autre l'en tirerait au péril de sa vie.

— Que Dieu me pardonne alors un jugement téméraire, dit le prêtre en frappant sa poitrine. Ils sont, je le vois, beaucoup meilleurs chrétiens que je ne le supposais. »

J'eus peine à réprimer un sourire en entendant parler de ces hommes comme de bons chrétiens; mais je lui répondis avec le respect dont il était digne :

« Je crains, Monsieur, que tout ce qu'il y a parmi nous de sentiments chrétiens n'existe que chez vous seul. Je suis sûr que sous bien des rapports nous avons pratiqué exactement le contraire de ce que ce mot signifie.

— Comment, reprit-il vivement, pouvez-vous me dire

qu'ils ne sont pas bon chrétiens, puisqu'ils ont accompli un des devoirs les plus importants et les plus pénibles du christianisme, en pardonnant les injures comme ils l'ont fait hier ?

— Je ne suis pas un grand théologien, répondis-je; mais vous nous avez demandé hier ce que c'est qu'un prêtre; puis-je vous demander maintenant ce que vous entendez par un chrétien?

— Une courte question pour une longue réponse, ami, répliqua le prêtre. Je voudrais savoir, quant à moi, pourquoi ces hommes ne doivent pas être considérés comme bons chrétiens, quoiqu'ils pardonnent les injures.

— Parce que cela ne leur coûte aucun effort, répondis-je nettement.

— Ah ! fit-il en poussant un long soupir, cela ne leur coûte aucun effort, dites-vous?

— Aucun, Monsieur; frapper et être frappés tour à tour fait partie de leur rude existence, et une fois qu'ils sont debout tout est oublié. La vertu, si je ne me trompe, consiste à faire le bien ou à éviter le mal en dépit de la difficulté que nous éprouvons à agir ainsi. Ai-je raison?

— Assurément, repondit don Manuel.

— Si je donne à mon voisin la moitié de mon dîner parce que j'en ai trop pour moi, il n'y a pas à cela beaucoup de bonté.

— Il peut y avoir une bonté naturelle, dit-il lentement, mais on ne peut l'appeler surnaturelle.

— Que voulez-vous dire par bonté surnaturelle? fis-je, surpris à mon tour. Les miracles ont cessé de s'opérer, et une chose surnaturelle est un miracle.

— Je vous expliquerai ceci une autre fois, » dit-il en souriant encore.

XIII

UNE LEÇON SORTIE DE LA GUEULE D'UN REQUIN

A vrai dire, cette conversation n'est pas ici à sa place, et nous devons maintenant revenir d'un jour en arrière, au moment où nous considérions notre crique. Harvey, qui avait grimpé sur un quartier de roc, nous appela en disant qu'il venait de découvrir un squelette. Nous tressaillîmes à cette nouvelle, redoutant que l'île n'eût des habitants, et qu'un de leurs morts, tué en guerre ou par accident, n'eût été laissé là. Mais, en arrivant près de Tom, nous vîmes dans l'eau, qui avait environ quatre pieds de profondeur, le squelette d'un grand requin à demi disloqué. Il était entièrement dépouillé de la chair, mais les os de la tête et des mâchoires étaient intacts. Comme le corps était tourné sur le côté, je supposai qu'il s'était laissé entraîner jusque-là à la poursuite de quelque proie, et qu'il avait échoué sur le sable en voulant la saisir; car le requin, pour saisir ou pour avaler sa proie, est obligé de se tourner sur le côté.

Quand je fis cette observation, don Manuel remarqua comment la Providence divine empêche par là ce poisson vorace de détruire tous les habitants de l'Océan, en mettant des limites à son pouvoir, lorsque sa voracité et sa cruauté sont sans bornes. Quant à moi, occupé pour le moment d'autres pensées, je vis seulement là une précieuse trouvaille.

« Ici, camarades! criai-je; voici qui remplacera la poudre et les balles quand nous n'en aurons plus! Voyez ces dents, et dites si elles ne feront pas d'admirables pointes pour des flèches de bambou?

— Hourra pour les flèches! » cria Hilton, sautant

dans l'eau après s'être dépouillé de sa jaquette, et suivi par Harvey et par Gill. Ils voulaient amener le requin à terre; mais ce n'était pas chose facile, tant en raison de la profondeur de l'eau dans laquelle il était qu'à cause de sa grande taille. Les parties qui se tenaient ensemble n'avaient pas moins de dix pieds de long, et avec la queue qui en était séparée le monstre devait avoir, dans son entier, de quinze à seize pieds de long. Voyant qu'ils tentaient l'impossible, je conseillai à nos hommes d'essayer de retrancher la tête; ce qu'ils firent, non sans peine, et ils l'amenèrent à terre.

Il y avait de quoi se sentir dresser les cheveux sur la tête à voir les monstrueuses mâchoires du monstre, armées chacune de trois rangées de dents, tranchantes comme des rasoirs, et plus blanches que le plus blanc des manches de couteaux ornant la table d'un grand seigneur.

« Un joli compagnon, dit Hilton, à rencontrer en visitant la caverne. Nous n'aurions bientôt plus eu besoin de prières s'il était venu à nous happer.

— Plus eu besoin de prières? demanda don Manuel, qui ne comprenait pas. Qui peut s'en passer, à moins d'être, à n'en pas douter, dans le ciel ou dans l'enfer?

— Je veux dire, reprit Hilton, que nous serions sûrement descendus tout d'abord jusqu'à l'armoire de Davy Jones[1].

— Où? demanda encore le prêtre, cherchant à comprendre.

— Bah! interrompit Rodgers avec sa rudesse habituelle, celui de nous qui tomberait dans une pareille mâchoire serait bientôt mort et quelque chose de pire; je suppose que c'est là ce qu'il veut dire. »

Don Manuel parut plus grave qu'à l'ordinaire, et,

[1] Terme de marins pour exprimer le fond de la mer.

se tournant doucement vers le vieux Rodgers, il dit :

« En vérité, camarade, il y a quelque chose de pire après une mort imprévue; il existe des mâchoires plus terribles que celles d'un requin. Si vous voulez parler de ces grandes et solennelles vérités, nous vous remercions de nous les avoir rappelées. »

Chacun sentit ce qu'il voulait dire, et il y eut un moment de silence parmi nous. Rodgers ne répondit rien; cette fois il fut déconcerté par la manière dont le prêtre avait dit ces quelques mots. Mais don Manuel savait nous rendre tour à tour sérieux ou gais; après une petite pause, il reprit moins gravement :

« Eh bien, amis, convenez que l'Église catholique est une mère tendre et miséricordieuse; car elle ne trouve jamais qu'on n'ait *plus besoin de prières* si longtemps qu'elle puisse espérer qu'on est mort en état de grâce. »

XIV

NOUS FAISONS QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE

« Cependant, continua-t-il, nous n'avons pas encore décidé où nous planterions nos tentes. C'est une grave question pour nous; qui nous donnera une bonne idée?

— Eh bien, répondit le vieux Richard, je vivrai sur mer, je construirai un bateau pour pêcher, et je croiserai autour de l'île.

— Et vous remiserez votre bateau dans la caverne? demanda Tom Harvey. Le difficile est d'y entrer, et ensuite d'en sortir.

— Maintenant, Harry, dis-je, nous vous écoutons.

— Pourquoi, fit-il, ne pas retraverser l'île et aller là où vous avez de l'ombre et de l'eau fraîche, ainsi que

nos jarres à l'eau? C'est d'ailleurs notre meilleure chance pour apercevoir un vaisseau et pour sortir d'ici. »

Cette idée m'était déjà venue, et les paroles de Gill impressionnèrent visiblement les hommes.

« Et vous, Hilton? » demandai-je.

Ned Hilton était de ces gens qui pensent rarement par eux-mêmes; il répondit donc qu'il se rangeait à l'avis de Gill.

« Maintenant, amis, fit le prêtre, voulez-vous écouter un conseil? »

Comme nous l'écoutions, il continua:

« Restons ensemble, dit-il, non pas pour être sous le même toit, car les goûts et les opinions diffèrent, et mieux vaut éviter les petites contrariétés qui en résulteraient; mais réunissons-nous chaque jour pour dîner, et pour une autre chose à laquelle nous n'avons pas encore beaucoup songé.

— Quelle chose? demanda Gill.

— La prière, fit don Manuel, la prière, que nous devons au miséricordieux Seigneur qui nous a créés, et qui maintenant nous a préservés de tant de dangers. Je ne crois pas que nous ayons dit une seule prière ensemble depuis que nous avons été jetés sur cette île. Ne commencerons-nous pas? Ne le remercierons-nous pas? Ne lui demanderons-nous pas de continuer à nous protéger? »

Aucun de ceux à qui il s'adressait n'aurait refusé, je crois, de s'agenouiller avec le bon prêtre, s'il n'eût été retenu par la crainte des autres. Mais il est une sorte de honte, inspirée par le mauvais esprit, qui empêche les hommes de reconnaître courageusement qu'ils sentent la présence de Dieu. Nous étions embarrassés comme des écoliers invités à réciter une leçon qu'ils ne savent pas. Je résolus de surmonter cette fausse honte et de donner l'exemple. M'agenouillant et joi-

gnant les mains, — je crois, en vérité, que j'avais fait cela pour la dernière fois cinq ans auparavant, au lit de mort de ma mère, — je saluai le prêtre et dis :

« Eh bien, Monsieur, prions. »

Je regardai Tom Harvey, qui parut un peu confus, puis plia d'abord un genou, et ensuite l'autre, en rougissant comme un enfant pris en faute.

Il arriva ce que j'avais prévu. Ned Hilton vint le troisième, quoique avec quelque hésitation. Mais Gill et Rodgers restèrent debout, les mains dans leurs poches, sifflant suivant l'habitude des marins : Harry d'un air un peu moins délibéré que Rodgers.

« O mon Dieu! dit le prêtre, agenouillé et les yeux au ciel, ne permettez pas qu'aucun de nous repousse une bonne inspiration! Que cette première prière, faite par nous en commun, n'ait pas de spectateurs indifférents! »

Les hommes ne bougèrent pas.

« Señor Gill, supplia-t-il d'un ton auquel il était difficile de résister, rappelez-vous comment dernièrement vous seriez allé dans l'autre monde si cette miséricordieuse Providence, en l'honneur de laquelle vous refusez maintenant de plier le genou, ne nous avait pas amenés à temps pour vous retirer de la caverne. »

Je pus voir que cela impressionnait Harry, mais son orgueil n'était pas encore dompté. En ce moment, Tom Harvey, agenouillé derrière moi, me tira par le bras et me désigna la caverne. J'aperçus distinctement l'arrière-train d'un énorme requin, nageant presque à la surface de l'eau. Il était entre la pointe de roc, d'où Harvey et les autres avaient sauté, et l'ouverture de la grotte vers laquelle ils avaient eu l'idée de se diriger à la nage.

« Dieu de miséricorde! s'écria Harvey les larmes aux yeux, nous devrions être en ce moment entre ses dents!

Que le seigneur soit loué pour sa bonté envers nous, pauvres gens que nous sommes!

— Amen! » dit Hilton. Gill aussi, et Rodgers lui-même, furent émus à cette vue.

« Maintenant, Seigneur, s'écria don Manuel du plus profond de son cœur, permettez que votre grâce triomphe enfin! »

Il en fut ainsi. Gill tomba sur ses genoux, le visage tourné vers l'ouverture de la grotte. Le requin se tenait si près de la surface de l'eau qu'on pouvait distinctement apercevoir son dos. C'était un requin blanc, comme celui dont le squelette était en notre pouvoir; et cette espèce est la plus féroce et la plus vorace de toutes.

Nous n'attendions plus que Rodgers. Le requin se mouvait sous nos yeux comme un vivant témoignage de la miséricorde divine envers nous, et cette vue agit à un tel point sur l'esprit de Richard qu'il ne put résister plus longtemps. Il essuya ses yeux du revers de sa rude main, et fléchit lentement un genou, comme si, tentant de résister, il eût été courbé par la main d'un ange appuyée sur son épaule. Je dois constater seulement que, tandis que le prêtre continuait la prière, Richard s'agenouilla tout à fait, comme les autres.

XV

LA PRIÈRE N'EMPÊCHE PAS LE TRAVAIL

Notre ami connaissait trop bien la nature humaine pour vouloir nous faire prier longtemps cette première fois; mais il rendit grâces avec tant de ferveur pour la miséricorde dont nous avions été l'objet, il demanda si

humblement pardon de notre manque de reconnaissance, que ces rudes marins pleuraient comme des enfants.

La voix du prêtre se tut, et il se fit parmi nous un profond silence. Chacun restait agenouillé, comme s'il eût craint de détruire le calme nouveau et délicieux dont nous jouissions. Je regardai autour de moi avec surprise, et je vis que plusieurs de nos hommes avaient les yeux fermés comme s'ils eussent prié en eux-mêmes, ou réfléchi à ce qu'ils venaient d'entendre.

Un pareil changement, opéré en si peu de temps dans des âmes aussi rudes, peut sembler étrange; mais on doit se rappeler comment nous avions été sauvés, d'abord du vaisseau, puis du monstre marin; comment nous avions trouvé sur cette île l'abondance et la sécurité par l'absence des sauvages; l'influence que don Manuel avait acquise sur nous; notre solitude; et l'on cessera de s'étonner de ce que je raconte.

Le prêtre se leva le premier, et s'adressant à Rodgers, qui était près de lui :

« Mon cher frère, dit-il, nous avons rendu grâce et confessé nos péchés en présence de notre commun Créateur et Seigneur. Maintenant laissez-moi vous demander pardon, et, par votre entremise, à tous nos compagnons, pour avoir négligé de vous donner le bon exemple depuis que nous nous connaissons. Vous avez souvent entendu parler, ajouta-t-il en souriant un peu, des fidèles se confessant au prêtre; eh bien, comme vous ne le ferez pas, voici le prêtre se confessant aux fidèles. »

En parlant ainsi, il mit ses mains sur les épaules de Rodgers et l'embrassa.

« Ah! Monsieur, murmura Rodgers, que l'émotion rendait presque incapable de parler, nous n'avons certainement jamais vu rien en vous qui ne fût bon. »

Un murmure unanime vint faire écho à cette affirmation.

« Allons, dit gaiement don Manuel, nous n'insisterons pas davantage, amis; mais du moins serrons-nous les mains à la ronde. Vous avez promis de rester fidèles les uns aux autres comme compagnons d'infortune, faisons de même maintenant comme compagnons de consolation et de prière : ce qui est bien plus important encore. »

Jamais, je crois, de telles poignées de main ne furent échangées, en Europe ou ailleurs. Tous, nous nous réunîmes en cercle, les larmes aux yeux, les regards au ciel, et les mains pressées rudement dans une étreinte cordiale.

« Maintenant, reprit don Manuel, après cet acte dont je remercie Dieu de tout mon cœur, songeons à notre bon ami le requin. Il est temps de nous occuper de lui, car il nous a patiemment attendus. »

Ardents à la chasse, nous prîmes nos fusils et courûmes vers le bord.

« Halte! criai-je alors; il convient de faire un plan d'attaque pour ne pas le laisser échapper. Notre meilleure chance de le tuer est de l'atteindre à la tête; autrement, le monstre, qui a la vie aussi dure qu'un chat, s'éloignera en emportant nos balles dans son corps et en se moquant de nous.

— Je crois cependant, dit Harvey, qu'il serait bon qu'un de nous le visât au cœur, afin d'avoir une double chance de le tuer.

— Mais comment atteindrez-vous son cœur? demanda Harry Gill. C'est un rude camarade, et je ne pense pas qu'on puisse l'attendrir comme on l'a fait pour nous en lui demandant... »

Don Manuel mit amicalement la main sur son épaule, et Gill s'arrêta, rougissant et les yeux baissés.

« Le seul moyen, dit le prêtre, épargnant à Harry l'embarras de voir son trouble remarqué, le seul moyen de l'atteindre en plein corps tandis qu'il se tient sous l'eau, est de tirer *dans* l'eau, de ce côté du requin, parce que l'eau portera votre balle à l'endroit que vous voudrez atteindre. »

XVI

ATTAQUE DU CAMP ENNEMI ET RETRAITE VERS LE NÔTRE

Le requin, notre ennemi, ne semblait nullement disposé à s'éloigner. Je crois qu'il nous avait aperçus, et qu'il comptait sur l'un de nous pour son souper. Tout en lui sachant gré de ses bonnes intentions à notre égard, nous résolûmes de l'empêcher, s'il était possible, de les mettre à exécution, et nous formâmes ainsi notre plan d'attaque.

Harry Gill, placé sur le bord du rocher d'où Harvey avait vu le squelette, devait se tenir prêt à couper la retraite à l'ennemi au cas où nous ne ferions que le blesser. Quant à nous, nous nous tînmes en ligne, prêts à envoyer une volée au requin. Mais don Manuel nous donna un conseil.

« Jetez-lui, dit-il, un morceau de singe; puis tirez-le au cœur quand il se tournera pour le saisir. »

Ainsi fut fait. Rodgers prit une des jambes et la lança dans l'eau. Aussitôt le requin se dirigea vers sa proie, comme un chat vers une souris, et nous déchargeâmes à la fois tous nos fusils. Le nuage de fumée fut si épais, que nous pouvions à peine distinguer l'animal; mais nous entendîmes distinctement l'espèce de râle de douleur et de rage qui lui échappa tandis qu'il se dirigeait vers la pleine mer après avoir reçu

la charge de nos armes. Il était visible aussi, d'après les mouvements de son dos, qu'il nageait de plus en plus faiblement. En dépit de sa force et de sa vitalité, il devait être grièvement blessé.

« A vous, Gill! à vous Harry! criâmes-nous; ne le laissez pas échapper. Pourquoi ne tirez-vous pas? »

Mais Gill, un genou en terre, préparait son coup, et quand l'animal passa à sa portée, il tira, visant à la tête comme un vrai chasseur. Nous entendîmes un autre râle, plus fort que le premier, et le requin s'enfonça dans l'eau.

« C'est fini pour ce soir, » dit Hilton.

En effet, nous voyions à peine clair, et, comme à cette époque il n'y avait pas de lune, nous devions nous hâter de préparer notre campement. Nous réunîmes donc les broussailles; puis, étalant notre souper, nous nous mîmes à manger en parlant du monstre marin.

Je dis que, si nous pouvions nous emparer de son corps le lendemain matin, il nous serait utile de plus d'une manière. Ses dents nous fourniraient des pointes de flèches; son foie contient une grande abondance d'huile; sa peau si rude, qu'on nomme chagrin, nous servirait à plus d'un usage, et ses os nous tiendraient lieu d'outils presque indispensables, comme vrilles, limes, tenailles, et je ne sais quoi encore.

En un mot, comme les ménagères plus ambitieuses que sages, qui comptent leurs poulets avant qu'ils soient éclos, nous disposions de notre requin sans savoir si nous le reverrions jamais.

« Maintenant, mes chers amis, dit don Manuel quand le souper fut achevé, nous nous sommes aujourd'hui proclamés chrétiens avec des cœurs pleins de gratitude; je suis persuadé que nous terminerons la journée en chrétiens. »

Cette fois l'idée de prier n'était pas nouvelle pour

nous. Le bon prêtre s'agenouilla, faisant un signe de croix, et je vis Hilton essayer, quoique gauchement, de l'imiter. Alors don Manuel, adorant la présence de Dieu et le remerciant de nouveau pour sa protection, se mit à faire tout haut son examen de conscience, tandis qu'agenouillés nous l'écoutions avec surprise; car ceci était pour nous une chose encore plus étrange que la prière. Il se demanda comment il avait employé cette journée; s'il avait offert à Dieu ses premières pensées; s'il s'était rappelé souvent la divine présence; quelles avaient été ses pensées, ses paroles, ses actions. S'était-il tenu en garde contre le péché, soit de colère ou de toute autre sorte? — Ici le vieux Rodgers fit entendre un « hum » qui faillit faire éclater de rire Hilton. — Avait-il traité les autres avec charité, ou les avait-il entraînés à offenser Dieu? A ceci Harry Gill rougit. Il se fit ainsi plusieurs questions, presque aussi incompréhensibles pour nous que s'il eût parlé une langue étrangère. Enfin le prêtre se demanda quelles étaient ses résolutions pour l'avenir, si l'existence ne lui était pas reprise dans la nuit. Détestait-il ses péchés parce qu'ils déplaisaient au bon Dieu?

« O mon Dieu! s'écria-t-il avec ferveur, je déteste mes péchés parce qu'ils vous déplaisent, à vous dont les perfections et la bonté infinie méritent tout mon amour! Je prends la ferme résolution, aidé par votre sainte grâce, de ne plus jamais vous offenser, et d'éviter soigneusement toutes les occasions du péché. »

Nos âmes étant ainsi rafraîchies par la prière, nous nous préparâmes à rafraîchir nos corps par le sommeil, et bientôt la plupart de nous furent profondément endormis. Don Manuel s'éloigna un peu pour achever à part ses prières.

XVII

CAUSERIES AU COIN DU FEU

Une de mes plus grandes préoccupations, que je partageais avec le prêtre, — car nos deux têtes, j'ose le dire, devaient penser pour toute la troupe, — était de savoir comment occuper nos hommes et maintenir la paix parmi eux. Nous savions, il est vrai, de quoi nous occuper. Il fallait bâtir, planter, attraper et préparer des animaux pour notre nourriture; apprendre à chasser avec des flèches et des javelots pour épargner notre provision de poudre; enfin essayer de préparer les peaux des animaux sauvages pour remplacer nos vêtements. Avec ces travaux le temps devait passer rapidement, si nous pouvions décider les hommes à se mettre à l'œuvre et à vivre en bonne harmonie. Cette dernière pensée me préoccupait beaucoup. Nous avions vu récemment combien les hommes se laissaient facilement dominer par la passion. Armés comme ils l'étaient, quelque terrible discorde pouvait plonger notre petite société dans les horreurs de la guerre, et souiller de sang pour la première fois le sol de notre île.

Je pensais ainsi, assis près du feu, et, las de penser seul, je fus content de voir don Manuel se rapprocher. Je lui demandai s'il n'était pas trop fatigué pour causer un peu avec moi, et je lui dis ce qui me préoccupait.

« Eh bien, ami, dit-il, pour ce qui est des querelles, vous voyez que nous avons déjà commencé à élever une muraille contre elles. »

Je ne comprenais pas ce qu'il entendait par « une muraille. »

« C'est, me dit-il, en commençant à prier, et à prier ensemble.

— J'avoue, Monsieur, répondis-je, que ces deux fois où nous avons prié ensemble m'ont pris par surprise, et m'ont donné une nouvelle idée de ce que la prière signifie.

— Pourquoi? fit-il vivement; je suppose que depuis votre enfance vous avez toujours prié. »

J'eus honte d'être ainsi jugé mieux que je ne le méritais; mais don Manuel continua, sans remarquer mon embarras :

« La prière, dit-il, est l'élévation de l'âme vers Dieu. Plus haut l'âme s'élève, plus près elle est de Dieu; plus près elle est de lui, plus il aime à l'élever. Comme Dieu est l'éternelle paix et la tranquillité, les hommes, en commençant à prier, commencent à connaître la paix; ils aiment à être en paix avec les autres. Voici ce que j'appelle bâtir la muraille; n'est-ce pas une bonne maçonnerie, mon ami, que d'élever une telle muraille contre la haine, la violence et le malheur? »

Je ne pouvais lui répondre; car mon cœur était plein. Je sentais la justesse de tout ce que cet homme vertueux avait dit. Quoiqu'il eût dans son langage et dans ses manières la simplicité d'un enfant, il parlait avec la douce autorité d'un homme qui met en pratique la doctrine qu'il professe.

« Il est des gens, Monsieur, lui dis-je, qui, non contents d'être eux-mêmes en paix, s'efforcent aussi de donner la paix aux autres. »

Il parut un peu déconcerté, comme s'il n'eût su que répondre et comme n'aimant pas qu'on parlât de lui.

« Je vous dirai, fit-il pour détourner l'entretien, quelques mots écrits par un pauvre païen, il y a plus de deux mille cinq cents ans. Jugez donc, si lui-même

pouvait voir tout ceci aussi clairement, ce que nous, chrétiens, nous devons en penser. »

Alors il récita ces lignes avec son accent étranger :

« La bassesse est aisée; la foule la choisit; le chemin n'en est ni rude, ni long, ni difficile à trouver.

« Les dieux immortels ont placé des peines cruelles autour de l'étroit sentier qui conduit au ciel.

« Tout encombré et escarpé jusqu'à ce qu'on ait atteint le sommet, alors il devient plus doux au voyageur.

« Voyez, continua don Manuel, ce pauvre homme avait si peu l'idée du vrai Dieu, qu'il appelait ses idoles « les dieux immortels ». Cependant il pressentait quelque chose de la vérité dont nous parlons, quoique par *vertu* il entendît seulement une manière de vivre conforme aux secrètes impulsions de la conscience, et ne sût rien de cette charité qui est le véritable accomplissement de la loi; car la charité est une vertu chrétienne qui est le complément de la foi ?

— La foi ? repris-je, comme si j'eusse été résolu à le contredire; mais, Monsieur, prétendriez-vous, comme catholique, que nous qui ne le sommes pas nous ne pouvons même avoir la foi ?

— Vous ne le pouvez, en vérité, mon cher ami, répondit-il d'un air plein d'intérêt, et c'est un grand malheur pour vous; mais vous pouvez avoir différentes choses qui y ressemblent, ou qui produisent quelques-uns de ses effets. Nous sommes trop fatigués maintenant pour continuer cette discussion; vous pouvez cependant avoir le commencement de la foi ou être préparé à la recevoir, et agir ainsi, jusqu'à un certain point, et par une sorte d'imitation, comme si vous l'aviez. »

XVIII

QUELQUES LÉGERS DOUTES

Il vit que je n'étais pas satisfait, et continua :

« Supposez qu'il fasse maintenant un clair de lune assez brillant pour nous permettre de lire : serait-ce le soleil? Non; la lune, dans tout son éclat, n'a qu'une lumière empruntée; elle n'est qu'une réflexion de celle du soleil. Supprimez le soleil, et la lune sera complètement sombre. Eh bien, l'Église catholique, qui seule a mission d'enseigner les nations, éclaire complètement ses enfants, et éclaire aussi, mais partiellement, ceux qui la rejettent. C'est ainsi qu'ils conservent certains de ses enseignements, certaines de ses opinions religieuses, mais non pas la foi, comme la lune reçoit la lumière du soleil, par réflexion. Maintenant venez, il est temps de dormir.

— Attendez un moment, je vous prie! m'écriai-je. Ce que vous dites me trouble, quoique je n'en comprenne pas la moitié. Donnez-moi un exemple. Qu'avons-nous emprunté à votre Église?

— D'abord, dit don Manuel comptant sur ses doigts, les saintes Écritures elles-mêmes; car sans l'autorité de l'Église vous ne pourriez connaître les dogmes révélés, même ceux que vous acceptez. Secondement, vous nous devez l'établissement du dimanche comme jour du repos; autrement vous manqueriez gravement à l'un des commandements en n'observant pas le dimanche. Troisièmement, mais j'aurais dû mettre ceci en première ligne, vous nous devez, pour ce que vous

en conservez réellement, les vraies doctrines de la très sainte Trinité et de l'Incarnation.

— Comment, m'écriai-je avec quelque chaleur, pouvez-vous dire que nous vous devons ceci? Cela fait aussi partie de nos enseignements. J'ai toujours entendu...

— Rappelez-moi demain matin, dit doucement le prêtre, les noms de Sabellius et Nestorius, et je vous expliquerai ce que je veux dire. Voulez-vous que j'achève ma nomenclature? »

Je fis un signe assez disgracieux, car j'étais irrité.

« Quatrièmement, continua-t-il, vous nous devez tout ce qui se trouve dans le symbole des apôtres et dans celui du concile de Nicée. Cinquièmement, c'est seulement par l'autorité de l'Église catholique que vous avez osé goûter aujourd'hui du pécari et du singe sans crainte de pécher? »

Je me mis à rire. Il posa sa main sur mon épaule en disant :

« Vous ne supposez pas que je plaisante sur un pareil sujet? Rappelez-vous qu'un divin commandement défendait de manger la chair des animaux non saignés. Si l'Église n'a pu vous délivrer de l'obéissance à ce commandement, vous y êtes encore obligé. J'ai encore trois points à établir, et ensuite nous irons dormir. En sixième lieu, n'est-ce pas à l'Église catholique que vous devez le bienfait de la confirmation? Elle l'a toujours considérée et employée comme sacrement, et ceux qui prétendent le contraire en ont conservé du moins la manifestation. Septièmement, si vous avez parmi vous un ministre chrétien descendant des apôtres,— quoique j'ose à peine le dire, — c'est seulement par l'Église catholique que vous l'avez, comme vos savants écrivains le reconnaissent. Huitièmement enfin, d'où vous viennent, sinon des catholiques, vos majestueuses cathédrales, dont vous usez si peu; vos belles églises de

paroisse, qui portent toutes les noms de saints catholiques? Mais assez pour ce soir, » ajouta-t-il avec un léger bâillement.

Il s'enveloppa dans son manteau, fit encore le signe de la croix, et, après m'avoir adressé un salut amical, s'endormit paisiblement.

XIX

NOUS NOUS EMPARONS DE NOTRE PROIE

Nous fûmes éveillés le matin par des cris qui nous firent tous sauter sur nos fusils. Notre première pensée fut que des sauvages avaient abordé dans l'île. Mais nous reconnûmes bientôt la voix d'Hilton, qui nous appelait de la baie. Nous courûmes à lui, pensant qu'il avait à nous donner des nouvelles du requin.

En effet, en approchant, nous vîmes l'animal, flottant inanimé, à environ un quart de mille du bord, et Ned Hilton, presque fou de joie, dansant sur le sable avec des gestes extravagants.

Notre préoccupation était maintenant de nous emparer du monstre et de l'amener à terre. Nous n'étions pas sûrs qu'il fût réellement mort, car ces animaux ont la vie très dure. Je trouvai imprudente la proposition d'Hilton d'envoyer un de nous à la nage, pour jeter une corde autour de lui. Au bout de quelque temps, nous eûmes la satisfaction de voir qu'il était poussé vers la baie; nous avions donc seulement à attendre que le cadavre fût laissé à sec sur le rivage. Gill tira dessus, mais le monstre ne donna pas signe de vie, et, le vent venant à souffler, il arriva assez près de nous pour que nous pussions l'examiner. C'était un poisson mon-

strueux, plus grand encore que le squelette trouvé précédemment. Il avait près de trente pieds de long. Nos quatre hommes se mirent à l'eau, puis, avec l'aide de l'anspect et du bâton ferré de don Manuel, ils tournèrent la tête du requin vers le bord et attendirent que la marée le laissât à terre, ce qui arriva environ une demi-heure plus tard.

XX

POUSSÉS DANS LE PORT

Le vent tint bon et fraîchit dans la matinée; sans quoi, je pense que nous n'aurions jamais amené notre capture assez loin pour que nous pussions en tirer parti. Une demi-heure après que le requin eut touché terre, ce vent augmenta au point de nous faire craindre une violente rafale. Ce ne fut point une rafale, mais un effroyable ouragan. Le ciel devint plus sombre que je ne l'avais jamais vu dans mon pays natal. De tous côtés, les oiseaux de mer fuyaient en criant, et le vent était si fort, qu'il pliait les palmiers comme s'ils eussent été des branches d'osier.

Nous n'eûmes que le temps de nous jeter la face contre terre; cependant le vent emporta le chapeau de Rodgers, et l'enleva si loin, que nous le retrouvâmes seulement une semaine plus tard, dans un bananier, à un demi-mille de là. Ce n'était pas le moment de songer aux chapeaux; l'orage sévissait avec la rage qui l'anime sous ces latitudes. La marée montait si près de la place où nous nous étions arrêtés, que nous dûmes chercher un endroit plus sûr. Profitant d'un moment où le vent paraissait un peu apaisé, nous nous mîmes

à fuir devant l'orage jusqu'à un bouquet d'arbres situé à environ deux cents verges du bord. Nous n'osâmes pas nous abriter sous les arbres les plus hauts, craignant d'être frappés par la foudre ou tués par la chute de quelques grosses branches.

La pluie, ou plutôt des torrents d'eau, tombant sur nous comme un déluge, vinrent encore nous chasser, bon gré, mal gré, du bouquet d'arbres et nous obliger à chercher un abri, quoique déjà nous n'eussions pas un fil de sec sur nous : chose assez inquiétante, car nous ne possédions pas de vêtements de rechange. Nous nous dirigeâmes comme nous pûmes, poussés par le vent et nous abritant contre les buissons, vers l'arrière du rocher qui formait l'extrémité méridionale de l'île. Nous fûmes un peu réconfortés en apercevant, après avoir fait une vingtaine de pas sur la droite, un énorme fragment de roc, — détaché sans doute du sommet à la suite de quelque tremblement de terre, — dont la partie supérieure s'avançait en formant, avec la partie inférieure, un angle d'environ huit pieds. Il semblait, à première vue, qu'en nous abritant sous ce quartier de roc nous dussions courir le risque d'être écrasés; cependant nous nous rassurâmes, en comprenant qu'il devait être dans cette position depuis des siècles, comme le prouvaient les arbres et la verdure qui le couvraient presque en entier.

« Voici, dit don Manuel, un abri pour le temps de l'orage et même pour plus tard; car où trouverions-nous un meilleur toit que ce rocher? Voyez, pas une goutte d'eau ne nous atteint; les arbres qui croissent alentour nous offrent en même temps un abri et une défense, et nous pourrions en planter d'autres pour cacher l'entrée de notre retraite, de façon à ce que ni les sauvages ni les bêtes féroces ne puissent la découvrir.

— Oui, mais, dit Gill revenant à sa première idée, d'ici nous ne voyons pas la mer. Un vaisseau peut toucher à l'île et envoyer sa chaloupe à terre, et il serait insensé de perdre ainsi la chance de sortir de notre prison.

— Il est facile, remarqua Tom Harvey, de grimper sur le rocher, et de là nous aurons un excellent observatoire.

— Bien dit, camarade! » s'écria Hilton, qui, après lui avoir frappé sur l'épaule, grimpa sur le rocher en s'accrochant aux buissons. Harvey le suivit, puis nous tous; car, pendant ce temps, la tempête s'était calmée, quoique le vent mugît encore et que les vagues s'élevassent aussi haut qu'auparavant. Mais nous étions maintenant trempés jusqu'aux os, et nous ne redoutions plus la pluie ni les branches mouillées.

Avec quelques efforts nous atteignîmes le sommet de l'escarpement, d'où la vue, tout autour de nous, était bornée seulement par le volcan, — ainsi que je continuais à l'appeler, — situé au nord de l'île. Harvey me demanda ma longue-vue; puis, se couchant à plat ventre et abritant ses yeux sous son chapeau, il se mit à regarder.

XXI

NOUVEAUX VENUS

Je l'entendis dire à demi-voix, tout en regardant :

« Quelque chose est en vue; mais je ne puis distinguer si c'est un grand requin ou un autre objet. »

Tout à coup il sauta sur ses pieds en criant : « Camarades! un bateau! »

Je crois que nous aurions été à peine plus émus en entendant parler un mort qu'à ce cri de Tom Harvey. Rodgers et Gill voulurent s'arracher la longue-vue; mais Tom me la rendit, et je me mis à plat ventre pour regarder à mon tour. Je vis, en effet, un bateau, ressemblant, autant que j'en pus juger, pendant qu'il paraissait voltiger comme une plume sur les vagues en courroux, aux canots employés par les Indiens des mers du Sud. Il approcha, et bientôt je pus voir, même à l'œil nu, les hommes qui le montaient. Ils semblaient être trois ou quatre, et s'efforcer vainement de diriger le bateau, poussé malgré eux par le vent. Le canot approchait des récifs de corail, et nous nous attendions, à chaque instant, à le voir mis en pièces.

« Seigneur, ayez pitié de leurs pauvres âmes! » s'écria le prêtre agenouillé.

Nous répondîmes tous : *Amen;* car le danger était si grand que nous les considérions comme perdus. Don Manuel restait à genoux et priait. Un instant plus tard le canot, violemment soulevé par les vagues, fut lancé dans la direction de notre baie; il chavira, et ceux qui le montaient tombèrent dans les eaux bouillonnantes.

A cette vue, nous nous élançâmes tous d'un même mouvement vers le bord, à l'endroit d'où Harvey avait découvert le squelette du requin. Nous pensions, avec raison, que de là seulement nous pouvions avoir quelque chance de sauver le malheureux équipage près de périr sous nos yeux.

Le ressac était encore si violent que nous ne pouvions pas bien voir ce que devenaient les pauvres gens. Bientôt nous découvrîmes, à notre grand regret, qu'un d'eux était déjà mort, car son corps obéissait à tous les caprices des vagues en furie, et il ne faisait aucun mouvement pour nager. Quant aux autres, ils luttaient, mais l'un d'eux semblait faiblir. Deux des sauvages nageaient

énergiquement vers la terre, quoique l'eau les couvrît à chaque instant.

Harvey ayant trouvé une forte souche, nous l'attachâmes à notre corde et nous la lançâmes dans la mer, le plus près possible des naufragés. Les Indiens réunirent le peu de forces qui leur restaient pour l'atteindre, et, après quelques tentatives infructueuses, l'un d'eux finit par s'y accrocher. Il tourna la corde autour de son bras avec tant de force que le sang jaillit. Hilton et Tom Harvey l'attirèrent alors, non sans peine, à terre,

Quand le prêtre et moi nous déposâmes cet Indien sur le sable, à l'abri des vagues, il semblait déjà mort; mais, en lui prodiguant nos soins, nous eûmes enfin la consolation de le voir peu à peu revenir à lui. Je le laissai alors pour voir les deux autres, qui continuaient à se débattre contre les vagues. L'un d'eux essayait de s'accrocher au canot; mais son camarade, sans doute plus âgé, ne nageait que faiblement, et lorsqu'il fut à peu de distance, nous le vîmes tout à coup cesser de se débattre, et commencer à s'enfoncer lentement.

A cette vue, le pauvre garçon qui s'accrochait au canot poussa le plus lamentable hurlement qu'on pût entendre. Nous ignorions alors que le vieillard fût son père; mais son cri et la vue de l'Indien à demi submergé nous poussèrent à faire tous nos efforts pour sauver ce malheureux : ce à quoi nous ne réussîmes que grâce à Tom Harvey.

« Une vie est précieuse, camarades! cria-t-il, quand même ce serait la vie d'un sauvage. Tenons-nous tous ferme par la main, et je réponds de lui! »

Don Manuel, resté près du premier naufragé, accourut prendre part à l'action; nous nous tînmes tous solidement par la main, et Harvey, moitié nageant, moitié marchant, arriva près du sauvage, dont on apercevait encore la tête. Il le saisit par ses longs cheveux, et nous



Le prêtre et moi nous déposâmes cet Indien sur le sable
à l'abri des vagues

appela au secours pour le tirer à bord avec celui qu'il avait sauvé.

Nous vîmes bientôt que notre brave Tom avait risqué sa vie. Le sauvage s'était si bien accroché à lui, qu'un instant de plus, et tous deux auraient été engloutis, si Harry Gill, prenant le bâton de don Manuel, n'en avait donné un coup violent sur la tête de l'Indien. Ceci arracha un autre cri sauvage au jeune homme du canot, et il s'élança à la nage pour essayer de sauver son père.

Cet acte semblait cruel, mais il s'agissait ou de sacrifier certainement deux existences, ou de courir la chance d'en sauver une. Quoique j'eusse d'abord été indigné contre Gill, je ne savais trop comment le blâmer. D'ailleurs, notre premier soin fut de repêcher le pauvre vieil Indien, que nous amenâmes, non sans peine, à terre, aussi insensible en apparence qu'un bloc de pierre.

Nous étions tous en assez piteux état et trempés jusqu'aux os. De nos trois hôtes, l'un semblait mort, l'autre avait à peine la force de gémir, et le jeune sauvage qui avait abordé hurlait et s'arrachait les cheveux sur le corps de son père.

XXII

SOINS POUR LES NAUFRAGÉS ET NOURRITURE POUR LES AFFAMÉS

Le second Indien ne revint à lui que lentement. Nous les oignions en employant les moyens habituels, et le jeune Indien, d'une façon plus rude, en lui tirant les doigts et les oreilles, de manière à faire crier une statue. Mais ceci venait d'un excès d'affection; car je n'ai jamais vu créature plus désespérée que ce malheureux,

à la pensée de la mort de son père. Il s'agenouillait près du corps, pleurant et hurlant; puis, se relevant, il levait ses bras au ciel, comme s'il eût supplié les dieux qu'on lui avait appris à adorer de rendre la vie à son père. Enfin, apercevant sur le sable une écaille tranchante, il s'en saisit dans un accès de furie, et se fit de telles blesşures à la tête et aux joues, qu'il fut bientôt couvert de sang.

Harvey et Rodgers le maintinrent; puis Rodgers, ayant commencé à pratiquer la charité, eut une autre heureuse idée. Il tira de sa poche son flacon d'eau-de-vie, et me le tendit en disant :

« Essayez d'en donner une goutte à ce pauvre garçon. Je m'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt. »

Nous fîmes donc goûter, pour la première fois, à celui qui semblait mort, cette « eau de feu » qui a été si fatale à tant d'autres, sauvages ou civilisés.

L'eau-de-vie produisit-elle un grand effet sur cet homme qui n'en avait jamais goûté, ou nos remèdes commencèrent-ils à opérer? Ce qu'il y a de certain, c'est que le noyé se mit à s'agiter violemment; il éternua une ou deux fois, puis ouvrit les yeux.

Rien de plus extravagant que la façon dont le fils exprima sa joie, en voyant son père revenu à la vie. Il sautait devant lui, criant, lui frappant doucement la tête et les joues, lui parlant dans leur langage, formé de sons gutturaux et discordants, jusqu'au moment où le vieillard, montrant sa bouche du doigt, fit comprendre qu'il avait besoin de nourriture.

Ceci nous rappela que nous avions aussi grand besoin de déjeuner. Mais le garde-manger était assèz mal garni. Le requin avait dévoré le reste de notre singe, et notre prodigalité n'avait laissé que quelques fragments de nos autres provisions. Je laissai don Manuel avec Rodgers et Harvey pour surveiller les Indiens, crai-

gnant de les voir s'enfuir dans les bois, et nous causer ensuite de l'embarras, — quoique les pauvres gens fussent trop faibles pour avoir une telle pensée; — je pris mon fusil, et je partis aux provisions avec Hilton et Gill. Nous emmenâmes le jeune sauvage, lui faisant signe de nous suivre, et de ne pas marcher devant nous, autant pour ne pas courir le risque de tirer sur lui que pour l'empêcher de s'échapper. Il n'y songeait guère, et était tout occupé à nous regarder avec étonnement, nous prenant, — comme l'indiquait sa contenance, — pour des êtres d'un ordre supérieur. Il nous suivit docilement, et, comprenant notre intention, il ramassa une ou deux pierres, nous faisant signe qu'il tuerait en chemin quelque animal, et nous l'apporterait à manger.

A peu de distance, nous fîmes lever du fourré une espèce de porc sauvage; je l'atteignis de mon coup de fusil, et Harvey l'étendit roide mort.

Mais nous n'avions pas songé à l'effet que produirait ce bruit, sur des hommes qui n'avaient jamais rien entendu de pareil. Notre jeune sauvage tomba la face contre terre, et resta étendu comme mort. Lorsque nous essayâmes de le faire lever, il se mit seulement à genoux, nous implorant, indiquant du geste le fusil que je tenais à la main, et s'adressant à lui comme si c'eût été un être vivant, et qu'il l'eût supplié de ne pas le tuer.

Je le pris par la main, en tenant mon fusil derrière moi pour le rassurer, et je parvins à le faire se relever. Mais, lorsque je montrai de nouveau mon fusil, ses craintes revinrent, et je crois qu'il se serait enfui, si je ne l'eusse retenu, moitié par autorité, moitié en l'encourageant. Lorsque je lui présentai la crosse de mon fusil, il trembla de la tête aux pieds, puis, s'agenouillant de nouveau, il en plaça l'extrémité sur sa tête en

joignant les mains, ce qui me fit comprendre qu'il l'adorait.

XXIII

NOUS SOMMES PRIS POUR DES DIEUX

Quoique ayant peu de scrupules religieux, nous étions frappés d'horreur en voyant cet ignorant sauvage se prosterner devant un morceau de bois. Je lui arrachai mon fusil en lui montrant le ciel, pour lui faire comprendre que la vie et la mort venaient seulement de là. Il parut d'abord me comprendre à demi; mais, lorsque je nettoyai mon fusil et le chargeai de nouveau, son opinion changea, et il sembla croire que, puisque j'étais maître de ce terrible engin, je devais moi-même être un dieu.

Il s'approcha de moi avec crainte et respect, touchant plusieurs fois la terre de son front; puis il prit mon pied d'une main tremblante, et le posa sur sa tête inclinée. Je repoussai ceci d'un air fâché, montrant le ciel et lui défendant d'adorer une créature telle que moi. Mais tout fut inutile, et je le laissai pour le moment, me promettant de chercher avec don Manuel le moyen d'éclairer cette âme et de lui apprendre à connaître Dieu. Je lui fis prendre sur ses épaules l'animal que nous avions tué, et lui fis signe de courir en avant le porter à nos compagnons, ce à quoi il obéit docilement.

A la vue de la nourriture, les sauvages purent à peine se contenir, — ils n'avaient rien pris depuis près de deux jours; — nous jugeâmes bon de leur donner satisfaction, et après avoir pris pour nous une jambe et

une épaule, nous abandonnâmes le reste à leur gloutonnerie païenne. Ils en vinrent bientôt à bout, et sans songer à faire cuire la viande. Je dois mentionner, cependant, les attentions tendres et filiales du jeune sauvage pour son père. Le vieillard étant trop faible pour porter la main à sa bouche, le pauvre garçon, — moins sauvage que bien des fils plus civilisés, — mettait tous ses soins à nourrir son père, en lui choisissant les meilleurs morceaux. En même temps il racontait, autant que je pus le deviner par ses gestes, la façon merveilleuse dont l'animal avait été tué.

Toute sa pantomime amusait nos hommes; mais les Indiens semblaient ne trouver rien de risible dans ce que le jeune sauvage leur disait. Il n'eut pas plutôt achevé son histoire, qu'ils se dirigèrent vers nous avec des gestes de soumission, et se prosternèrent à nos pieds, en signe de servitude ou d'adoration. Je remarquai que le seul d'entre nous qui parût fier de cet hommage fut Rodgers. Hilton, Harry et Harvey s'amusaient des gestes bizarres de ces pauvres sauvages. Don Manuel prit la main de l'Indien qui s'était prosterné devant lui, — c'était le vieillard qui avait vu la mort de si près, — et il la leva vers le ciel, pour faire comprendre au sauvage que c'était Dieu qui l'avait sauvé, et Dieu seulement qu'il devait adorer.

Ainsi, — ce que je suis maintenant heureux de me rappeler, — notre première communication avec ces sauvages eut, jusqu'à un certain point, pour mobile le christianisme.

XXIV

UNE LEÇON D'INDIEN

Nous dûmes bientôt chercher les moyens de converser avec nos nouveaux et étranges amis. Nos hommes me prièrent d'adresser aux sauvages un discours par signes pour obtenir, non seulement leur confiance, mais leur soumission. Je priai don Manuel d'essayer par lui-même, mais il me poussa en avant. Je m'approchai donc de l'endroit où ils étaient assis, surveillant nos mouvements avec anxiété. En me voyant m'avancer avec mon fusil, ils furent saisis de terreur et se jetèrent la face contre terre, persuadés que j'étais résolu à les tuer. Ils semblaient croire que nous allions manger au moins l'un d'eux, car nos hommes préparaient le feu pour faire cuire quelques morceaux de viande.

Voyant ceci, je posai mon fusil par terre, et je continuai d'approcher, en leur présentant ma main ouverte. Je vis qu'ils observaient mes gestes avec attention et aussi avec joie. Ils s'assirent en ligne, et, faisant des gestes de soumission, m'écoutèrent sans m'interrompre. Je dis qu'ils m'écoutèrent, car je trouvai plus commode d'accompagner mes gestes de paroles.

« Amis, leur dis-je d'une voix douce et en leur souriant tout le temps, nous vous avons sauvés de ces vagues, » — je montrai du doigt la mer, qui maintenant était calme. — Ils comprirent et inclinèrent la tête, comme pour dire que c'était vrai et qu'ils en étaient reconnaissants. « Nous en sommes heureux, continuai-je, et reconnaissants, comme vous devez l'être aussi,

envers Dieu, qui vous a sauvés de la mort. » — J'élevai ma main, quoique ma conscience me reprochât de prêcher la gratitude lorsque je l'avais si peu pratiquée. — Ceci parut aussi être assez bien compris; seulement, quand je montrai le ciel, ils dirigèrent tous leurs deux bras vers le soleil, pour m'apprendre que, selon eux, c'était là le dieu qui les avait sauvés. Ceci me fâcha de nouveau, et, pour essayer de les faire renoncer à cette horrible idolâtrie, je leur montrai le poing d'un air menaçant. Ils joignirent leurs mains en inclinant la tête, comme pour dire que ce serait comme je voudrais. Je leur fis ensuite comprendre qu'ils trouveraient en nous de bons maîtres, si eux-mêmes voulaient se bien conduire; que nous ne les battrions pas, ni ne leur ferions aucun mal.

Il était étrange de voir combien ces pauvres sauvages me comprenaient vite. Ils faisaient toutes sortes de grimaces, croisant leurs mains sur leur poitrine, puis les plaçant sur leur tête, pour exprimer qu'ils consacreraient leur vie à notre service. De mon côté, je leur fis de grandes promesses, leur montrant quelques cocotiers, et m'engageant à leur en donner le fruit à manger; puis quelques morceaux de porc, comme pour leur promettre toutes les bonnes choses dont ils auraient besoin. A ceci, ils frappèrent des mains et entonnèrent une sorte de chant, en se balançant sur place avec des gestes de grand contentement. Je sus plus tard que c'était un chant de gratitude en notre honneur, signifiant :

Homme brun heureux, très bon, très bon : il travaille, il rit, matin, soir : bons pour lui blancs seigneurs.

Je trouvai ensuite convenable de leur montrer que s'il y avait un bon côté, il pouvait y en avoir un mauvais. Je commençai de mon mieux à exprimer une

action blâmable, en prenant une noix de coco et me sauvant avec, comme si je l'avais volée; puis je revins vers eux, en montrant du doigt que c'était eux que je désignais; je pris ensuite mon fusil, en faisant mine de tirer. Ceci renouvela toutes les terreurs des pauvres sauvages, et, se jetant la face contre terre, en joignant les mains, ils crièrent de toutes leurs forces : *Udan, udan!* ce qui, dans leur langage, signifie : *Non, non!*

XXV

LIBERTÉ OU ESCLAVAGE

J'étais préoccupé de savoir comment employer nos nouveaux sujets, et, après le repas, je m'éloignai avec don Manuel pour le consulter, laissant les sauvages à la garde de Tom Harvey. Je le fis autant par mesure de prudence que pour empêcher nos hommes de jouer aux pauvres gens quelques tours de marins; ce que j'appréhendais, non sans raison. Il était visible que nos compagnons prenaient les Indiens pour des êtres inférieurs, qu'ils pouvaient traiter comme leurs esclaves.

C'était, à la vérité, cette question que je voulais proposer au prêtre, en lui demandant si les sauvages devaient être considérés par nous comme esclaves ou comme prisonniers de guerre.

Il me répondit gravement que nous n'avions aucun droit à les regarder ainsi.

« Laissant de côté, dit-il, la question d'esclavage, ces malheureux ont été jetés ici par le malheur; ils ont, vis-à-vis de nous, les droits que tout homme a vis-à-vis de son frère. Si nous les privions de leur liberté, nous ne serions pas meilleurs que ces misérables écu-

meurs de mer qui, comme des vautours, s'élancent pour saisir la propriété des malheureux qui passent à leur portée.

— Ces sauvages, dis-je, n'ont d'autres notions des droits des hommes que le droit du fort sur le faible.

— Mais, répondit le prêtre, tout homme, par la loi de nature, a droit à se posséder lui-même. Par la loi de nature, l'homme blanc et son frère noir ont les mêmes droits à la vie et à la liberté. Seulement, l'un étant sauvage et l'autre civilisé, il est impossible de leur donner à tous deux le même pouvoir, parce que le sauvage ne saurait pas en user avec justice. On ne peut se fier à lui, de même qu'on ne peut se fier à un enfant avant d'avoir fait son éducation. Vous devez instruire le sauvage, qui, sous bien des rapports, est un enfant; et, quand il a fini son apprentissage, il doit être libre, absolument libre.

— Vous croyez alors que nous devons instruire ces Indiens, et les traiter en égaux?

— Je ne crois pas, je suis sûr, répondit le prêtre. Instruisez-les d'abord; ensuite vous en ferez vos égaux. Prenons garde, ajouta-t-il, qu'ils ne soient un jour nos supérieurs.

— Voilà ce que j'appréhende, dis-je : que quelque jour ils ne trouvent moyen de nous dominer.

— Bâtissez ma muraille autour d'eux, fit-il gaiement. Avec cette muraille est la vraie liberté. »

Je savais ce qu'il voulait dire, et je repris :

« Oui, Monsieur, cette muraille nous a rendu grand service, et il serait bon d'apprendre à ces pauvres gens à prier aussi.

— Et à ne pas adorer le soleil, ajouta-t-il en soupirant. Nous devons mettre ordre à tout ceci avant de pouvoir jeter les fondements de notre muraille.

— Alors c'est notre devoir de les faire chrétiens?

— Qui peut en douter? répondit-il; n'est-ce pas pour cela qu'ils nous ont été envoyés? »

Il avait à peine prononcé ces mots qu'un cri s'éleva parmi les hommes restés en arrière. Hilton accourut vers nous en nous faisant signe de revenir. Je courus, craignant que quelque chose n'allât mal avec les Indiens; don Manuel me suivit, et je vis bientôt une chose qui m'irrita et m'affligea en même temps.

XXVI

L'HOMME BLANC N'EST PAS UN HÉROS

Quelques-uns de nos hommes s'étaient laissés aller au plaisir de tourmenter les malheureux sauvages. Nous n'eûmes pas plutôt le dos tourné, que Rodgers et Gill commencèrent à tirer les cheveux de ces pauvres créatures, à noircir leur face brune avec du charbon, à faire mine de les raser avec leurs couteaux, en dépit des efforts de Tom Harvey. Il raisonna avec eux, défendant les Indiens de tout son pouvoir, et finit par les menacer de les frapper s'ils continuaient. C'est à ce moment que nous arrivâmes.

Je parlai avec énergie, secouant assez rudement Rodgers par le collet, et lui ordonnant de cesser, s'il ne voulait que j'en vinsse aux coups. Les autres se joignirent à moi, raisonnant, tantôt avec lui, tantôt avec Harry; leur représentant combien ils étaient absurdes et cruels, et comment nous détruirions notre influence sur les sauvages en leur montrant que ceux qu'ils avaient pris pour des dieux étaient sujets aux caprices et aux extravagances des simples humains.

Ceci fit quelque effet; ils parurent confus de leur jeu.

Mais l'orgueil prit de nouveau le dessus, et Richard Rodgers, se fâchant encore, déclara qu'il ferait ses volontés ou qu'il nous quitterait.

« Je vous préviens, dit-il, que je ne comprends rien à toutes ces défenses. Je prétends faire ce qui me convient; ainsi, adieu, et n'en parlons plus. »

Il prit son fusil et se disposa à s'éloigner. Je vis d'abord que Rodgers, nous quittant irrité et armé, serait pour nous un danger continuel. J'allais commencer une tentative de conciliation; mais don Manuel mit sa main sur mon bras, comme pour dire qu'en ce moment ce serait inutile, ce qui était vrai.

« Au moins, dis-je, laissez votre fusil. Nous avons voté pour mettre tout en commun, et celui qui se retire de notre communauté n'a pas le droit de réclamer une propriété particulière. »

Tous crièrent que j'avais raison. Mais Rodgers n'était pas homme à céder, et une lutte s'ensuivit. Tout à coup le fusil partit, et don Manuel, qui était auprès, l'ayant relevé à temps, sauva la vie à Ned Hilton, qui fut seulement atteint à la joue. Ned, irrité et couvert de sang, renversa Rodgers d'un coup de poing.

Ceci mit fin au combat. Richard fut maintenu jusqu'à ce qu'il eût promis de se mieux conduire. Mais, pour tout amendement, il mit ses mains dans ses poches, et s'éloigna en disant :

« Je vous souhaite le bonjour, et je m'en vais. »

Il s'en alla, en effet, et nous le perdîmes bientôt de vue.

Nul de nous ne le regrettait, mais nous savions qu'il reviendrait bientôt chercher à manger; car, excepté son couteau, qui ne pouvait lui servir à tuer du gibier, il n'avait aucun moyen de pourvoir à ses besoins.

Nous nous occupâmes alors des sauvages, et don Manuel expliqua à nos hommes que nous ne devions pas songer à en faire des esclaves.

« Nous devons les considérer comme apprentis, dit-il, et les traiter comme tels s'ils veulent rester avec nous. Mais nous devons leur donner le choix ou de rester, ou de reprendre la mer dans leur canot. »

Ce discours ne fut pas bien accueilli de tous; mais on n'osa pas contredire le prêtre, qui, de plus d'une manière, était devenu notre bienfaiteur.

« Venez, amis, reprit-il après une pause; écoutez votre conscience, et laissez-moi être votre interprète auprès de ces pauvres âmes, qui sont créées comme vous à l'image de Dieu. »

Il marcha vers les sauvages, et, parlant en espagnol pour donner plus de puissance à ses signes, il leur demanda, — je connaissais un peu cette langue, — s'ils voulaient rester dans l'île avec nous, ou reprendre leur canot, qui était maintenant près de la côte.

Nos Indiens n'hésitèrent pas. Tous, tombant à genoux, prirent des poignées de terre, l'embrassèrent, la mirent sur leur tête, et en avalèrent un peu, consentant, — à ce que nous comprîmes, — à vivre et à mourir là. Don Manuel alors leur donna des marques de satisfaction, et renouvela la promesse de les bien traiter.

Tandis que nous étions ainsi occupés, nous entendîmes derrière le rocher qui avait dérobé Richard Rodgers à notre vue des cris de terreur ou de souffrance. Un instant plus tard, Richard nous appela au secours, et, prenant nos fusils, nous courûmes vers lui, en faisant signe aux sauvages de nous suivre.

XXVII

RODGERS REÇOIT UNE LEÇON

Nous vîmes bientôt que le pauvre Richard ne criait pas sans cause. A genoux sur le roc, il s'y cramponnait de toutes ses forces, luttant contre quelque chose qui le tirait avec une force plus grande que la sienne, tandis qu'il poussait des cris d'angoisse. En approchant, nous reconnûmes avec horreur qu'il avait été saisi par une énorme sèche qui le tenait déjà presque en son pouvoir. Ce monstre avait un corps immense, et chacun de ses huit bras, long d'au moins quatre pieds, était garni de ventouses. Elle en avait posé un sur le visage du pauvre Richard, lui laissant à peine la faculté de gémir; trois ou quatre autres bras l'attiraient vers la bouche de l'animal, dont les gros yeux de poisson étaient fixés sur lui, tandis que le reste des bras se cramponnaient au rocher.

Nous n'osions pas tirer, de peur d'atteindre notre camarade. Je n'oublierai jamais les regards d'agonie de Richard, ni ses cris à mesure que le monstre l'attirait vers lui. Frappant de mon coutelas le bras de l'animal, je le tranchai net; les autres hommes arrivèrent alors avec leurs couteaux, et nous en vînmes bientôt à bout; car il n'avait pas d'os autre que l'épine dorsale, et toute la force de ce monstre consiste dans la puissance de contraction de ses muscles.

Notre pauvre camarade avait perdu connaissance, et nous eûmes quelque peine à le faire revenir à lui. Enfin il ouvrit les yeux, et nous fit signe qu'il nous remerciait de nos soins, tout en s'appuyant sur le ge-

nou d'Harry Gill, qui lui rendait ainsi ses bons offices du jour où lui-même avait manqué d'être asphyxié. Un instant plus tard, il se laissa glisser sur ses genoux, toujours soutenu par Harry Gill, puis il murmura lentement et d'une voix faible :

« Seigneur! merci de m'avoir sauvé! Je regrette toutes mes fautes! Venez à mon aide; je serai meilleur à l'avenir! »

A ces paroles, don Manuel pleura de joie. Lui, si calme d'ordinaire, ne nous surprit pas moins par son émotion que Richard par sa prière. Sans remarquer notre étonnement, il tomba à genoux près de Rodgers, et, entourant de son bras l'épaule du vieux pécheur, il leva les yeux au ciel en s'écriant :

« Il est juste que nous nous réjouissions; car notre frère était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé! »

Je ne sais par quelle inspiration venue d'en haut nous nous jetâmes tous à genoux, comme malgré nous; et, pour la troisième fois depuis notre arrivée dans l'île, don Manuel dirigea notre prière. Il remercia la divine Providence pour la délivrance de Richard, invoqua la bénédiction sur sa tête pour ses bonnes résolutions, et demanda pour lui la persévérance. Puis il se leva, et nous suivîmes son exemple, devinant tous, par une sorte d'intuition, ce qui allait se passer. Il prit Richard par la main et le conduisit vers Ned Hilton. Ned était encore occupé à étancher avec sa cravate le sang de sa joue blessée. Rodgers lui tendit la main, et dit sans hésiter :

« Pardonne et oublie, camarade; c'était un malentendu, après tout. »

Ned parut hésiter un instant; puis il lui serra la main, et dès lors tout fut dit.

« Et maintenant, Messieurs, à l'hôpital! » s'écria gaîement le prêtre.

Nous assîmes les blessés sur les rochers, et je commençai par examiner le visage d'Hilton, atteint par le coup de fusil. Pour la première fois, les sauvages nous furent utiles. Ils n'eurent pas plutôt remarqué ce que nous faisions, que le plus âgé des deux plus jeunes, — que je sus après se nommer *Rermimebalamba*, ce qui signifie : *Pulvérisation de la tête des ennemis* (en anglais, *Pounder*), — m'indiqua avec de grands signes de respect, d'abord la blessure d'Hilton, puis les bois; faisant entendre qu'il voudrait aller chercher là un remède pour l'appliquer sur la joue. Je savais combien les sauvages sont habiles à guérir les blessures avec des herbes et des simples, et je ne dédaignais pas de recevoir une leçon. Je dis à Harvey de prendre son fusil et d'accompagner l'Indien dans les bois. Celui-ci parut peu rassuré en voyant l'arme, et il se tourna d'un air suppliant vers le prêtre. Mais don Manuel sourit, en mettant la main sur son propre cœur, pour lui faire entendre qu'il répondait de sa sûreté. Ceci parut contenter John Pounder, — c'est le nom que nous donnâmes plus tard au sauvage, — et nous le perdîmes bientôt de vue dans les bois.

Je me tournai alors vers Rodgers, qui reprenait un peu de force, mais dont le visage avait aussi grand besoin de soins, après la violente pression des suçoirs du monstre. Ces suçoirs devaient contenir une sorte de poison, car sa face devenait boursouflée et couverte de taches rouges. Lui-même semblait éprouver quelques craintes, et il me dit d'un ton soumis, tout à fait extraordinaire chez lui :

« Pensez-vous, Monsieur, que je sois en danger de mort?

— J'espère que non, camarade, dis-je pour le rassurer. Pourquoi ces tristes pensées?

— La mort, dit-il lentement, est une terrible chose

lorsqu'on y pense. Je ne l'ai jamais senti aussi bien qu'à présent. Quitter la vie, qu'est-ce que cela? Je sais que l'âme quitte le corps; mais où va l'âme alors? »

Que Dieu me pardonne! mais j'allais répondre légèrement pour le rassurer, lorsque don Manuel s'approcha.

« Où? dit-il. Vous savez aussi bien que moi, mon ami, que l'âme séparée du corps paraît devant son Créateur pour être jugée. »

Il donna alors sur la mort et le jugement quelques explications qui semblèrent pénétrer jusqu'au fond de l'âme de Rodgers. Gill et Hilton écoutèrent en silence. Nous vîmes alors notre Indien revenir vers nous en courant. Ses mains étaient pleines d'herbes, qu'il brandissait en riant et d'un air de triomphe. Il mâcha les herbes et en appliqua des emplâtres sur le visage des blessés, en nous faisant signe de les attacher avec leurs mouchoirs. Telle était la vertu de ces herbes qu'elles calmèrent l'inflammation et les souffrances des patients. Bientôt tous deux se couchèrent pour dormir à l'ombre des rochers, et Harry Gill suivit leur exemple.

XXVIII

NOUS VOULONS UNE RETRAITE SURE

J'étais plus désireux que jamais de nous garantir contre toute attaque. Quoique nous n'eussions pas trouvé trace de sauvages, nous devions être à portée de leurs canots. Si un petit bateau avait pu parvenir jusqu'à nous, que ne devions-nous pas craindre d'un grand canot de guerre ou d'une flotte entière?

Ces sombres appréhensions s'étant emparées de mon esprit, je voulus les partager avec le prêtre. Je trouvai don Manuel préparé à ce que je lui disais.

« Je suis occupé de la même pensée, dit-il, depuis que nous avons tiré de l'eau ces pauvres créatures; mais je ne voulais pas vous en parler avant d'avoir à vous proposer un plan pour notre sûreté. »

Il me raconta alors qu'il avait vu dans son pays un vieux palais, appartenant autrefois aux rois d'Espagne, et dans les jardins duquel se trouvait un labyrinthe arrangé avec tant d'art, que parmi un grand nombre de sentiers à droite et à gauche, il n'y en avait qu'un, — et un difficile à trouver, — qui conduisît au pavillon placé au centre.

« Je crois, dit-il, qu'avec l'aide de nos apprentis, — il sourit à ce mot, — nous pourrions planter un pareil labyrinthe. Il faudrait, à la vérité, attendre que nos haies eussent assez grandi pour devenir impénétrables. Mais nous prierons pour ne pas être attaqués auparavant. Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

— Pourquoi, dis-je, ne retournerions-nous pas vers le rocher qui nous a servi d'abri, ou ne chercherions-nous pas quelque grotte naturelle que nous agrandirions pour nous faire une maison dans le roc?

— Ceci est bon aussi, répondit-il; mais nous pouvons faire l'un et l'autre. A tout événement, j'essaierai de dessiner le plan d'un labyrinthe; venez, voici du papier, faites de même; et ce soir, au coin du feu, nous comparerons nos notes. »

J'aimais assez cette idée, et j'essayai de faire un plan sur le papier avec une des plumes de don Manuel. Mais mon travail était si peu correct, que j'avais presque honte de le montrer. Le prêtre avait mieux réussi; cependant il mit mon plan avec le sien dans son portefeuille.

Nous étions revenus vers nos compagnons, et don Manuel, voyant les trois sauvages jeter des regards de convoitise sur la sèche, proposa de la leur abandonner. Mais auparavant il voulut prendre un sac d'encre, ou *sépia,* — comme disent les peintres, — qui se trouve dans cet étrange poisson, et qui lui sert à troubler l'eau autour de lui pour échapper à ses ennemis. Don Manuel mit dans une écorce de noix de coco cette encre, qui, disait-il, devait nous servir à écrire le reste de nos aventures dans l'endroit où nous étions exilés.

Nous voulûmes garder aussi une partie de l'animal pour notre souper, car j'avais lu que la chair en était délicate, et nous laissâmes le reste aux sauvages.

Avant de quitter les deux hommes endormis, nous établîmes entre eux et nous un télégraphe vivant. Nous fîmes signe au vieil Indien de monter sur un des arbres les plus haut placés, entre les rochers et la baie, que nous appellerons désormais *baie du Requin.* Cet arbre dominait tous les alentours, et nous pouvions aussi voir l'Indien placé en sentinelle au milieu des branches. Nous partîmes, prenant avec nous les deux autres sauvages, et je dis à Harvey et à Gill qu'après avoir pratiqué différents métiers dans notre vie d'aventures, nous allions maintenant devenir maçons et tailleurs de pierres, pour nous faire une grotte où nous pussions nous abriter pendant la saison des pluies. Ils acceptèrent volontiers cette idée, et nous tâchâmes d'atteindre l'escarpement que nous avions gravi le matin. Nous fûmes quelque temps avant de le retrouver; d'abord, à cause de l'épaisseur du bois qui devait rendre notre retraite plus sûre, et puis, parce que nous étions venus par un autre côté. En nous plaçant entre le roc et le quartier qui s'en était détaché, nous reconnûmes que c'était justement la place qui nous convenait. Vers l'endroit où les deux parties penchées l'une vers l'autre

étaient le plus rapprochées, il y avait dans le roc un trou grand comme l'ouverture d'un terrier de renard, ce qui nous donnait l'espoir que cette pierre ne serait pas trop dure à travailler. Ce trou se trouvait environ dix pieds au-dessous du sommet de l'escarpement; il était difficile d'y arriver, et nous trouvâmes que le moyen le moins dangereux serait de descendre chacun de nous tour à tour avec une corde pour travailler à ce trou, afin de l'élargir et d'en faire une caverne.

Mais où nous procurer une corde? Nos petites cordes et mes lignes de pêche étaient beaucoup trop faibles pour supporter longtemps notre poids.

« Voyez ces fortes vignes vierges, dit don Manuel, comme elles s'accrochent aux arbres et les enlacent. Une d'elles ne pourrait nous porter, mais réunissez-en une douzaine en les maintenant avec votre ficelle, et vous aurez bientôt assez de corde...

— Pour nous pendre tous! » interrompit Harry Gill, qui ne résistait jamais au désir de faire une plaisanterie.

« L'union fait la force, dit don Manuel; ce qui dépasse le pouvoir d'un seul peut être accompli aisément lorsque plusieurs sont réunis. »

XXIX

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ?

A ce moment le vieil Indien, notre sentinelle, cria de l'arbre où nous l'avions placé. Nous prîmes nos armes, mais sans raison, car il appelait seulement les hommes que nous avions laissés endormis, et il leur

montrait où nous étions. Rodgers et Hilton vinrent nous rejoindre, et l'Indien, descendant de son perchoir, les accompagna.

Nous n'eûmes pas plutôt montré aux Indiens que nous avions besoin des vignes vierges pour faire une corde, qu'ils grimpèrent aux arbres, — du moins les deux plus jeunes, — comme des chats, et en arrachèrent assez pour commencer le travail. Avec l'aide des sauvages, et en serrant les brins verts avec les autres, nous eûmes, après deux heures de travail, une corde d'environ dix-huit à vingt pieds de long, assez forte et assez souple pour supporter un bon poids. Il nous fallait encore fixer à notre corde une traverse, sur laquelle notre maçon pût s'asseoir, tandis que nous le descendrions pour travailler à la porte d'entrée. Harvey et Ned Hilton cherchaient quelque branche tombée; mais je tirai don Manuel à part, et je lui dis que, comme nous devions briser le fusil condamné pour en faire des outils, il serait mieux d'aller loin des sauvages, pour ne pas affaiblir le sentiment de terreur que leur inspiraient ces armes. Nous convînmes de nous enfoncer dans le bois avec Harry Gill, laissant Rodgers pour surveiller les Indiens, qui travaillaient activement à l'achèvement de la corde.

A force de le frapper avec des pierres et de le tordre en tous sens, nous brisâmes enfin notre vieux fusil, qui nous fournit deux espèces de longs ciseaux, assez grossiers, mais pouvant servir. Don Manuel les enveloppa dans son manteau pour les cacher aux sauvages, et Gill partit en avant, nous laissant seuls.

J'avais maintenant toute confiance dans le prêtre, et je lui avouai une pensée qui m'était venue.

« Dans mon pays, dis-je, certaines gens prétendraient que nous trompons ces sauvages en brisant le fusil à l'écart, pour leur laisser croire que les fusils

sont quelque chose de plus qu'ils ne sont réellement.

— Eh! señor, reprit-il, combien y a-t-il de temps que vous pensiez devoir les traiter en esclaves? Mais voyons; vous croyez donc maintenant que nous devons leur expliquer ce qu'est réellement un fusil?

— Je n'aimerais pas, répondis-je, leur laisser croire qu'un fusil est une idole ou un dieu.

— Ni moi non plus, fit-il gravement; mais aucun de nos actes tend-il à leur donner cette opinion?

— Nous avons brisé le fusil à l'écart, persistai-je, pour leur laisser la crainte de nos autres fusils. Un mensonge n'est-il pas toujours un péché?

— En vérité! s'écria-t-il vivement, un mensonge est toujours un péché! Mais qu'est-ce qu'un mensonge?

— C'est parler contre la vérité, répliquai-je.

— Oui, dit-il, un mensonge est la violation d'un devoir, c'est parler contre sa pensée. Mais il est des gens, comme des meurtriers, des enfants ou des fous, à qui il est imprudent de révéler, — au moins tout d'abord, — certaines vérités. Un esprit, ajouta-t-il, qui n'est pas guidé par les principes de la justice, ressemble à un mauvais cavalier qui, monté sur son cheval par un côté, tombe de l'autre. Jadis vous vous révoltiez contre ce qui était juste, et maintenant... Les extrêmes se rencontrent quelquefois, mon cher ami. Nous devons toujours aller à côté de la route, tant que nous n'avons pas un guide sûr.

— Et qui ou quoi peut être ce guide? demandai-je, attendant sa réponse avec anxiété.

— Ah! qui? en vérité!... » dit-il très lentement et me regardant bien en face. Et il se tut.

XXX

LE TROU DU SERPENT

Peu après, nous revînmes à notre entreprise pour creuser le roc. Il s'agissait maintenant de décider qui descendrait le premier afin d'explorer le trou. Je pensai à tirer au sort; c'était un poste d'honneur, car ce trou pouvait être le repaire de quelque bête féroce ou l'abri d'une nichée de serpents. Mais don Manuel insista pour descendre le premier, et de telle sorte qu'on dut acquiescer à son désir.

« Il faut faire ce que vous voulez, lui dis-je; mais nous veillerons sur vous d'en haut, pour venir à votre aide en cas de besoin. »

Après s'être agenouillé pour dire une courte prière et avoir fait sur lui-même le signe de la croix, il jeta sa soutane et descendit le long de la corde, jusqu'à ce que son pied posât sur le bord du trou. Alors il se baissa avec précaution, et regarda à l'intérieur.

Nous n'avions pas eu le temps de compter jusqu'à dix, que nous l'entendîmes crier : « Remontez ! remontez vite! » Nous le fîmes, non sans heurter son visage et ses mains contre le rocher. Alors il nous dit que cet endroit fourmillait de serpents.

Nous résolûmes de les enfumer dans leur trou; et les sauvages, comprenant notre désir, eurent bientôt réuni des branches sèches en assez grande quantité pour asphyxier toute la famille des serpents. Ils firent plus encore, car John Pounder, s'écriant : *Kukui! kukui!* désigna une sorte d'arbre ressemblant de loin à

un olivier, et fit signe qu'il pouvait être utile pour notre dessein.

Je le laissai libre, et, s'élançant vers l'arbre, il revint bientôt avec quelques grandes noix, en me faisant signe d'aiguiser le bout d'un bâton. Je le fis, et il planta le bâton dans la terre, en laissant dehors le bout pointu, sur lequel il plaça trois ou quatre noix les unes au-dessus des autres. Il voulut ensuite se procurer du feu suivant la coutume de son pays; cherchant une branche assez courte, mais aussi grosse que le poignet, il en tailla l'extrémité en pointe avec mon couteau, que je me décidai à lui prêter, non sans quelque répugnance; puis, posant cette pointe sur un tronc d'arbre brisé et très sec, il commença à tourner avec une vitesse extraordinaire la branche entre la paume de ses deux mains. Il n'avait pas fait cela pendant cinq minutes qu'une légère fumée s'éleva; puis la fumée s'épaissit, et tout à coup la flamme jaillit sous ses mains.

Nos hommes applaudirent, et les sauvages parurent contents de cette approbation. Alors John Pounder, prenant une poignée de feuilles sèches, les alluma, et vint mettre le feu aux noix placées sur le bâton. Ces noix prirent feu, étant pleines d'une certaine huile, et brûlèrent lentement, comme une chandelle, tandis que Pounder se prosternait devant nous.

Ces chandelles toutes prêtes nous plurent beaucoup, et nous furent d'un grand secours dans les soirées d'hiver. Mais, pour le moment, comme dit le proverbe, nous avions d'autre poisson à frire. Il fallait chasser par le feu et la fumée les serpents de leur trou, et nous emparer de leur logement. Nous rangeâmes au sommet de l'escarpement sept ou huit fagots de broussailles sèches avec les feuilles tournées en dedans, en ayant soin de placer dans chacun d'eux quelques

chandelles de noix. Quand il n'y eut plus qu'à descendre vers le trou et à mettre le feu au premier fagot, nous demandâmes qui de nous tenterait l'aventure. Maintenant, connaissant le danger, nous savions que, si l'homme qui descendait n'était pas assez prompt et assez adroit pour boucher le trou avec le premier fagot, les serpents s'élanceraient sur lui, et sa mort était certaine. Nous nous regardions l'un l'autre, prêts à abandonner l'entreprise, quand le vieil Indien, que j'appellerai Uark, car il fut plus tard baptisé sous ce nom, nous tira d'embarras en nous proposant par signes d'envoyer Pounder, qui, de son côté, s'offrit avec empressement, exprimant par des gestes bizarres son profond dédain pour les serpents.

Nos hommes étaient si bien revenus à de bons sentiments, que pas un d'eux ne voulait risquer la vie de nos apprentis. Mais, à notre surprise, don Manuel insista pour qu'on permît à Pounder de descendre.

« Il n'y a point ici, dit-il, égalité de danger. Ces sauvages ont l'habitude des serpents; ils savent les rendre inoffensifs ou trouver dans les bois un remède, s'ils en sont piqués; les risques qu'ils courent sont peu de chose en comparaison de ceux que vous pourriez courir. »

Pounder semblait comprendre; il inclinait la tête avec force grimaces, faisant signe que ce serait lui qui mordrait la tête du serpent. Puis il montra mon couteau et ma hache comme pour me demander à les emprunter, et, ainsi armé, il alla vers la corde pour descendre immédiatement.

XXXI

RECETTE POUR DÉBARRASSER NOTRE DEMEURE

« Attendez, cria Tom Harvey; ne vaudrait-il pas mieux tirer un coup de fusil dans le trou pour les faire sortir? »

Nous en convînmes, au grand effroi de nos amis les sauvages, qui auraient plus volontiers affronté un bois plein de serpents qu'une décharge de nos terribles fusils. La détonation fit un bruit épouvantable dans cet espace étroit, et nous entendîmes sortir du trou des sifflements prouvant que le coup avait porté, quoique Gill, — proclamé notre capitaine de tir depuis sa victoire sur le requin, — n'eût pas tué toute la nichée. Mais ce qu'il y eut de pire, ce fut que les racines contre lesquelles le pauvre Harry s'était appuyé pour tirer, cédèrent tout à coup sous son poids. Il n'eut que le temps de s'accrocher à de jeunes arbres, et resta suspendu par les mains à trois brasses au-dessus de la terre.

Nous ne savions que faire, car, en abandonnant les serpents pour secourir notre camarade, nous craignions de les voir s'échapper; et, d'autre part, si nous laissions Harry suspendu, il devait bientôt tomber au risque de se casser le cou. Le prêtre, d'une voix éclatante, et avec l'autorité d'un général commandant ses troupes, s'écria vivement:

« Owen! prenez mon manteau! sautez de l'autre côté avec Tom et Hilton; tenez le manteau sous lui pour amortir sa chute; Richard et moi nous resterons ici. »

Nous nous hâtâmes d'obéir. Je saisis le manteau, et d'un bond je sautai de l'autre côté. Les deux autres me suivirent, et je ne sais comment nous nous trouvâmes sur la terre ferme sans nous être rompu le cou. Nous tendîmes le manteau au-dessous de notre camarade, en le tenant ferme, environ à cinq pieds au-dessus du sol. Alors nous lui dîmes de se laisser tomber doucement, ce qu'il fit. Mais son poids, en tirant le manteau de nos mains, nous entraîna tous en bas. Quoique sa chute eût été fort amortie par le manteau, il eut cependant la tête meurtrie et l'épaule blessée plus grièvement.

Don Manuel, rassuré sur son compte, fit signe à Pounder de prendre la corde, et en même temps il descendit devant le trou un fagot allumé. L'Indien descendit vivement, sans plus se troubler que s'il n'y avait pas eu de serpents, et poussa le fagot dans le trou avec le bâton de don Manuel. Puis il coupa la ficelle avec mon couteau, et don Manuel, la retirant, y attacha un autre fagot qu'il descendit au sauvage. Tous les fagots furent placés ainsi l'un après l'autre par Pounder, qui, je crois, aurait mieux aimé montrer son habileté en tordant le cou aux serpents qu'en les enfumant.

Les sifflements furieux qui sortirent du trou nous prouvèrent que nos ennemis n'avaient pas d'autre issue pour s'échapper, ce que nous avions craint. Un d'eux, un petit, trouva moyen de se glisser dehors avec une grande rapidité; mais nous avions l'œil sur lui, et je le tuai d'un coup de pierre.

Quand le dernier fagot fut brûlé, John Pounder mit sa tête et un bras dans le trou, quoique la fumée dût le suffoquer, et, au bout de quelques moments, il se retira en criant : *Oora! oora!* ce qui, dans leur langage, veut dire : très bien. Dans sa main était un serpent mort et à moitié rôti, qu'il nous jeta en riant. Il en re-

tira encore neuf, grands et petits ; puis il nous fit signe, en comptant sur ses doigts, que le nid en contenait seulement onze, et qu'ils étaient tous détruits.

Cette nouvelle fut, on le pense, joyeusement accueillie. Nous regardions maintenant la place comme nous appartenant; nous avions hâte d'en prendre possession et de commencer notre travail. Mais le jour baissait, il ne fallait pas y songer pour le moment; nous devions nous occuper de notre souper et de notre campement. Pounder et les deux autres nous allumèrent le feu, tandis que nous nous reposions en causant des événements du jour; puis nous soupâmes comme nous pûmes avec la sèche, que nous trouvâmes détestable, malgré ce que j'avais lu. Richard ne put se décider à y goûter, et nous lui donnâmes ce que nous pûmes épargner des noix de coco, ce qui n'était pas beaucoup. Quant aux sauvages, ils firent un affreux repas avec les serpents rôtis, et lorsque don Manuel eut dit les grâces, nous les rappelâmes près de nous, pour ne pas les perdre de vue dans les ténèbres.

XXXII

LA LANGUE MATERNELLE

Dans nos soirées de bivouac autour du feu, nous passions notre temps à enseigner un peu d'anglais à nos sauvages. Ils nous étonnèrent par leur promptitude à apprendre. En quatre à cinq jours, — don Manuel et moi nous nous en occupions un peu chaque jour, — nous pûmes causer suffisamment avec eux sur des choses usuelles. Seulement les expressions nous manquaient, concernant la religion ou la nature de l

terre, le ciel ou les mers, malgré les efforts tentés par le prêtre avec autant de patience que de zèle. Nous étions curieux de connaître les noms qu'ils donnaient à différentes choses, et voici comment je m'y pris pour les savoir. Je montrais le feu, puis je les regardais, en agitant mes lèvres comme si j'eusse voulu parler, mais sans parler; je portais ensuite ma main à mon oreille, comme pour écouter ce qu'ils allaient dire. Je leur faisais ainsi comprendre que je désirais connaître le nom donné par eux à l'objet que je désignais. Ceci réussit bien; alors je répétais d'un air contrarié le mot dit par eux, comme si ce n'eût pas été le vrai nom, et je leur disais le mot en anglais, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à le bien prononcer, ce à quoi ils se prêtèrent avec de grands témoignages de plaisir. Nous apprîmes ainsi quelques-uns de leurs mots indiens, jusqu'au moment où ils surent assez d'anglais pour causer facilement avec nous. Je connus d'abord le nom de leur pays, qui s'appelait *Toonati-Nooka.* Ils nous expliquèrent par signes que c'était une île auprès de laquelle s'en trouvait une plus petite, dont les habitants devaient être en guerre ou en désaccord avec ceux de la première; car John Pounder, en la nommant, remuait la tête d'un air de dégoût. Cette deuxième île s'appelait *Hai-Vavaoo.*

Il serait impossible de rendre par écrit l'étrange accent qu'ils donnaient aux mots, en les accompagnant d'une sorte de bruit qu'ils produisaient avec leur gosier. De leur côté, ils nous dirent plus tard que l'anglais résonnait à leurs oreilles comme une espèce de ramage, et lorsqu'ils nous connurent mieux, ils l'appelèrent un *langage d'oiseaux.*

XXXIII

DIFFÉRENTES DÉCOUVERTES

Toujours par les mêmes pantomimes, John Pounder, nous désignant la lune qui était alors nouvelle, nous expliqua qu'il fallait voyager deux mois en canot pour faire le tour de la plus grande des deux îles. Elle était très fertile, bien boisée, et avait beaucoup d'habitants. Ce fut tout ce que nous apprîmes d'eux ce soir-là, car don Manuel nous appela pour la prière, et bientôt après nous étions tous endormis.

Notre dur labeur du jour nous fit dormir longtemps, et, en nous éveillant, nous reconnûmes que le ciel était clair et le vent tout à fait tombé. Aussitôt levés, nous regardâmes tous, d'un commun accord, du côté de don Manuel, notre chapelain. Il était à quelques pas, lisant ses prières; mais dès qu'il nous vit levés il se dirigea vers nous, et donna une cordiale poignée de main à tous les hommes à la ronde. Nous nous agenouillâmes tous, et les trois Indiens suivirent notre exemple, sans doute par soumission. Le prêtre ajouta à notre prière quelques demandes, pour que nous fussions préservés du péché de tyrannie, d'oppression ou d'injustice envers nos inférieurs; pour qu'eux aussi restassent doux et soumis, et enfin, pour qu'ils obtinssent la grâce de devenir chrétiens.

Il s'agissait ensuite de déjeuner. Nous avions seulement quelques morceaux de sèche, avec un peu de pulpe et de lait restant des noix de coco. Nous fîmes griller le tout ensemble pour notre repas; car tous nous avions hâte d'aller voir notre requin, ou plutôt

nos requins, l'ouragan devant avoir, nous l'espérions, amené aussi le squelette plus à notre portée. Rodgers ne put se décider à manger de la sèche, persuadé que la chair de l'animal, comme ses suçoirs, renfermait un venin. Notre garde-manger étant vide, le pauvre Richard allait se passer de déjeuner, lorsque Samuel, notre jeune Indien, désignant une clairière au delà du bois, fit signe qu'il trouverait là quelque végétal pour sa nourriture. Je le laissai aller, et au bout d'un temps assez long il reparut, chargé de végétaux de grande dimension que, tout haletant, il déposa à nos pieds, et que nous reconnûmes être des yams.

C'était pour nous une découverte plus précieuse qu'une mine de rubis ou de diamants. Don Manuel, comme lorsqu'il avait découvert le fruit de l'arbre à pain, prit un yam dans chaque main, et, les élevant vers le ciel, dit le *Gloria Patri*. Mais cette fois nous nous joignîmes tous à lui : tant il est vrai que le malheur et le bon exemple peuvent adoucir les cœurs les plus durs !

Deux yams grillés composèrent pour Richard un déjeuner suffisant; mais l'eau était si mauvaise qu'il en prit prétexte pour absorber un peu du contenu de sa bouteille. Après quoi il me la tendit de bonne grâce, disant qu'il la mettait dans le fonds commun pour servir en cas de maladie ou d'accident. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la baie du Requin.

Nous y trouvâmes, — et avec tristesse, — non seulement le requin, mais le cadavre du quatrième Indien gisant sur le sable. Les sauvages poussèrent une forte clameur en le voyant; ils coururent à lui, et commencèrent à se lamenter sur son corps, suivant leur usage. C'était, je crois, coutume plutôt que chagrin; car j'appris d'eux qu'il n'était pas leur parent, et qu'il les avait seulement accompagnés pour une partie de pêche.

Cependant nous devions donner au pauvre sauvage une sépulture décente, sinon chrétienne; nous choisîmes pour son tombeau un terrain en pente, à l'abri de la tempête, et où rien, sauf un nouveau déluge, — à ce que nous pensions, — ne pouvait le déranger. Nous vécûmes assez pour reconnaître notre erreur.

XXXIV

FUNÉRAILLES DU MORT ET LEÇON POUR LES VIVANTS

Nous fûmes assez longtemps, faute d'outils convenables, à creuser le tombeau de l'Indien. Quand il eut environ cinq pieds de profondeur, le vieil Indien apporta du bois, une charge de feuilles de cocotiers, de palmiers, de bananiers, et autres arbres à larges feuilles, et aussi une quantité de vigne vierge. Ils enveloppèrent le mort de la tête aux pieds avec ces feuilles, et, d'après notre ordre, le descendirent soigneusement dans le tombeau. Nous sûmes plus tard qu'ils n'avaient agi ainsi que par soumission, pensant que les hommes blancs faisaient tout mieux qu'eux. Leur habitude était de placer leurs morts à l'écart, sur une espèce d'estrade construite avec des pieux, jusqu'à ce que le temps, aidé du soleil et de la chaleur, eût tout consumé.

Don Manuel, debout, tête nue près du tombeau, dit à voix haute :

« Puisse le Seigneur faire miséricorde à tous ceux qu'il sait être ses créatures. »

Nous recouvrîmes le corps de terre, puis des plus grandes pierres que nous pûmes trouver, et nous quit-

tâmes cet endroit, qui fut appelé dès lors *Repos de l'Indien.*

Nous nous occupâmes ensuite du requin échoué sur la plage. C'était un monstre immense et affreux; sa vue nous arracha des expressions de gratitude pour avoir échappé à ses cruelles mâchoires. Nous résolûmes de l'écorcher d'abord, puis de le découper.

« C'est, dis-je, une mine de richesses pour nous. Nous ferons du chagrin avec sa peau; il nous fournira de l'huile; ses dents nous donneront des pointes de flèches, et ses os toutes sortes d'instruments.

— Je gage, dit Harry Gill, que nos apprentis, — il sourit au prêtre, mais avec courtoisie, — ont déjà écorché des requins. Si nous leur demandions de faire cette besogne pour nous ? »

Cela semblait raisonnable. Nous donnâmes nos couteaux aux Indiens, en leur faisant comprendre ce que nous voulions. Ils se mirent volontiers à l'œuvre, et, lorsque j'eus pu me convaincre de leur habileté, je proposai à nos hommes de retourner travailler à notre habitation dans le roc. Richard fut laissé avec son fusil pour veiller sur les sauvages, et don Manuel dit qu'il ferait à son tour sentinelle dans l'arbre, comme l'avait fait l'Indien.

« J'ai mes prières à lire, dit-il; et je puis le faire aussi bien dans l'arbre que sur « la terre ferme ». Voici mon arbre; ainsi nous remplirons chacun notre devoir : vous, en travaillant là-bas; moi, en veillant ici.

— Veillez et priez, Monsieur, interrompit Harry Gill, comme le ministre avait coutume de nous dire.

— Si le ministre n'avait jamais rien dit que d'aussi juste, reprit le prêtre plus gravement, je dirais comme lui. Mais ne plaisantons pas, ami, sur les paroles sacrées. »

Cela dit, il grimpa dans l'arbre, et nous nous dirigeâmes vers la caverne.

XXXV

ATTRAPÉ

Nous avions hâte de nous mettre à la besogne, et il paraît que l'attaque de la veille contre les serpents était un triomphe, car nous n'en vîmes plus vestige. Nous tirâmes au sort à qui commencerait le travail; chacun voulait être le premier, et l'on ne pouvait travailler à deux tant que l'ouverture n'aurait pas été agrandie. Le sort désigna Ned Hilton, qui descendit avec la corde, et, y restant attaché à l'aide de la cordelette dont quatre ou cinq brins étaient réunis, il commença à jouer du ciseau.

Il trouva, à notre satisfaction, le roc très convenable pour notre dessein. Ce roc était formé d'une sorte de sable comme on en trouve quantité aux environs de Rome, lancé d'abord par des volcans, puis durci par le temps. Le travail marchait aisément, et nous recommandâmes à Ned Hilton de ne pas faire l'entrée plus large qu'il n'était nécessaire pour qu'un homme pût pénétrer à l'intérieur en marchant sur ses genoux et sur ses mains.

Au bout de quarante minutes d'un travail assidu, il commença à tailler à l'intérieur; alors il demanda qu'un autre lé rejoignît. Harvey descendit, et, à eux deux, ils creusèrent dans le roc un passage de neuf pieds, assez large pour que deux hommes pussent travailler ensemble, quoique trop bas pour qu'on pût s'y tenir debout. A mesure qu'ils avançaient, le travail devenait moins dur, et ils repoussaient dehors avec leurs pieds le sable qu'ils faisaient tomber.

Quand je reconnus à leurs voix qu'ils étaient au cœur du rocher, je voulus descendre aussi et prendre part à l'affaire. Sans songer à fixer solidement la corde, je me laissai glisser et entrai dans le trou comme je pus, malgré les décombres qui m'atteignaient rudement. Mais le poids de trois hommes tirant l'un après l'autre sur la corde, l'avait tellement relâchée que je ne sais comment ma négligence ne me fit pas casser le cou. Elle donna du moins occasion à quelques-uns de nos ennemis de nous jouer un tour qui aurait pu nous coûter cher.

Je n'eus pas plutôt atteint le trou que j'entendis, au-dessus de moi, un bruit qui m'inquiéta. Je levai les yeux en tenant mon fusil tout prêt, et j'aperçus une douzaine de singes, qui, du sommet de l'escarpement, me faisaient des grimaces. Les mouvements de la corde me prouvèrent qu'ils s'efforçaient de la détacher de l'arbre. Un instant après, avant que j'eusse eu le temps de tirer, du moins pour les effrayer, la corde me frappa l'oreille et serait tombée sur la terre au-dessous de moi si je ne l'eusse attrapée par un bout.

Tout vexé que j'étais, je ne pouvais m'empêcher de rire de la malice de nos ennemis. Il n'y avait rien à faire qu'à continuer notre ouvrage, en attendant que les autres vinssent à notre aide pour attacher de nouveau la corde. Nous travaillâmes donc tranquilles, sinon contents, pendant environ trois heures; l'un de nous rejetant avec ses pieds le sable vers l'entrée, et les deux autres creusant le roc, dans lequel nous pratiquâmes un chemin assez long, eu égard à notre petit nombre.

Notre travail, faute des instruments nécessaires, était assez irrégulier, plus haut dans certains endroits, et plus bas dans d'autres. Mais nous n'avions incliné beaucoup ni à droite ni à gauche, car la lumière du jour venant derrière nous par l'entrée nous avait guidés.

XXXVI

NOUS VOULONS UN MAGASIN AUX PROVISIONS

Nous étions très fatigués, l'air commençait à devenir chaud et suffocant, et nos membres étaient engourdis. Il n'y avait cependant pas moyen de se tenir dehors; aussi, réunissant nos voix, nous poussâmes un grand cri. Le son fut-il étouffé par le rocher voisin ou par les profondeurs de la caverne? — car nous ne pouvions être tous à la fois à l'entrée, et nous devions nous tenir les uns derrière les autres, — mais nous ne reçûmes pas de réponse. Une seconde et une troisième tentative n'eurent pas plus de succès, et nous commençâmes à croire qu'il faudrait rester là jusqu'au moment où les autres, ayant achevé leur besogne avec le requin, viendraient nous chercher pour souper.

« Encore une fois, camarades! » dis-je.

Mettant nos mains à nos bouches, nous poussâmes un cri tel qu'Hilton, épuisé, tomba à la renverse. Mais nous eûmes la satisfaction d'entendre don Manuel nous répondre, quoique le son fut très faible. Nous ne l'entendîmes pas du tout, lorsque, se tournant de l'autre côté, — comme il nous le dit ensuite, — il cria à Rodgers et aux Indiens de venir nous rejoindre en toute hâte.

Les sauvages furent bientôt près de nous. Samuel n'eut pas plutôt vu notre embarras qu'attrapant le bout de la corde que je lui jetai, il grimpa sur le rocher et la fixa de nouveau solidement à l'arbre; puis, se laissant glisser en bas, il entra dans le trou pour nous aider. Il put alors voir le fusil cassé; mais il pensa, —

je suppose, — que nous pouvions faire ce que nous voulions avec ces terribles engins, tant était grand le pouvoir des hommes blancs. Lorsque nous lui fîmes prendre le fragment de fusil pour se mettre à l'ouvrage, il obéit docilement, avec un peu de crainte, mais encore plus de curiosité. Pounder arrivant alors, nous les mîmes tous deux à la besogne, tandis que nous saisissions joyeusement la corde pour aller respirer un peu.

Nous descendîmes alors le rocher comme auparavant, pour rencontrer d'abord don Manuel, puis Rodgers. Celui-ci, tout essoufflé, nous raconta que les Indiens avaient non seulement écorché, mais découpé le requin; si bien que, si nous eussions eu des vases, tout aurait été prêt pour saler le monstre ou du moins quelques morceaux. Le sel ne nous manquait pas; mais quant aux vases, c'était différent. Cependant nous étions si préoccupés par cette idée de saler notre requin, que je dis :

« Eh bien, Messieurs, que chacun de nous propose une méthode pour l'opération.

— Si nous pouvions trouver de l'argile pour empêcher l'air de pénétrer jusqu'à la chair salée? dit Tom Harvey.

— Si nous avions de l'argile, dis-je, nous aurions bientôt, avec un peu de peine et de travail, des vases en quantité. »

En attendant, nous convînmes de faire cuire quelques morceaux de requin d'après notre méthode habituelle. Nos sauvages ayant réuni du bois, Pounder y mit le feu; puis, ayant chauffé notre four avec des pierres, et y ayant déposé nos morceaux de requin, nous laissâmes le tout à la garde de Rodgers et de don Manuel.

Quant à nous, accompagnés des deux plus jeunes

sauvages, nous partîmes à la découverte d'une terre argileuse. Mais cette fois nous ne trouvâmes rien de pareil. Notre seule découverte fut un espace marécageux planté de bambous. Nous nous en réjouîmes, prévoyant qu'ils nous seraient utiles, et l'on en arracha quelques-uns, non sans peine.

Après nous être chargés de trois à quatre douzaines de bambous, nous revînmes sur nos pas en enfonçant dans la boue, car plusieurs ruisseaux descendant du voisinage de Prospect-Hill vers la mer, et étant arrêtés dans leur course par des récifs de corail et des bancs de sable, formaient des marécages qui rendaient notre voyage le long du bord assez difficile.

Nous fûmes enchantés de jeter enfin notre fardeau près du requin, qui n'était plus qu'un squelette, tant on l'avait bien préparé. Des morceaux, en assez grand nombre pour nous suffire pendant des mois, — s'ils eussent été salés, — avaient été enfouis dans six ou sept trous creusés en terre.

Enfin notre souper de requin, assaisonné par l'appétit, fut trouvé mangeable. Nous passâmes la soirée à parler des aventures du jour, jusqu'à ce que le moment fût arrivé de dire la prière, et ensuite d'aller dormir.

XXXVII

LE PREMIER CATÉCHISME

Un écrivain plus habile que moi remplirait un livre rien qu'avec les entretiens de don Manuel et des Indiens pendant nos soirées de bivouac. Je me bornerai à rappeler un de ces entretiens, aussi fidèlement que ma mémoire me le permettra.

DON MANUEL. — John, vous rappelez-vous ce que je vous ai dit hier? Faites attention, notre entretien doit être sérieux. Combien y a-t-il de dieux?

POUNDER. — Blanc Sa (ils nous appelaient *Sa* au lieu de *Sir;* en anglais, Monsieur), Blanc Sa, il dit qu'il n'y en a qu'un.

DON MANUEL. — Mais ne voyez-vous pas vous-même qu'il ne peut y en avoir qu'un?

POUNDER. — Blanc Sa il dit oui. Moi suppose; moi sais pas. Rer-Mimebolamba ignorant.

DON MANUEL. — Mais Rer-Mimebolamba peut penser. S'il y avait plusieurs dieux, seraient-ils égaux, aussi puissants les uns que les autres? Ou l'un d'eux serait-il supérieur aux autres?

POUNDER *doucement, après un moment de réflexion.* — Moi pas savoir; moi dire quoi Blanc Sa dire; tout juste.

DON MANUEL, *souriant.* — Oui, mais vous devez savoir et croire par vous-même. Qui est Dieu, Mark?

MARK. — *Paowanga,* il notre dieu; *Erronanatoona,* il notre Dieu; *Tamaete-Solloo,* il notre dieu, *Havaeoeekee,* il notre dieu; *Eaha-Noue, Eaha-Noue,* grand beaucoup, grand beaucoup, ils tous notre dieu. (Ils ne savaient pas exprimer le pluriel en anglais.)

SAMUEL, *désignant la lune.* — Et *Kongadoowaia,* il notre dieu!

DON MANUEL. — Mais lequel de tous ces dieux croyez-vous être le plus grand?

SAMUEL. — Moi suppose *Kongadoowaia.*

POUNDER. — Non, non, *Erronanatoona,* il plus grand.

MARK. — Non, Rer-Mimebolamba. Moi suppose *Paowanga,* il plus grand; moi suppose *Havaeoeekee,* il plus, plus grand.

DON MANUEL. — Ainsi, il paraît que vous ne pouvez

décider entre eux. Mais moi, je vous dis maintenant qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu. Dire qu'il y en a plusieurs, c'est dire qu'il n'y en a pas du tout. Aucun de ceux dont vous parlez n'est dieu.

Mark. — Moi suppose aucun d'eux n'est dieu.

Don Manuel. — Eh bien! alors, n'y a-t-il donc pas de Dieu?

Mark. — Moi suppose pas de Dieu. Tout est juste. Blanc Sa il l'a dit.

Don Manuel. — Ah! pauvre créature! As-tu pu vieillir dans de semblables ténèbres? Seigneur, aidez-moi à éclairer cette âme que vous avez créée! Maintenant, Toefa-Oloo, dites-moi où est Dieu.

Mark. — Moi suppose *Erronanatoona* est ici *(désignant un endroit du ciel)*; *Tamaete Solloo* ici *(montrant un autre endroit)*; *Paowanga* à Toonali-Nooka (le nom de l'île d'où ils venaient). *Havaeoeekee,* il vit dans *Oloeco;* tous les autres, ils vivent ici, ici, ici *(montrant différents côtés en haut et en bas).*

Don Manuel. — Qu'est-ce que *Oloeco?*

Le vieux Mark parut embarrassé pour répondre à cette question.

Pounder. — Blanc Sa, *Oloeeo* même place où *Havaeoeekee* il vit, il dort, il demeure.

Don Manuel, *montrant le ciel.* — Est-ce là-haut, alors?

Pounder. — Non, non! Rer-Mime (il se nommait ainsi par abréviation) l'a laissé dans sa maison, il y a six soleils (six jours).

Don Manuel. — Laissé dans votre maison. Est-il donc si petit?

Pounder, *montrant deux fois sa main.* — Rer-Mime le tient ainsi.

Nous ne pouvions comprendre ce qu'il voulait dire

par cet *Oloeeo*. Le prêtre commença à le questionner de nouveau.

DON MANUEL. — A quoi cela ressemble-t-il? Avec quoi est-ce fait?

POUNDER, *montrant une dent de requin et le manche qu'il était en train d'y attacher.* — *Oloeeo* est comme ceci.

DON MANUEL. — Croyez-vous donc qu'un de vos dieux vive dans une chose pareille ?

MARK, *interrompant très respectueusement.* — Blanc Sa, *Havaeoeekee,* il vit en *Oloeeo* aujourd'hui, il n'y vit pas un autre jour. Il reste dans *Oloeeo* quand *Paowanga* ne l'en chasse pas.

Plus nous avancions dans leurs misérables et obscures croyances, plus nous y trouvions d'absurdités. Non seulement ils n'avaient aucune notion du vrai Dieu, mais ils n'étaient point encore capables d'en recevoir, quoiqu'ils fussent disposés à accepter avec soumission tout ce que disaient les Blanc Sa. Cependant, ces discours avaient pour nos hommes un bon effet, car l'un d'eux se mit à dire :

HARRY GILL. — C'est un grand bonheur pour nous d'avoir toujours su qu'il y avait un vrai Dieu.

DON MANUEL. — En vérité, c'est un grand bonheur, et la base de tout votre avenir. Alors, vous aussi, vous avez reconnu que Dieu vous a parlé?

HARRY GILL. — M'a parlé? Comment? Je ne comprends pas.

DON MANUEL. — N'a-t-il jamais parlé, mon ami, à votre intelligence, à votre conscience ou à votre cœur?

HARRY GILL, *un peu déconcerté et lentement.* — Je n'ai jamais entendu la voix de Dieu, Monsieur.

DON MANUEL. — Eh bien, en voilà assez pour ce soir. Mais si vous désirez savoir ce que je veux dire, je vous l'apprendrai demain soir, *si nous vivons*. Puisse Dieu

nous donner maintenant le repos de la nuit, et plus tard le repos éternel dans le ciel!

XXXVIII

SUJET DIGNE DE RÉFLEXION

Les trois mots prononcés par le prêtre me donnèrent une nuit sans sommeil. *Si nous vivons.* En dépit des dangers auxquels j'avais été exposé, je m'étais toujours imaginé que je mourrais vieux; ou plutôt je n'y avais jamais songé.

Mais maintenant, impressionné comme je l'étais par l'horrible idolâtrie de nos nouvelles connaissances qui vivaient « sans Dieu », les paroles dites avec simplicité par don Manuel m'avaient frappé comme elles ne l'avaient jamais fait auparavant. J'étais couché devant le feu, et ces paroles exerçaient sur moi un étrange pouvoir, auquel je ne pouvais me soustraire. Une voix semblait répéter sans cesse à mon oreille : *Si vous mouriez;* puis : *Si vous viviez.* Je croyais rêver. Mais non, j'étais bien éveillé. Je tâtai mon pouls et me trouvai de la fièvre. Je crus avoir l'explication de ce que j'éprouvais; mais pourtant la voix résonnait à mon oreille, douce comme celle d'un ami désireux de mon bonheur, et je n'avais pas les visions étranges qui accompagnent la fièvre.

Renonçant au sommeil, je me mis à penser. *Si vous mouriez!* Quoi alors? Je savais qu'après la mort vient le jugement. Mais ce jugement, à ce que je supposais, frapperait les misérables, tels que voleurs, assassins, sacrilèges, menteurs, et je n'étais ni n'avais jamais été rien de tout cela.

Ceci me réconforta un peu; puis je pensai à toutes

les grâces qui m'avaient été accordées, et par lesquelles je devrais être jugé; j'avais connu la route à suivre, j'avais eu de bons exemples d'autrui, des encouragements dans les livres, des leçons à chaque instant; et j'avais fermé mes yeux, mes oreilles et mon cœur! Je commençai à comprendre que tout être raisonnable est responsable envers Dieu des dons qu'il a reçus de lui.

Je me retournai pour dormir, et j'entendis la voix de don Manuel, disant : *Toonati-Nooka!* Ses songes le transportaient dans ce pays idolâtre, et il rêvait au bonheur de ses habitants. Il s'agitait en murmurant des mots que je n'entendais qu'à demi; puis, tout à coup, il tressaillit et s'éveilla en criant : « Sauvez-les! sauvez-les! ou ils périront! » Il me vit alors, se mit à rire doucement et se détourna de la lumière du foyer. Je ne l'entendis plus.

XXXIX

UN PRÉCEPTE POSITIF

Je commençai à écrire ce journal après notre première semaine de séjour dans l'île, sur du papier à don Manuel, et avec de l'encre de la sèche. Et maintenant, quand j'écris dans mon petit parloir, ayant vue sur le port de Yarmouth, avec ma femme et mes enfants près de moi, il me semble encore entendre et voir ce qui s'est passé dans cette vie d'autrefois, à demi sauvage. En face de moi est le portrait de mon bon et cher don Manuel, — que Dieu ait son âme! — Le peintre à qui j'ai essayé de le décrire a fait de son mieux pour le reproduire sur la toile, mais ce n'est pas son regard. Pour l'amour de ce portrait, je complèterai l'histoire d'une semaine; après nous verrons.

Le lendemain matin, en nous éveillant, notre première pensée, — après la prière, — fut pour l'opération de salaison que nous voulions entreprendre. Il semblait que tous nous y eussions pensé ou rêvé, car chacun de nous avait son plan. Les uns voulaient creuser un trou, le revêtir de notre mieux à l'intérieur avec de la terre ou de l'argile, si nous pouvions en trouver, et que nous durcirions avec des pierres rougies, selon le procédé employé pour cuire nos mets. D'autres voulaient suspendre les morceaux de requin au soleil pour sécher, en les frottant avec des poignées de sel que nous trouvions dans les crevasses des rochers. Enfin Hilton s'écria :

« Que sont devenues les jarres laissées dans le ruisseau le jour de notre arrivée ici? Nous les avons oubliées, et elles nous serviraient admirablement. »

Tous nous répondîmes que c'était la meilleure idée, et l'on résolut de tenter sans retard une expédition de ce côté de l'île.

« D'ailleurs, dit Harry, nous trouverons peut-être en route un autre pécari.

— Ou mieux encore, dit don Manuel, quelques-unes des huîtres qui sont là sur les rochers.

— Pardon, répliqua Harry, en quoi les huîtres valent-elles mieux pour nous qu'un pécari?

— Elles valent mieux pour nous aujourd'hui, dit le prêtre, car la semaine s'avance, et c'est aujourd'hui vendredi.

— Ah! fis-je en réfléchissant, je me souviens que les catholiques ne mangent pas de viande le vendredi.

— Les catholiques, mon bon ami! fit-il, certainement. Mais j'ai entendu dire que vos livres vous enjoignent de vous abstenir de viande tous les vendredis.

— Je crains, dis-je, que vous n'en sachiez là-dessus

plus que moi. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais entendu parler de ce commandement, ni jamais connu personne qui s'y conformât.

— Je me souviens, dit Tom Harvey, d'une vieille tante de la femme de mon cousin, qui ne voulait jamais manger de viande le vendredi. Mais on prétendait qu'elle était à moitié catholique. »

Les préceptes de religion, innés dans le cœur de l'homme, — tels que faire le bien, prier, pardonner les injures, — pouvaient s'imposer, même à une conscience à demi éveillée. Mais il y avait là positivement un précepte de loi, auquel je n'étais pas préparé à me soumettre. Quoi qu'il en fût, le déjeuner ne souleva aucune controverse, car nous n'avions que du requin, — c'est-à-dire du poisson, — et des fruits de l'arbre à pain.

Après le repas, nous nous dirigeâmes rapidement vers le nord-nord-est, pour savoir si les jarres nous étaient restées.

XL

RECHERCHES EN ACTIONS ET EN PAROLES

D'après la vue que, trois jours auparavant, nous avions eue du sommet de la montagne sur toute l'île, nous savions que nous avions maintenant à faire environ deux lieues pour arriver au but de notre voyage. Comme la plus grande partie de la route était ombragée par des arbres très hauts, nous ne redoutions pas la chaleur.

Nous devions noter la position du soleil, et nous diriger, un peu au hasard, vers le canal près duquel nous avions si malheureusement abordé. Les Indiens auraient pu sans doute nous frayer le chemin s'ils eussent

su où nous allions; mais ils l'ignoraient, et marchaient sur nos talons comme des chiens fidèles.

Nous établîmes un ordre de marche pour nous garantir de toute surprise. Je venais d'abord, avec mon fusil prêt à me servir; puis don Manuel, avec son bâton ferré; puis les trois Indiens, armés chacun d'un bambou, dont le bout, aiguisé et durci au feu, était une arme assez redoutable; ensuite Ned Hilton et Gill, surveillant les sauvages, et prêts à faire usage de leurs fusils au moindre signe de trahison; enfin Rodgers, suivi de Tom Harvey, fermaient la marche, et étaient armés aussi de piques de bambous.

Nous fûmes bientôt arrêtés par un marais, si large qu'il semblait impossible de le traverser, car nous ignorions quelle en était la profondeur au centre. Tout ce que nous pûmes faire fut d'appuyer vers la droite, sans quitter la terre ferme. Nous pouvions voir que le marécage était plus étroit de ce côté qu'à droite, d'où nous conclûmes qu'il devait être fermé par quelque courant descendant du côté nord. Nous avions raison, car le marais devint de moins en moins large, et nous découvrîmes enfin un petit ruisseau qui s'y jetait.

Ici nous fîmes une trouvaille due à Hilton, qui glissa et tomba presque sur son nez. Il chercha sur quoi il avait glissé, et s'écria tout à coup : « C'est de l'argile, aussi vrai que j'existe! » Nous entourâmes l'endroit, et nous reconnûmes qu'il ne s'était pas trompé. Le bord oriental du petit ruisseau était formé d'une argile très propre à faire des vases et des assiettes, si nous en avions eu le talent.

Tout réjouis de cette découverte, nous rendîmes grâces à Dieu. Mais, pour le moment, nous dûmes nous contenter de marquer l'endroit, afin de pouvoir y revenir quand notre maison serait bâtie, c'est-à-dire notre cave creusée.

« Que ce soit bientôt, amis, dit don Manuel; dès qu'il a un logement, un bon maître de maison s'occupe de le meubler. Sans pouvoir rivaliser avec de grandes manufactures dès notre premier essai, nous pourrons, à force de travail, fabriquer quelques vases allant au feu. »

Pour marquer cet endroit et retrouver notre argile, nous fîmes monter Pounder sur un arbre en lui ordonnant de pratiquer dans l'écorce, avec une dent de requin, une incision ou une marque qu'on pût voir de loin. Quand le jeune Indien eut compris notre désir, il grimpa dans l'arbre comme un singe, et, en moins de cinq minutes, il eut creusé profondément une croix dans l'écorce.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer au prêtre combien il était étrange que ce jeune sauvage, qui n'avait jamais entendu parler du christianisme, eût choisi le signe de la croix. Il sourit, et me répondit :

« La nature et la grâce, ami Owen, viennent du même Seigneur. Est-il donc étonnant, alors, que la nature même rende parfois témoignage des choses de la grâce? Les Arabes, au désert, marquent leurs chameaux de ce signe sacré, soit pour les reconnaître parmi les autres, soit comme une sorte de talisman. Non qu'ils croient à la croix, — pauvres âmes, — ni en Celui qui y mourut attaché; mais, je suppose, parce que ce signe vient le plus naturellement sous leur main. Quelques-unes des fleurs les plus belles sont cruciformes, et l'on dit qu'aucune plante dont la fleur prend cette forme n'est malfaisante. C'est ainsi que notre aimable Seigneur parle à ceux qui veulent l'écouter, et prépare, en quelque sorte, les esprits de ceux auxquels il n'a jamais parlé. Mais ceci nous conduirait trop loin.

— Non pas pour moi, dis-je, car ces paroles éveil-

laient en mon âme de nouvelles pensées. Je vous prie de continuer, si cela ne vous fatigue pas. Vous êtes si habitué à penser à ces choses, et moi si peu, que ce doit être pour vous comme si vous appreniez l'A B C à un écolier.

— Eh bien, reprit-il, beaucoup d'écrivains de l'Église primitive, au temps des persécutions, ont remarqué que, dans la forme naturelle des choses, vous pouvez voir le signe de la croix là où il y a combat ou lutte, et beaucoup moins dans les choses qui dénotent la paix : dans un vaisseau, contre le mât qui doit supporter la fureur de l'orage; dans les ailes ouvertes d'un oiseau fendant l'air; dans les bras de l'homme qui court ou qui combat; dans la poignée d'une épée. Quelle que puisse être la justesse de cette remarque, c'est du moins une belle idée. »

Il continua ainsi, parlant sur le mérite qu'il y a à porter la croix, en résistant sans cesse aux ennemis du dedans et du dehors. Il dit que, si la croix était ainsi imprimée dans la nature, à plus forte raison était-elle le fondement de la grâce, le signe de cette rédemption sans laquelle nous serions tous restés les esclaves du démon et les héritiers de l'enfer.

Notre entretien fut interrompu quand nous découvrîmes que c'était ce même ruisseau qui descendait du versant méridional de Prospect-Hill. Nous décidâmes qu'on lui donnerait le nom de River-Head, — première rivière; — et nous eûmes à peine fait deux milles, que Rodgers attira notre attention sur des végétaux qui occupaient un espace de terrain à notre droite. Je reconnus l'arbre à coton, et l'Indien nous en apporta une poignée que don Manuel et moi nous examinâmes. Mais cette découverte nous réjouit moins que les autres, à cause de la difficulté qu'il y avait à changer ce coton en toile. Enfin je dis :

« Il est vrai que nous ne pouvons tisser de la toile, mais nous pouvons apprendre à tricoter, et ceci nous sera utile. »

Les hommes se mirent à rire et demandèrent si nous allions faire le métier de vieilles femmes, et nous asseoir à tricoter à notre porte avec des lunettes sur notre nez. Gill, avec sa maladresse habituelle, attaqua le vieux Rodgers, en lui disant qu'il ferait une fameuse grand'-mère. Je ne sais ce que Richard aurait pu dire ou faire, ni jusqu'à quel point sa douceur de fraîche date aurait supporté la soudaine attaque de l'étourdi; mais don Manuel, posant doucement son bras sur l'épaule de Rodgers, dit d'un ton de bonne humeur :

« Je prétends commencer l'épreuve. Voyons si j'aurai un brevet pour la première paire de bas. »

Bien des vérités sont dites en plaisantant, assure le proverbe. En y réfléchissant, je résolus de voir si nous pourrions employer nos moments perdus à tricoter du coton. Nos vêtements n'étaient pas des meilleurs, et, si notre exil se prolongeait, ce métier pouvait devenir non seulement utile, mais indispensable.

Nous continuâmes notre voyage en nous trompant souvent de chemin, et nous arrivâmes enfin sur la pente du volcan. Après avoir appuyé de nouveau à l'ouest, nous reconnûmes le commencement du vallon que traversait le ruisseau où nous avions placé les jarres. Nous étions tous anxieux de savoir si on nous les avait laissées. Mais, — comme en effet je m'y attendais, — les gens qui nous avaient abandonnés n'avaient pas plus de charité que je ne leur en supposais. L'une des jarres avait disparu, et l'autre était brisée en mille pièces : par malice ou par accident, c'est ce que je ne saurais dire.

Nous eûmes un murmure de désappointement, mais je n'entendis pas une seule malédiction. Pour ceux qui

savent comment un jurement sort facilement de la bouche des marins, le chemin fait en si peu de temps dans la route du bien semble presque tenir du miracle.

« Il est vrai, dit le prêtre, à qui j'en fis à part la remarque. Ceci prouve seulement qu'avec l'aide de Dieu tout homme peut se préserver du péché, lorsqu'il est résolu à veiller sur lui-même. »

XLI

UN GERME POUR L'AVENIR

Samedi fut pour nous un jour de rude labeur; nous travaillâmes à notre caverne sans avoir rien à ajouter à la chronique.

Le dimanche 13 août 1839 était le premier de notre exil, et don Manuel nous le rappela, tandis que nous déjeunions sous un arbre.

« Vous pouvez voir, amis, dit-il, combien le commandement de nous reposer un jour sur sept est sage et bienveillant, non seulement afin de rafraîchir nos corps fatigués, mais afin d'élever notre esprit vers le ciel, où nous espérons être un jour pour l'éternité. Rappelons-nous que nous ne sommes sur terre que pour un temps bien court.

— Il semble pourtant assez long, murmura Gill, quand on doit vivre dans une île déserte. Pour ma part, je ne sais si je n'aimerais pas mieux être dans une bonne barque, avec un petit équipage et soixante fusils, à la poursuite de quelque galion espagnol, sauf votre respect, — il toucha son chapeau en se tournant vers don Manuel, — que...

— Que dans le ciel? demanda tranquillement don Manuel.

— Eh bien, continua Harry secouant la tête, je suppose que je ne dois pas dire une chose pareille. Mais je pense que le ciel est une chose que je ne connais pas, tandis que la vie en mer est une chose que je connais et que je comprends. »

Ned Hilton, cédant à son instinct d'imitation, déclara que, pour sa part, il aimerait autant être en prison que dans l'île.

« Non, camarades! interrompit Harvey. Ce n'est pas à moi de faire des sermons; mais nous serions de misérables ingrats de ne pas comparer notre sort à ce qu'il aurait pu être, si nous avions été pris sous les écoutilles par notre capitaine du *Spitfire.*

— Ou abandonnés à sa merci et sans autre secours, ajouta Rodgers.

— Et, dit le prêtre, puisque vous parlez de prisons, n'oubliez jamais qu'il en est de plus terribles et de plus inaccessibles à l'espoir que nul œil mortel n'en a jamais vu. Certains d'entre vous, amis, disent qu'ils aimeraient mieux être sur la terre que dans le ciel. Que pensez-vous donc de l'enfer? »

Cette question termina le débat; du moins, personne ne parut disposé à répondre.

Comme nous avions un jour de loisir devant nous, les hommes, désœuvrés, se mirent à errer çà et là sous les arbres. Je prévis que ce désœuvrement pourrait nous nuire, en réveillant des passions à peine endormies, et je le dis à don Manuel. Il me répondit qu'il partageait mes craintes, et qu'il fallait inventer quelque chose pour occuper nos hommes. En même temps, il m'emprunta mon couteau de poche, pour leur montrer, dit-il, un jeu auquel les paysans espagnols s'amusent, avec quatre bâtons placés en croix.

Il regarda curieusement le couteau, comme si sa forme eût été différente de celle usitée en Espagne.

Puis, soudain, il poussa un cri de surprise et de ravissement qui nous amena tous autour de lui. Il ne nous vit pas, et continua de contempler le couteau, qu'il n'avait pas ouvert. Il se parlait à lui-même, puis restait silencieux, et ses regards ne quittaient pas le couteau.

Nous étions tous surpris, et, en le regardant, nous fûmes pris de peur, car les autres pensèrent comme moi qu'il perdait peut-être la tête. Bientôt pourtant il revint à lui, et, poussant un profond soupir, dit à part : « Je crains que ce ne soit pas possible !... » Alors il ouvrit avec soin le couteau et en fit tomber quelque chose dans sa main; puis il me tendit cet objet en me disant d'un ton grave et un peu triste : « Regardez, voici un grain de blé ! »

En effet, un grain s'était glissé dans le couteau, entre la lame et le manche. Je me rappelai d'en avoir pris dans ma poche une poignée sur le vaisseau, et je pensais avoir tout mangé. Ce grain m'avait échappé, et, par une étrange permission de la Providence, ce grain, qui pouvait donner naissance à une moisson et nous nourrir tous, apparaissait juste en ce moment comme la découverte la plus précieuse que nous eussions encore faite, si nous devions vivre longtemps dans l'île.

Mais je ne pouvais comprendre la tristesse de don Manuel. Il y avait dans ses manières quelque chose de si extraordinaire, que nous n'étions pas sûrs qu'il fût dans son bon sens.

Il nous rassura enfin, après avoir encore poussé un profond soupir.

« Amis, dit-il, je songeais à d'autres temps et à d'autres occupations, et c'est ce grain de blé qui en est cause. Je me demandais s'il serait possible, même ici, dans cette île déserte, de célébrer l'auguste sacrifice

admis dans la religion catholique. Je sentais que les choses les plus essentielles nous manquaient et que nous ne pouvions pas nous les procurer, lorsque, tout à coup, une d'elles m'apparut. C'est ce grain de blé! Mais où sont les autres ?

— Et quelles sont ces autres, Monsieur? demanda Tom Harvey.

— Principalement, répondit-il, le fruit de la vigne et une pierre d'autel consacrée. Voyons, voyons, reprit-il plus gaiement, si nous ne pouvons avoir, en réalité, cette grande bénédiction, pourquoi ne nous unirions-nous pas en esprit avec ceux qui l'ont? Écoutez ce que je vais vous dire. »

XLII

LA PENSÉE PEUT FRANCHIR LA TERRE ET LES MERS

« Aujourd'hui, continua don Manuel, des millions de chrétiens, épars sur la surface du globe, s'agenouillent devant un autel comme celui que je désire en vain, pour entendre la messe célébrée par un ministre du Seigneur. Je dis *aujourd'hui,* mais je ne dis pas seulement à cette heure; car, à toute heure de la journée, la messe est dite quelque part, plus tôt dans une partie de l'Église, plus tard dans une autre. Cette voix de la prière, et plus encore cet acte de sacrifice, entoure le globe, puisque le globe habitable lui-même n'est que la demeure de la famille universelle, — la maison de la foi, — et l'aube, à mesure qu'elle s'avance légèrement vers l'occident, éveille de nouveau ce contentement des cœurs, cette union d'intention et ce grand acte catholique d'obéissance et d'amour. Maintenant, chers amis, ajouta-t-il après un moment de silence, ne

nous joindrons-nous pas à eux? refuserons-nous d'unir nos intentions aux leurs?

— Comment, objecta Rodgers, pourrons-nous nous joindre à eux lorsque nous ne les voyons pas, et que des milliers de lieues nous séparent peut-être?

— Nous pouvons, quoique ne les voyant pas, nous joindre à eux *d'intention*, dit le prêtre. Votre longue-vue, ajouta-t-il en se tournant vers moi, n'amène-t-elle pas à portée de vos regards les objets que vous ne pourriez distinguer sans elle? Le porte-voix du capitaine ne domine-t-il pas le bruit de la tempête, en donnant à sa voix une force qu'elle n'aurait pas sans lui? Notre *foi* ne portera-t-elle pas nos âmes plus loin que la longue-vue ne porte le regard, ou le porte-voix le son? L'Évangile nous enseigne que nous marchons par la foi et non par les yeux. Si j'entends mon ami prier dans la chambre voisine, ne puis-je pas prier avec lui sans le voir? Si je ne puis l'*entendre,* mais si je sais qu'il prie en ce moment, ne puis-je pas joindre mes prières, mon intention aux siennes? Nous pouvons donc nous joindre, avec une vraie dévotion, aux *intentions* d'une messe célébrée à des milliers de lieues de nous.

— Une fois, dis-je, à Buenos-Ayres, j'entrai par désœuvrement dans la cathédrale, pendant qu'on y disait la messe. Les actions des prêtres me paraissaient étranges, tant elles ressemblaient peu à tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Mais je dois avouer que, à mesure que la cérémonie avançait, je ressentis quelque chose que je n'avais jamais éprouvé. Une petite sonnette résonna, il se fit un grand silence, et les moins attentifs des assistants tombèrent à genoux. A ce moment, sans savoir pourquoi, et je ne le sais pas encore aujourd'hui, ces mots me vinrent à l'esprit, et d'où ils vinrent, je ne le sais pas trop : « Ote tes souliers, car

« cet endroit est saint! » et je me trouvai moi-même à genoux, invoquant Dieu comme les autres. Il n'y avait là ni belle musique ni discours émouvant, seulement un profond silence. Quelle est donc la voix qui me parlait ?

— C'était la présence de Dieu, dit le prêtre avec respect. Dieu était réellement présent sur l'autel, quoique invisible pour vous, et de cet autel il vous parlait, quoique vos oreilles n'entendissent pas sa voix. Et quand ceci est-il arrivé, señor Owen ?

— Il y a au moins trois ans, » dis-je.

Le prêtre leva les yeux au ciel et murmura, en latin, des paroles dont maintenant je connais la signification :

« La vision a disparu, mais elle reparaîtra. Si elle tarde, attendons, car elle viendra certainement et ne faillira pas. »

« Mais poursuivis-je, — et les autres semblaient demander la même chose par leurs regards, — qu'est-ce que la *messe* à laquelle j'assistais alors?

— Je vous promets, amis, dit don Manuel, de répondre à cette question quand vous voudrez. Pour le moment, nous avons assez parlé, il est temps de dîner, et ensuite nous pourrons nous distraire et faire une courte promenade. Mais comme c'est dimanche, et que nos esprits sont tournés vers les grandes choses, êtes-vous disposés, si je puis assez bien m'exprimer en anglais pour cela, à écouter ensuite un petit sermon du dimanche. »

Tous nos hommes acceptèrent volontiers ; ils le respectaient déjà tellement, que chaque mot prononcé par lui pénétrait profondément dans les cœurs. Après le dîner nous nous installâmes à l'ombre sur un banc de gazon. Don Manuel monta sur une petite plate-forme de rocher, et, après avoir dit avec nous une courte prière, nous parla comme il suit :

XLIII

LE SERMON DE DON MANUEL

« Chers amis et frères, commença-t-il, j'ignore comment les mots de mon texte sont traduits dans la version anglaise, je vous les dirai donc en latin : *Quæ videntur, temporalia sunt. Quæ autem non videntur, æterna sunt.* Ceci signifie que tout ce que nous voyons maintenant n'aura qu'un temps, ces choses passeront. Mais il est d'autres choses, que nous ne pouvons pas voir encore; nous les verrons un jour, nous nous trouverons au milieu d'elles, et elles ne passeront jamais; elles dureront toute l'éternité. Ainsi, les choses que nous voyons sont pour le temps, et celles que nous ne voyons pas sont pour l'éternité.

« Oui, le temps, c'est aujourd'hui; les épreuves, les chagrins, les tentations, les devoirs, les occasions et les grâces sont les choses du temps. Nous les avons aujourd'hui. Demain viendra l'éternité, et les choses de l'éternité; les récompenses ou les châtiments de l'éternité. Il y a trois points, chers frères, sur lesquels je voudrais fixer vos pensées; les voici :

« Nous sommes placés dans le temps pour préparer l'éternité.

« Nous sommes seulement placés dans le temps *une fois,* une fois en tout.

« Notre éternité dépend de l'emploi que nous faisons du temps.

« Premièrement : Nous sommes placés ici pour gagner, par notre conduite, une heureuse éternité; ici, c'est-à-dire dans la vie, et aussi dans cette île. Pourquoi croyez-vous, amis, que nous nous trouvions dans cette

solitude, loin des tentations, avec le loisir de cultiver nos âmes? Parce que notre bon Père, qui connaît notre faiblesse, nous y a placés afin de nous amener plus promptement et plus sûrement à lui. Mais comment pouvons-nous obtenir la vie éternelle? En priant pour être fortifiés afin d'obéir aux commandements de Dieu, pour être préservés du péché, pour voir la grâce augmenter en nous, et pour nous élever ainsi jusqu'à lui. Mais par quel pouvoir? Non certes par nos propres forces, mais seulement par la puissance de la grâce. Et quelle grâce? Ah! ceci est un sujet réservé pour une autre fois. J'aurai là-dessus beaucoup à vous dire, et vous, quelque chose à apprendre.

« Donc, si la vie est le temps qui nous est donné pour préparer l'éternité, c'est un temps bien précieux; si précieux que ni l'or ni les richesses de la terre ne peuvent entrer en balance avec ce temps qui peut nous gagner la plus brillante couronne, une place auprès du trône de Dieu, et un bonheur complet pour toujours et toujours.

« L'éternité n'a pas de mesure si ce n'est elle-même. Rien ne peut ici-bas nous en donner une idée. Pour toujours! ceci n'a rien à faire avec le temps. Oui, mais le temps a quelque chose à faire avec *elle*. Il nous est donné pour nous y préparer. Une fois, et une fois seulement; et une fois pour toutes nous sommes placés dans le temps. Lorsqu'une vie est achevée, elle n'est pas suivie d'un second temps d'épreuve, ni d'un seul jour de grâce. Lorsque nous mourons, nous sommes jugés, et comme nous mourons nous sommes jugés. Si nous mourons dans la grâce de Dieu, nous sommes sauvés pour toujours; si nous mourons hors de sa grâce, nous sommes perdus pour toujours.

« En troisième lieu, notre éternité dépend de l'usage que nous faisons du temps; c'est-à-dire que nous pou-

vons décider si notre éternité sera une éternité de bonheur et de plaisir, ou de misère et de peine. Mais quel bonheur et quel plaisir? Quelle misère et quelle peine? Les plus immenses que nous puissions jamais imaginer ou concevoir? Non! bien plus immenses que nous ne pourrions jamais imaginer ni concevoir; tel que l'œil n'a jamais vu, l'oreille jamais entendu, que le cœur d'un homme n'a jamais pu supposer. Et le choix dépend de nous! O mes frères! c'est une terrible chose que de s'acheminer vers l'enfer, de s'éloigner de Dieu pour marcher à l'abîme. Pouvez-vous oser le faire?

« Et il n'y a pas seulement un enfer à éviter, il y a un ciel à mériter. L'éternité dans l'enfer! ou l'éternité dans le ciel! O mes frères! aucune âme ne pourrait plus offenser Dieu, si elle avait une fois abaissé ses regards vers l'enfer, ou élevé ses regards vers le ciel! Les âmes tombent dans l'enfer et perdent le ciel parce qu'elles ne savent rien de l'enfer, ni du ciel, ni de l'éternité. Elles vivent au jour le jour, comme si le temps était tout et l'éternité rien; puis la mort arrive, et elles reconnaissent, — trop tard, — que le temps n'est rien et l'éternité tout!

« Le temps, mes amis, n'est qu'illusion et mensonge, lorsqu'il n'est pas employé à préparer l'éternité. Le temps n'est rien, l'éternité est tout! Mais notre éternité dépend de l'usage que nous faisons du temps. Éveillons-nous, chers frères, et commençons à profiter de notre connaissance de ces grandes et terribles vérités. Nous sommes sur une île déserte; mais nous avons des devoirs envers Dieu, envers les autres et envers nous-mêmes. Travaillons, veillons, prions, repentons-nous. Pratiquons les vertus qui sont à notre portée, et ne demandons pas davantage. Vivons comme ceux qui peuvent mourir d'un moment à l'autre, qui *doivent* mourir un jour, et qui ne savent pas quand.

Alors, je vous promets, — étant supposées toutes les autres choses dont je vous parlerai plus tard; — je vous promets, au nom de mon Maître, une vie sainte et heureuse, une mort paisible, et les jours du ciel pour l'éternité. »

XLIV

LA SOCIÉTÉ DES ARCHERS

Ainsi se termine l'histoire de notre première semaine, et, pour ne pas fatiguer le lecteur par des détails fastidieux, je donnerai seulement un aperçu sommaire de ce qui nous arriva par la suite. Nous commençâmes par diviser notre temps : partie pour le travail, partie pour l'amusement, partie pour explorer l'île.

Cependant la poudre et les balles menaçaient de nous manquer. Il ne nous restait guère plus d'une vingtaine de coups en tout, et nous n'avions encore passé qu'une semaine dans l'île. Je ne savais comment m'y prendre, afin de trouver moyen d'attraper, dans des pièges, des animaux pour notre nourriture, ou d'avoir recours aux arcs et aux flèches, pour lesquels nous n'avions aucune habileté.

Je craignais aussi d'apprendre aux Indiens l'usage des arcs, ou, s'ils le connaissaient déjà, — ce qui était possible, — de leur en mettre entre les mains. Qui pouvait nous assurer qu'ils ne les tourneraient pas contre nous-mêmes? Je fis part de ces pensées à mes compagnons; on convint qu'on ne permettrait pas, pour le moment, aux Indiens de se servir d'arcs ni de flèches, et qu'on les surveillerait pour les empêcher d'en fabriquer ou de fabriquer toute autre arme offen-

sive. Cependant, pour ne pas leur ôter tout moyen de tuer du gibier pour l'usage commun, j'essayai ce qu'ils pourraient faire avec une simple fronde. Je les appelai, et, mettant en guise de but un fruit de l'arbre à pain sur la pointe d'un rocher, à peut-être soixante-dix verges d'eux, je leur dis que je voulais voir qui d'entre eux l'atteindrait le premier. Ils ne se montrèrent que trop adroits. Le vieillard, dont la main et les yeux avaient perdu de leur sûreté, fut distancé par Pounder et Samuel. Ils atteignirent d'abord le roc tout près du but, puis, au sixième coup, John Pounder envoya le fruit au loin dans l'eau.

C'en fut assez pour nous; car nous comprîmes que les sauvages pourraient nous donner de l'embarras, s'ils étaient mal disposés. Nous leur fîmes quitter le jeu, un peu sévèrement, car cette épreuve nous avait inspiré quelque jalousie contre eux.

Quant à nous, nous réussîmes, après plusieurs essais infructueux, à nous faire des arcs et des flèches de bambou, en nous servant, comme outils, des dents de requins et de nos couteaux. Nous établîmes alors une société d'archers, c'est-à-dire Gill, Harvey, moi-même, et Ned Hilton. Quant à Rodgers, il voulut, — à notre surprise, — se tenir près du but, qui était un tronc d'arbre, pour ramasser les flèches et juger des coups.

Nous eûmes soin d'éloigner les Indiens pendant nos premiers essais, pour ne pas leur laisser voir notre infériorité. Don Manuel s'engagea à les conduire, le premier jour de nos exercices, à la plantation de bambous pour en rapporter une nouvelle provision. Ils revinrent au bout de trois heures, chargés de petites cannes de bambou, et aussi de trois ou quatre des plus grandes et des plus vieilles, dont le prêtre nous dit avoir besoin pour tenter un essai qu'il avait en tête.

Il voulait voir s'il pourrait employer ces cannes

creuses à faire un conduit, amenant jusqu'à notre cave l'eau fraîche de River-Head. Ceci était urgent, car l'eau qui se trouvait près de notre château, — notre caverne, — était salée et malsaine. Nous nous appliquâmes à ce travail, en brûlant les nœuds intérieurs du bambou avec la plus longue pièce d'un canon de fusil rougie au feu. Comme il n'y avait pas moins de quatorze nœuds dans une longueur d'environ trois verges, nous reconnûmes que cela prendrait un temps infini et nécessiterait une grande quantité de bambous, pour amener l'eau du ruisseau à notre caverne. C'était un travail de plusieurs mois, et un dur travail. Nous fîmes plusieurs courses dans les bois pour découvrir de l'eau fraîche; mais, n'en trouvant pas de comparable à celle de River-Head, et étant décidés à ne pas abandonner notre château, quelque mal situé qu'il fût, nous décidâmes qu'on ferait marcher les deux besognes de front.

Nous avions donc trois sortes de travaux : creuser notre demeure, faire notre conduit, et pourvoir à notre nourriture. Nous étions neuf travailleurs, car le prêtre tenait à faire sa part comme les autres. Nous divisâmes ainsi la besogne : Harry Gill et moi, nous étions chargés de trouver dans les bois notre nourriture quotidienne, surtout d'épargner les munitions, et de ne jamais perdre un coup. Mais bientôt nous apprîmes à épargner aussi nos fusils, et à ne nous servir que de nos arcs. Rodgers et le vieux Mark évidaient les bambous avec le fer rouge et entretenaient le feu. Pounder faisait des outils de maçons, — ou plutôt de mineurs, — avec des dents de requin. Samuel, qui était censé plus ou moins sous l'œil du prêtre, faisait des voyages au marais pour chercher des bambous. Les autres hommes, Tom Harvey et Hilton, — ainsi que Gill et moi quand nous n'allions pas à la chasse, — travaillaient énergiquement à notre maison.

En outre, nous nous exercions chaque jour à tirer de l'arc, en ayant toujours soin d'éloigner les Indiens, sur lesquels Rodgers ou don Manuel se chargeaient de veiller.

XLV

ARCHERS ET POTIERS

Nous laissâmes de côté nos fusils pour épargner notre poudre, et, ne comptant plus que sur nos arcs, nous fîmes, en peu de semaines, des progrès incroyables. Nous en vînmes à atteindre, à coup sûr, un fruit placé à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix verges. Le prêtre et Rodgers n'avaient pas d'abord fait partie de notre société; mais, en entendant parler de notre habileté, ils voulurent s'exercer aussi. Quoique venus les derniers, ils réparèrent promptement le temps perdu, et je puis dire enfin que le plus mauvais tireur d'entre nous aurait gagné le prix dans toutes les sociétés d'archers d'Angleterre. Voilà comment nous fûmes classés par rang d'habileté :

Harry Gill, capitaine, de l'aveu de tous;

Moi, presque égal à lui;

Tom Harvey, ne s'éloignant jamais beaucoup du but;

Don Manuel, de même, mais avec moins de pratique;

Richard Rodgers, le plus faible, mais de bonne humeur malgré tout.

Nous pouvions maintenant tirer devant les Indiens sans craindre leur dédain. Nous étions si habiles que nous donnâmes des arcs et des flèches aux sauvages, et que nous les admîmes dans notre société. Explique cela qui pourra, mais ces sauvages, par une sorte d'instinct

naturel, purent bientôt lutter d'adresse avec nous, et je dus, — sans le leur dire, — modifier ma liste ainsi qu'il suit :

John Pounder, capitaine, — sans le savoir;

Harry Gill, rivalisant avec Pounder;

Samuel, suivant de près Harry, et devant bientôt le dépasser;

Moi-même, peu après Samuel;

Ned Hilton, manquant de fermeté pour son tir comme dans son caractère;

Tom Harvey, gagnant peu à peu;

Don Manuel, *idem*; avec un meilleur coup d'œil qu'Harvey, mais une main moins sûre;

Le vieux Mark;

Rodgers.

Pendant tout ce temps, nous avions fait plusieurs tentatives pour fabriquer de la vaisselle avec l'argile; mais nos essais furent infructueux, et les objets produits, assez grossiers. Nos Indiens étaient, en ceci, aussi novices que nous-mêmes.

On dit que la persévérance vient à bout de tout, et nous réussîmes enfin, suffisamment pour nos besoins; mais il serait curieux d'énumérer le nombre de vases, de toutes tailles et de toutes formes, qui éclatèrent dans le four où nous voulions les faire durcir. Nous avions une grande provision de bois sec, et nous passâmes bien des heures à essayer, tantôt avec un feu ardent, tantôt avec un feu tempéré, tantôt avec l'argile si mouillée qu'elle semblait de la boue, tantôt en la prenant si sèche qu'on pouvait à peine la travailler. Jamais, je crois, chimiste dans son laboratoire n'attendit avec autant d'anxiété le résultat de quelque importante expérience que nous celui de nos essais, qui ne nous donnaient que des vases brisés et ne pouvant être d'aucun usage.

Enfin, un samedi, — 11 septembre, — juste avant la saison des pluies, et un grand jour dans l'histoire de notre colonie, en écartant le feu, pour la troisième fois ce jour-là, et en nous préparant à un nouveau désappointement, — ce à quoi nous étions habitués, — nous tirâmes une chose laide et mal bâtie, mais résonnant comme une cloche, rouge comme une brique, et pouvant tenir, je crois, quatre ou cinq gallons d'eau. Nous poussâmes des cris d'allégresse, en dansant comme des fous, excepté don Manuel, qui, debout à côté, partageait notre joie. Quand nos extravagances eurent pris fin, nous retournâmes au feu, où nous trouvâmes, avec une nouvelle joie, un grand plat, trois pots et une assiette, tous en assez bon état. Dès lors nous fîmes cuire chaque jour quelques pièces avec beaucoup de succès, jusqu'au moment où les pluies nous obligèrent de chercher un abri dans notre caverne.

XLVI

LE CHATEAU ET SES DÉPENDANCES

Mes lecteurs s'étonneront peut-être de ce que nous ne nous inquiétions pas du canot jeté sur la côte, malgré notre désir de trouver un moyen pour sortir de notre prison. La vérité est que Rodgers, l'ayant visité, l'avait trouvé à demi enfoui dans le sable, et en si mauvais état qu'il n'aurait pu supporter la mer, même par le temps le plus calme. N'ayant pas d'outils pour le réparer, nous cessâmes d'y penser pour nous hâter d'achever notre maison avant les pluies, qui pouvaient venir au premier jour.

Quant à notre caverne, le rocher devenait plus facile à travailler à mesure que nous avancions, et nous en

vînmes à nous servir d'un grand bambou pointu garni d'un fort caillou, au lieu de nos ciseaux, que nous ménagions. Nous avançâmes, j'en suis sûr, de vingt pieds à l'intérieur, avant d'élargir notre cave en hauteur et en largeur. Mais nous fûmes obligés d'entamer aussi ce travail, à cause de la chaleur et de la rareté de l'air, qui nous permettait à peine de respirer. Nous laissâmes, pour plus de sûreté, l'entrée petite et grossière, à peu près comme nous l'avions trouvée. Quant au reste de la caverne, il devint chaque jour plus spacieux, et au bout d'une quinzaine nous avions une demeure confortable, — quoique fort obscure, — de trente pieds de long, avec une hauteur de six à sept pieds et une largeur à peu près égale. Notre maison était plus sèche que beaucoup de vieilles maisons du monde civilisé; car nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau, excepté dans un seul endroit. En goûtant cette eau, nous la trouvâmes très fraîche et pure, ce qui n'était pas un petit avantage pour notre caverne, et, plus tard, nous eûmes là une sorte de réservoir qui nous fut très utile.

Nous étions maintenant préparés pour le temps des pluies. Mais la masse de sable qu'il fallait jeter hors de la cave nous embarrassait beaucoup, car il finit par atteindre plus de moitié de la hauteur entre le terrain du bas et l'ouverture de notre demeure. Nous redoutions, en le laissant là, de trahir le secret de notre retraite si des sauvages venaient à visiter l'île. Nous résolûmes de combler avec ce sable l'intervalle des deux rochers, du côté par lequel nous entrions dans notre retraite; et, quand la saison des pluies, étant passée, aurait laissé la terre plus facile à travailler, de planter les alentours de ce banc et le banc lui-même avec de jeunes arbres, qui nous sépareraient du reste du monde. C'était un dur labeur pour neuf paires de mains,

et je me demande si ceux qui élevèrent les pyramides d'Égypte eurent, — vu leur nombre, — plus d'ouvrage que nous avec notre banc de sable. Nous fîmes de notre mieux, néanmoins, consolidant notre travail avec de grandes pierres qui étaient dans le voisinage, et que nous transportions à l'aide de leviers de bambous.

Le travail était rude, la chaleur écrasante, et les hommes murmuraient, jetant leurs outils, et disant qu'ils n'étaient pas des esclaves. Je devais agir comme un capitaine de vaisseau, lorsque des apparences de mutinerie apparaissent à bord. Je les encourageais, je les raisonnais, je plaisantais avec eux. Parfois j'allais jusqu'à la menace; ceux qui ne voulaient pas partager notre labeur, — quatre heures par jour étaient imposées par le règlement, — seraient bannis de notre communauté et envoyés à l'autre bout de l'île. Mais les choses allaient rarement jusque-là. Ce qui les encourageait plus que toutes les paroles était l'exemple de notre patient ami espagnol, qui, toujours de bonne humeur, travaillait plus que les autres, et avait un sourire et un mot pour chacun.

Quant à l'autre côté du passage, il nous inquiétait moins, car il était plus à l'écart des endroits où l'on pouvait aborder, et mieux caché par des arbres touffus. Seulement nous traçâmes à travers les arbres un sentier étroit et difficile à découvrir, et dans ce sentier nous fîmes aboutir plusieurs autres allées, pour tromper un ennemi qui n'aurait pas le secret de la place. Ceci ne fut pas fait avec autant d'art que le labyrinthe dessiné par don Manuel, mais c'était suffisant pour embrouiller des étrangers, et nous donner le temps de leur préparer une chaude réception.

XLVII

NOTRE GARDE-MANGER ET NOTRE FERME

J'ai dit qu'Harry Gill et moi nous étions chargés de pourvoir à la nourriture. Notre île abondait en gibier, et, grâce à notre habileté croissante dans l'art de tirer de l'arc, nous devînmes seigneurs et maîtres de tout ce qui y vivait à quatre pattes ou avec deux ailes.

Ce que nous désirions le plus à l'endroit de la nourriture, c'était de prendre vivants quelques animaux sauvages, de les garder, et d'établir peu à peu une ferme autour de nous. Nous fûmes quelque temps avant d'y réussir. Enfin, un jour qu'Harry Gill et moi nous étions à la chasse, nous aperçûmes un troupeau de pécaris, vieux et jeunes. Pour mieux dire, ils vinrent sur nous, car nous étions dans le chemin par lequel ils allaient passer pour aller chercher l'eau fraîche qui se trouvait entre le volcan et l'ouest-sud-ouest de l'île.

Le pécari, comme beaucoup de créatures humaines, est beaucoup plus hardi et plus féroce lorsqu'il se trouve en nombre que lorsqu'il est seul. Même seul, il devient très dangereux lorsqu'on le blesse légèrement. Nous savions bien cela, ayant été parfois obligés de chercher un refuge dans les arbres pour en éviter un blessé, jusqu'à ce que nous l'eussions achevé par un second coup. Aussi, en nous trouvant en face d'un si grand nombre, nous leur cédâmes le pas avec respect, nous glissant à l'écart dans les buissons, Harry d'un côté, moi de l'autre.

Ils arrivèrent à une sorte de trot, et en grognant, les vieux en tête, avec de formidables défenses, qui, s'ils eussent attaqué un régiment de ligne, auraient mis plus

d'un vétéran hors de combat. Les plus jeunes étaient placés au centre sous la protection des autres. Mais c'était justement sur un ou deux de ces plus jeunes que nous avions jeté notre dévolu. Je fis signe à Harry de grimper dans un arbre, de son côté du sentier; j'en fis autant du mien, et lorsque nous fûmes bien établis dans nos perchoirs :

« Maintenant, Harry, criai-je, visez aux jeunes, et tâchez de les atteindre sans les tuer. »

Au son de ma voix, les conducteurs du troupeau s'arrêtèrent, car ils étaient tous arrivés devant notre embuscade. Après avoir fouillé les buissons sans trouver d'ennemi, ils crurent prudent d'opérer leur retraite. Nous tirâmes alors ensemble chacun notre jeune pécari. Tous décampèrent, laissant leurs blessés s'arranger comme ils pourraient; nous tirâmes encore une fois, et quand, la route étant libre, nous descendîmes, nous vîmes que des quatre que nous avions frappés un seul était mort. Les autres n'étaient que blessés, et un si légèrement, que nous eûmes de la peine à nous en rendre maîtres.

Nous donnâmes du cor, ce qui demande explication. J'ai omis de dire que nous avions trouvé dans les rochers une sorte de conque qui nous servait de trompette. Le son amena à nous Pounder et Samuel, les meilleurs coureurs de la troupe, et à nous tous nous parvînmes à conduire à la maison les trois pécaris vivants, plus le mort. Ces jeunes pécaris étaient plus féroces qu'on ne l'aurait cru d'après leur taille ou leur âge, et nous ne pûmes nous en tirer sans quelque dommage.

Il fallut d'abord panser leurs blessures, puis les empêcher de fuir. Peu à peu ils s'apprivoisèrent, et nous cultivâmes leur amitié comme l'esclave qui, fuyant son maître et s'étant réfugié dans l'antre d'un lion, de-

vint l'ami de celui-ci en lui arrachant une épine de la patte.

Nous choisîmes un endroit uni pour en faire une cour de ferme, et nous entourâmes de branches entrelacées un espace assez large pour les mettre. Nous fortifiâmes notre haie de place en place, en y plantant de jeunes arbres qui prirent racine et donnèrent de fortes pousses au printemps suivant, si bien que nous les vîmes bientôt former un cercle verdoyant.

Ceci est l'histoire de notre ferme dans son enfance. Ce fut notre dernier ouvrage extérieur, avant que la saison pluvieuse vînt nous confiner dans notre caverne.

XLVIII

NOUS CREUSONS UNE CUISINE

Bientôt la saison des pluies commença avec violence. L'eau tombait jour et nuit, comme si elle se fût échappée de quelque immense réservoir placé au-dessus de nos têtes. Don Manuel nous parla alors du grand déluge amené sur la terre par la méchanceté des hommes, lorsque « les écluses du ciel furent ouvertes, et la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits », jusqu'à ce que toute la race humaine fût détruite, excepté seulement huit personnes.

« Ceci prouve, dit-il, à quel point le péché offense le Seigneur, qui a commandé l'obéissance à ses créatures. »

Il passait ainsi d'un discours à un autre, tandis que nous travaillions à notre caverne, et il tournait tout pour le bien, comme ce vieux roi de la Fable qui changeait en or tout ce qu'il touchait.

Comme nous étions maintenant prisonniers, nous passions notre temps à rendre notre habitation plus régulière, et assez commode pour abriter à la fois nous et nos provisions. Notre premier soin fut de nous procurer une cuisine, et cette cuisine fut la partie de notre manoir qui nous donna le plus de peine, à cause de la cheminée. Nous essayâmes de cuire nos mets dans le grand vestibule; mais la fumée qui s'élevait de notre feu de bois nous obligea de sortir malgré la pluie. Nous devions avoir une cuisine et une cheminée pour trois raisons : d'abord pour nous chauffer et dissiper l'humidité de la caverne, si la pluie y pénétrait; ensuite pour préparer nos repas; et enfin pour notre four, car nous voulions avoir du pain véritable. Voici comment nous nous y prîmes. Comme la fumée de notre cheminée devait s'échapper au dehors, elle devait être le plus loin possible de l'endroit par lequel des sauvages pourraient aborder dans l'île. Je ne soupçonnais guère alors quel bien devait résulter pour nous plus tard d'une fumée aperçue dans l'île. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Nous allâmes donc à l'extrémité de notre cave, c'est-à-dire à trente pieds de l'entrée, et, tournant à gauche, pour que la lumière du feu ne se trouvât pas vis-à-vis de l'entrée de la grotte, nous commençâmes à creuser un passage d'environ cinq pieds de large, en travaillant deux à la fois, comme par le passé. Quand nous eûmes avancé de quinze à dix-huit pieds, les deux hommes se mirent à creuser en demi-cercle, l'un à droite, l'autre à gauche, jusqu'à ce qu'enfin, après plusieurs semaines d'un labeur indescriptible, ils arrivèrent à se rejoindre dans le passage d'où ils étaient partis. A coup sûr, ceci ne ressemblait guère à une cuisine; c'était un trou rond environ de la hauteur d'un homme. Ce fut néanmoins notre cuisine, et nos efforts

parvinrent à la perfectionner beaucoup. Nous voulûmes ensuite percer une cheminée dans le roc, au-dessus de l'endroit où nous faisions notre feu.

Ceci fut la tâche la plus rude. Mais avec une ferme volonté, et en changeant souvent les travailleurs, nous parvînmes à lever tous les obstacles. Tirant dans la cave deux jeunes palmiers, nous fabriquâmes une échelle grossière qui nous servit à atteindre la voûte de notre cuisine. Alors on commença à creuser le roc; mais la position pénible de l'homme qui travaillait, et la chaleur de l'endroit, rendaient impossible de continuer pendant plus d'un quart d'heure.

Après toute une semaine de labeur, seulement pour la cheminée, lorsque Tom Harvey eut pris son tour, l'outil entra tout à coup librement. Au même moment, un peu de terre récemment mouillée tomba dans les yeux et dans la bouche de Tom, et l'air frais du dehors le frappa au visage. Il descendit, mais ne put répondre à nos questions; car sa bouche était pleine de terre. Alors Hilton, allant au trou, cria que la chose était faite, et, en effet, nous vîmes, tout en haut, la lumière du jour briller comme une pâle étoile. Nous envoyâmes alors Pounder en dehors, sur le promontoire, pour élargir le tuyau de la cheminée. On lui recommanda de le faire seulement assez large pour laisser passer la fumée, et de placer tout autour des bâtons et des branches entrelacés, autant pour le dissimuler aux yeux des humains que pour empêcher les animaux sauvages de nous rendre visite par la cheminée.

XLIX

ARCHITECTURE DANS LE ROC

Nous avions appris que l'homme est destiné au travail, même dans la solitude et au milieu de l'abondance, s'il veut conserver la santé de son esprit et de son corps. Nous creusâmes plusieurs autres pièces, comme nous avions fait pour la cuisine, avec des entrées donnant dans la caverne principale. Pour travailler régulièrement, nous fîmes une liste des pièces que nous désirions avoir, ainsi qu'il suit.

Une *chapelle* pour nos prières du matin et du soir et pour nos dévotions particulières; car nous avions maintenant pris l'habitude de prier aussi de nous-mêmes. Parfois on apercevait dans le bois un camarade agenouillé et priant, et l'on prenait un autre sentier pour éviter de le troubler. Cette petite chapelle devait aussi servir pour nos instructions des dimanches, — car don Manuel nous prêchait maintenant chaque dimanche, — et aussi certains jours de fête. Plus tard notre chapelle, pour ces jours-là et pour les dimanches, servit à un autre usage encore plus grave, comme je le dirai plus tard.

Nous voulions ensuite un *magasin*, aussi bien pour les viandes sèches que pour suspendre les fruits et les végétaux. Nous décidâmes d'y creuser des niches dans la muraille, pour séparer les différentes sortes de provisions.

Ensuite un *recoin* à part, dans l'endroit le plus sec et le plus sûr de la caverne, pour y serrer notre petite provision de poudre. Il n'y en avait, à la vérité, qu'une

poignée; mais elle pouvait suffire à nous sauver tous, en cas d'attaque.

Nous voulions aussi un *atelier,* ce qui était plutôt une fantaisie qu'une nécessité; aussi nous le mîmes à la fin de la liste. Ensuite, une ou deux chambres à coucher pour nous, et une autre pour les Indiens.

J'en aurai fini avec tout ceci, après quelques mots concernant notre chapelle. Elle était voûtée aussi haut que nous avions pu atteindre, et, comme le temps ne nous manquait pas, nous avions mis notre orgueil à en polir la voûte. Quant aux murs, nous voulûmes non-seulement les polir, mais les plâtrer, toujours avec notre argile, mêlée à une sorte de résine qui s'échappait de quelques arbres. Nous n'étions pas peu fiers de notre chapelle. L'autel réclama tous nos soins. Nous creusâmes dans le roc une sorte d'alcôve, voûtée en demi-cercle, et l'on mit au milieu l'autel, formé d'un bloc de pierre taillé d'après les instructions de don Manuel.

Rien ne pouvait plus nous satisfaire. Non contents de revêtir cet endroit d'enduit, nous voulûmes le peindre. Le jus de quelques baies nous fournit une couleur rouge; une sorte de terre nous donna un jaune brun comme de l'ocre; nous eûmes ainsi deux couleurs, qui changeaient de nuance quand nous les brûlions; de la marne noire, des feuilles écrasées, complétèrent notre liste de couleurs. Nous fîmes des dessins dans l'alcôve, plaçant çà et là des arbres, des plantes et des oiseaux, le tout sous la direction de notre ami, qui était un vrai artiste, car il exécuta au-dessus de l'autel une peinture passable du crucifiement. Enfin, notre chapelle souterraine devint une merveille par ses ornements, et lorsqu'elle fut illuminée, ce fut réellement un coup d'œil digne de remarque.

L

CE QUE NOUS AURIONS DU SAVOIR PLUS TÔT

Nos soirées se passaient comme elles s'étaient passées dehors, autour du feu, mais non pas dans l'oisiveté. Nous faisions toujours quelque besogne, à la lueur de nos chandelles de noix et de nos lampes d'huile de requin ou de graisse de pécari avec des mèches de coton.

Si nos mains étaient en mouvement, nos langues n'y étaient pas moins. Tandis que nous fabriquions des flèches, que nous réparions nos arcs, affilions nos couteaux et nos haches, tressions des fibres de cocotiers ou filions du coton, nous causions tout le temps avec cet abandon qui naît de la confiance et de la charité fraternelles.

Don Manuel nous racontait des histoires. Pendant plusieurs soirées, il nous parla, à notre requête, de sa propre existence. Il le faisait avec tant de naturel et de simplicité, que nous n'étions jamais fatigués de l'entendre. Il était évident qu'il avait couru beaucoup de hasards et de dangers, et les hommes qui avaient fait de même, soit à cause de leur esprit aventureux, soit par la nécessité de gagner leur pain, s'étonnaient qu'un gentilhomme, — car on ne pouvait douter qu'il ne le fût, quoiqu'il ne le dît jamais, — un savant, ayant des habitudes et des goûts recherchés, pût braver les plus terribles aventures pour l'amour de Dieu et des âmes. Tout ceci était pour nous plus profitable qu'un sermon. Le plus souvent nos entretiens, quel qu'en fût le commencement, finissaient par avoir rapport à la religion. Don Manuel le faisait dans l'intérêt des Indiens

comme dans le nôtre, parlant tantôt à notre intention et tantôt pour eux. Notre langage était un jargon dans lequel l'anglais se mêlait à la langue de Toonati-Nooka. Notre ignorance religieuse était si grande, que la plupart des instructions destinées par don Manuel aux sauvages étaient aussi utiles pour nous.

Un soir cependant je me hasardai, au sujet d'une chose qu'il venait de dire, à lui rappeler que nous étions protestants. Il se tourna vers moi avec surprise, et me répondit en espagnol, mêlé de quelques mots latins, pour que les Indiens ne pussent pas nous comprendre :

« Pourquoi, ami, ne croiriez-vous pas ceci aussi bien que moi? Vous savez, ajouta-t-il d'un ton plus affectueux, combien je serais fâché de vous chagriner; mais laissez-moi vous dire franchement que celui qui ne croit pas ce que j'ai dit ne peut être appelé... » Il s'arrêta et parut ne pas savoir comment continuer.

« Un catholique, je suppose? lui dis-je.

— Eh bien, répondit-il, laissons cela pour le moment.

— Un catholique romain, alors? continuai-je; car je tenais à savoir ce qu'il avait voulu dire.

— Ce n'est pas ce qui était sur le bout de ma langue, fit-il en souriant. Il n'y a pas de catholique qui ne soit catholique romain, comme il n'y a pas de cercle qui ne soit rond. Mais je vous offenserais ou je vous affligerais, ami, si je disais ce que j'ai pensé. Nous en parlerons plus tard.

— Ne craignez pas, señor, vous ne m'offenserez pas. Je vous demande seulement le mot que vous n'avez pas dit. L'homme qui ne vénère pas la Vierge Marie comme la Mère de Dieu n'est pas..., que n'est-il pas?

— Eh bien, dit-il lentement, cela peut venir de son éducation, ou de la fausse opinion de ses pères. Il peut

avoir des excuses, être meilleur dans la pratique que ses opinions ne le sont. Il peut être prêt et disposé à accueillir la vérité si elle se présente réellement à ses yeux...

— Bon! bon! accordé! Mais il n'est pas... quoi, s'il vous plaît?

— Il ne peut alors, dit le prêtre, dans le vrai sens de ce mot, être appelé un chrétien, c'est-à-dire un disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Il parut éprouver, et il éprouva, j'en suis sûr, une peine véritable en prononçant ce mot. Mais à ce moment je ne considérai que les mots eux-mêmes, et je me sentis atteint comme par un coup imprévu. Don Manuel le vit et ajouta tendrement :

« Écoutez! voyons ce que nos Indiens diront sur ce sujet. Ils n'ont pas de préjugés terrestres à surmonter. Observez de quelle manière ces vérités affectent un esprit simple qui, il y a peu de temps, ne savait rien de la loi chrétienne. Alors mettez vous-même en balance ceci avec ce que vous avez appris, et voyez si deux et deux ne font pas quatre. »

Après avoir pressé ma main plus affectueusement qu'à l'ordinaire, il se tourna vers John Pounder.

LI

UNE AUTRE PAGE DE CATÉCHISME

Don Manuel, *aux trois Indiens*. — « Mes chers enfants, savez-vous vos noms? Nous nous préparons à vous faire chrétiens et à vous donner des noms chrétiens à la place des vôtres. Toefa-Oloo, — c'était le vieillard, — que signifie votre nom dans la langue de Toonati-Nooka?

TOEFA-OLOO. — Tadoone, — ceci signifie dans leur langage *père ;* le prêtre nous avait dit à tous qu'il préférait être appelé ainsi, — Tadoone, Toefa-Oloo la même chose que Grand-Singe. »

Tous les hommes se mirent à rire.

DON MANUEL, *souriant.* — « Nous vous trouverons bientôt un meilleur nom. Que vous ai-je dit que vous seriez quand l'eau sainte aurait été versée sur vous ?

TOEFA-OLOO. — Alors je serai Mark Tadoone.

DON MANUEL. — Oui, ce sera votre nom. Mais pourquoi vous donnerai-je ce nom ?

TOEFA-OLOO. — A cause d'un grand saint homme qui a mis, — il fit signe d'écrire, — dans grand saint livre.

DON MANUEL. — Et qu'a-t-il mis dans le livre ?

TOEFA-OLOO. — Il a mis quoi grand, grand saint Dieu : Il a dit, Il a fait, Il a *hooroo-hooroo.* — Mark ne savait pas dire *souffert* en anglais.

DON MANUEL. — Et qui le fit *hooroo-hooroo ?*

TOEFA-OLOO. — Beaucoup grand méchants hommes ils ont pris, et battu, conduit sur une montagne, attaché deux arbres, l'un en travers de l'autre, mis lui sur les arbres, enfoncé grands clous dans ses tendres mains et ses pieds pour l'attacher sur l'arbre, et laissé lui jusqu'à mourir de souffrance.

DON MANUEL. — Oui, il souffrit tout ceci et plus encore; mais qui a souffert ainsi ? Qu'était-il pendant tout ce temps ?

TOEFA-OLOO, *inclinant la tête.* — Grand, grand, grand, beaucoup saint Dieu.

DON MANUEL. — Et quel est son nom ?

TOEFA-OLOO, *faisant le signe de la croix.* — *Otooma-Tehe,* Jesus Christus. »

Otooma-Tehe était un mot inventé par Toefa pour exprimer l'idée chrétienne de Dieu, tandis que leur mot désignant les idoles était *henatanoo.*

Don Manuel. — « Otooma-Tehe ne pouvait-il pas faire tout ce qu'il aurait voulu?

Toefa-Oloo. — Oh! oui, oui! tout, Tadoone!

Don Manuel. — Quoi! plus que Paowanga? plus que Havaeoeekee? »

Le pauvre vieillard regarda le père avec surprise. Puis, le voyant sourire, il se mit à rire et s'écria :

« Non! Paowanga il pas dieu! Non! Havaeoeekee il pas dieu!

Tadoone. — Il est vrai; Notre-Seigneur est Dieu et tout-puissant. Il peut faire tout ce qu'il veut. Alors pourquoi s'est-il laissé prendre, torturer et mettre à mort par ces méchants hommes?

Toefa-Oloo. — Oh! Tadoone, il a donné sa propre vie pour faire Toefa-Oloo heureux, et Rer-Mimebalamba heureux, et Poulafaihe heureux, pour long temps, ô long!

Tadoone. — Et Blanc Sa, heureux aussi? »

Le vieillard ne sut quoi répondre. Il nous regardait, je crois, comme des êtres supérieurs qui, n'étant pas tombés, n'avaient pas besoin d'être rachetés. Il resta embarrassé, nous regardant tous l'un après l'autre.

Harry Gill. — « Eh bien! camarade, ne désirez-vous pas que nous soyons heureux aussi?

Toefa-Oloo. — Oh! moi suppose Blanc Sa beaucoup heureux. Heureux dans un endroit, et hommes bruns heureux dans un autre.

Don Manuel, *courant l'embrasser.* — Non! mon cher frère! Il n'y a qu'un ciel comme il n'y a qu'un Otooma-Tehe; puissions-nous tous y être heureux ensemble! »

Je lui dis tout bas que les Indiens ne m'avaient pas encore prouvé comment un catholique seul pouvait être un vrai disciple.

« Oui vraiment, » dit-il; et il se tourna de nouveau vers Toefa-Oloo.

Don Manuel. — « Dites-moi, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ put-il mourir, puisqu'il est Dieu et tout-puissant ?

Toefa-Oloo. — Tadoone, vous me dire Otooma-Tehe pas mourir; mais homme il beaucoup mourir. Otooma-Tehe il fit lui homme, homme et lui, tout ensemble, ainsi il mourir.

Don Manuel. — Il est vrai, Dieu devint homme afin de pouvoir mourir pour nous, et il est à la fois Dieu et homme. Mais comment Otooma-Tehe devint-il homme ?

Toefa-Oloo. — Oh ! Otooma-Tehe il choisit une beaucoup sainte jeune fille; il fit elle aimer tout quoi Otooma-Tehe il aime; alors il vint et il devint son enfant.

Don Manuel. — Quel est le nom de cette jeune fille ?

Toefa-Oloo, *s'inclinant.* — Maria Theotokos.

Don Manuel. — Très juste; et ceci signifie : Marie Mère de Dieu. Pourquoi l'appelons-nous ainsi ? »

Mark ne parut pas comprendre cette question.

Don Manuel, *me parlant en espagnol.* — « Vous voyez, la question est si simple qu'elle l'étonne et qu'il hésite à y répondre. Voyons, Toefa, de qui Maria est-elle la mère ?

Toefa-Oloo. — Maria, elle ô mère Otooma-Tehe; oui, oui, Tadoone.

Don Manuel, *me parlant encore en espagnol.* — Que voulez-vous de plus, ami ? Marie est la mère de Notre-Seigneur. Il est une seule personne, Dieu et homme. La nature humaine étant une de ses deux natures, tout ce qui concerne sa nature humaine concerne la personne de Dieu. Marie étant sa mère est réellement la Mère de Dieu. Refuser de croire ceci serait refuser de croire qu'il est Dieu et homme en une seule personne,

et ceci est l'essence de la foi chrétienne; ainsi, nier que Marie soit la Mère de Dieu, c'est nier la foi chrétienne. »

Il vit que je n'étais pas satisfait.

Don Manuel. — « Eh bien! je le presserai davantage dans un moment, mais ce sera tout. John Pounder et Samuel, allumez dans la chapelle, nous irons dans une minute. Maintenant, Toefa, écoutez : Que mettez-vous sur votre visage avant le combat, pour paraître terrible à vos ennemis?

Toefa-Oloo. — Un masque de plumes rouges, père.

Don Manuel. — Cela cache votre visage; mais ne restez-vous pas vous-même malgré cela?

Toefa-Oloo, *riant.* — Oh si! si!

Don Manuel. — Dites maintenant, est-ce *ainsi* que Dieu devint homme? Se cacha-t-il seulement derrière la nature ou l'apparence de l'homme?

Toefa-Oloo. — Non; vous m'avez appris qu'il devint réellement homme pour nous sauver.

Don Manuel. — Aussi réellement homme que vous et moi?

Toefa-Oloo. — Oui, qu'il soit loué et béni! seulement toute sainteté, toute pureté!

Don Manuel. — Était-il alors moins Dieu qu'auparavant?

Toefa-Oloo. — Parfait Dieu, parfait homme en une seule personne.

Don Manuel. — Alors, de qui la sainte Vierge était-elle la mère?

Toefa-Oloo. — Ah! père! me punissez-vous pour quelque faute? Quoi! elle était la Mère de Dieu, assurément!

Don Manuel. — C'en est assez! réveillez les dormeurs; nous allons à la prière. »

LII

TRAVAUX DE PRINTEMPS

C'est ainsi que se passa la saison des pluies, et le retour du beau temps nous surprit avant que nous eussions achevé tous nos travaux d'intérieur. Enfin nous quittâmes notre retraite par une fraîche matinée de printemps, comme Noé et sa famille sortirent de l'arche. Nous respirions les doux parfums des fleurs et des arbres; les oiseaux chantaient autour de nous, et la nature entière semblait animée d'une vie nouvelle.

Nous dûmes nous occuper d'abord de fortifier la palissade de notre basse-cour, qui avait été endommagée par les pluies. Il fallut ensuite épaissir la plantation qui cachait l'entrée de notre caverne et rendre notre labyrinthe plus impénétrable.

Plus tard, — je puis aussi bien le dire maintenant, — c'est-à-dire le troisième hiver que nous passâmes dans l'île, ayant, comme je vais le raconter, plus de bras que nous n'en avions invité ni espéré, nous fîmes notre caverne beaucoup plus grande.

Pour en revenir à notre premier hiver, nous avions fabriqué quelques filets qui nous furent très utiles; mais les Indiens étaient plus habiles que nous à cette besogne. Le vieux Mark nous raconta qu'à Toonati-Nooka ils étaient habitués à faire une sorte de seine avec laquelle ils prenaient beaucoup de poissons dans les golfes de leur île, surtout vers l'époque des hautes marées. Quelquefois ils s'aventuraient en pleine mer, mais toujours dans des canots armés, pour se défendre contre les pêcheurs de Hai-Vavaoo, qui agissaient comme des pirates et emportaient les filets et le poisson.

Ces parties de pêche semblaient être la cause ou le prétexte de la guerre existant entre les sauvages des deux îles.

LIII

MER ET TERRE

Pour en revenir à nos filets, les Indiens nous dirent que chez eux on les rendait plus forts et plus souples en y ajoutant les cheveux des ennemis tués dans le combat ou faits prisonniers. Ils n'épargnaient jamais ceux dont ils s'emparaient; mais ils les sacrifiaient tous à Paowanga, le dieu de la guerre, après les avoir scalpés. Là-dessus, les pauvres garçons offrirent de nous donner, pour faire nos filets, une partie de leurs cheveux, qu'ils portaient longs, ne souffrant pas l'atteinte du couteau ni du rasoir, mais les tordant autour de la tête en une couronne, retenue par une épingle d'os. Nous refusâmes leur sacrifice; mais comme ils parlaient de ces épingles, nous leur demandâmes avec quels os elles étaient faites. Lorsque Tadoone entendit que c'était avec les os des bras de leurs ennemis, il leur fit ôter ces trophées de leurs têtes et les enterra de ses propres mains, en parlant beaucoup à Mark et aux autres au sujet de cette coutume sauvage, et en leur montrant combien cela répugnait au sentiment que nous avions pour les vivants et pour les morts.

Ils se séparèrent de leurs ornements de mauvaise grâce, et seulement parce que Tadoone le demandait; car, dans leur pays, c'est une honte, pour un homme qui a été à la guerre, que d'être vu sans un os de bras dans ses cheveux. Cela signifie qu'il a été lâche, et qu'il n'a pas tué d'ennemis pendant la bataille.

Je les dédommageai comme je pus de cette perte, en leur partageant une cravate aux couleurs éclatantes que je portais autour de mon cou. Ils furent enchantés de ce nouvel ornement, et le portèrent jusqu'à ce que le soleil et la pluie en eussent tellement altéré les couleurs qu'on pouvait à peine les distinguer.

Le printemps nous amena dans la baie du Requin une telle quantité de poissons, que nous ne savions presque qu'en faire; nous vîmes aussi quelques-uns de nos vieux ennemis les requins; nous réussîmes à en atteindre plusieurs que la marée nous ramenait, et que nous tirions à terre avec nos cordes de lianes, pour avoir leur huile et leurs os, aussi bien que leur chair.

Je n'ai pas parlé d'une occupation que s'était réservée don Manuel. C'était peu comme travail, mais beaucoup en raison de son importance pour nous. Je veux parler de la culture de nos deux ou trois grains de blé, dans un petit coin de terre exposé au soleil de midi. Tadoone les avait semés soigneusement; il avait fumé la terre avec des débris de poisson, des feuilles et des herbes marines brûlées. Il y avait trois grains en tout : un trouvé dans mon couteau, et deux que je retrouvai plus tard dans ma poche. Don Manuel les demanda comme sa part de nos biens, nous promettant en retour, si tout allait bien, un bon morceau de pain dans une couple d'années, outre ce dont lui-même aurait besoin pour l'autel, s'il pouvait jamais avoir l'autel. Nous lui donnâmes volontiers les grains, et voici ce qu'il fit. Ayant préparé la terre avec soin, il creusa un petit trou dans le sol avec un bâton et y mit un des grains, puis un second à six pouces de celui-ci, et un troisième à la même distance. A vrai dire, l'entreprise prospéra entre ses mains; le blé poussa grand et fort, et porta des épis comme j'en ai rarement vu, avant ou depuis lors. Il sécha les plus beaux des

grains, les sema de la même manière, et eut l'année suivante une récolte encore plus belle et plus abondante. Après quoi, comme je le raconterai bientôt, des événements surprenants firent de lui un cultivateur moins attentif, et modifièrent toutes les habitudes de notre vie d'exil.

LIV

UN CHANGEMENT SE PRÉPARE

Je n'ai pas l'intention de raconter longuement au lecteur comment et pourquoi je me décidai à embrasser le catholicisme; je dirai seulement que je ne fis rien témérairement ni avec précipitation.

« Décider un pareil changement sans réflexion, dit don Manuel, serait coupable et dangereux au dernier degré; ce serait une insulte à la majesté de la vérité. »

Le prêtre, — grâces lui soient rendues pour ceci, — m'offrit toutes les lumières que cherchait ma raison, et me demanda la foi en plus. Il me fit remarquer que la juste notion de la religion était un message de Dieu à l'homme, révélant sa nature et sa volonté; qu'elle devait être reçue, — étant une fois comprise, — non discutée, car nous devions être disciples, et non pas juges ou critiques.

Ce qui me surprit le plus fut de voir le prêtre insister pour que je fisse, sans réserve, usage de ma *raison*, jusqu'à ce que j'eusse reçu le don de foi. J'avais cru qu'il m'engagerait à imposer silence à ma raison, et à croire tout ce qui pourrait m'être dit. Quand je lui exprimai mon étonnement, il sourit et me demanda s'il était possible que la foi et la raison se trouvassent en contradiction.

« L'une et l'autre, dit-il, viennent de Dieu, qui n'est pas un Dieu de discorde; elles ne peuvent donc se contredire, un de ses dons ne pouvant jamais aller contre un autre. »

LV

AUTRES RAISONS

Deux autres raisons principales me décidèrent encore : d'abord les exemples chrétiens de ce bon ami, dont jamais je ne trouvai une seule action en désaccord avec ses enseignements. Il me devint impossible de croire qu'un si vrai disciple, si saintement gai, humble, pieux, dévoué, charitable, pût être dans l'erreur. Ensuite je sentis que mon âme avait besoin d'une confession des péchés, comme je savais qu'on la pratique dans l'Église catholique.

Séparés du monde, restant souvent seuls, nos pensées devaient naturellement se tourner sur nous-mêmes et sur notre vie passée. Notre conscience s'éveillait, nos fautes nous apparaissaient sous un tout autre jour. Je commençai à comprendre que toute mon existence n'avait été qu'une longue suite de péchés.

Dans cette détresse, je ne pouvais me fortifier par les promesses générales de pardon faites au vrai repentir. J'avais besoin d'entendre une voix me dire : « Tu es pardonné, va et ne pèche plus. » C'est pourquoi, trois semaines environ après en avoir parlé au prêtre, je reçus d'abord de lui un baptême conditionnel, pour le cas où je n'aurais pas été baptisé; puis je fis à notre charitable et patient Tadoone l'exacte confession de ma vie entière et de tous les péchés dont je

pus me souvenir. Je ne saurais décrire la paix qui s'établit dans mon âme lorsque je me vis réconcilié avec Dieu, ni comment je résolus du fond du cœur de le servir fidèlement pendant le reste de mes jours.

Ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre en ce qui concerne tous. Les hommes, partie en prenant exemple de moi, et en voyant qu'après tout ce n'était pas une chose si étrange de devenir catholique, partie par la simple bonté de nos pauvres Indiens, que Tadoone avait déjà faits catholiques, et partie aussi par les raisons qu'il leur donna, se décidèrent à faire de même.

Premièrement, — ce qui m'étonna, — vint Richard Rodgers, qui devint un bon et heureux catholique, moins d'une semaine après moi. Ensuite Ned Hilton, puis Gill, un bon mois après Ned, qui me suivit d'assez près.

Il peut sembler étrange que Tom Harvey, le meilleur de tous, fût le dernier à entrer dans l'Église. Je demandai une fois à Tadoone si c'était un secret orgueil qui le retenait; mais il ne voulut pas admettre une pareille raison, qui, dit-il, manquait de charité. Il dit que « les chemins de Dieu ne sont pas nos chemins, ni son temps le nôtre; que le tour d'Harvey pouvait encore venir ». Et il vint.

LVI

MESSE SPIRITUELLE

J'ai dit que notre petite chapelle nous servit encore autrement que pour les prières quotidiennes et les sermons de chaque semaine. Nous y eûmes chaque matin une messe spirituelle, et don Manuel, la pre-

mière fois qu'il nous le proposa, nous expliqua de la sorte ce que nous allions faire :

« Vous vous rappelez, amis, nous dit-il, combien vous avez été étonnés de mon émotion à la vue d'un grain de blé, et je vous dis alors que l'apparition de ce petit grain semblait me faire avancer d'un pas vers l'accomplissement de mon plus ardent désir, la célébration de la sainte messe. Ce désir, nous ne pouvons le remplir, puisque nous manquons des autres choses nécessaires; mais nous pouvons le changer en prière. Vous savez qu'entre bons camarades la volonté est souvent réputée pour le fait. Nous assurons souvent que nous *voudrions* rendre service ou accomplir un acte de bonté, si nous *pouvions*; et notre prochain nous en sait le même gré que si nous l'avions fait. Le Sauveur des âmes lit encore mieux dans le fond de nos cœurs, et il nous accepte ou nous rejette selon ce qu'il y voit. Même pour le baptême, ce sacrement sans lequel nul ne peut être sauvé, l'ardent *désir* est accepté là où le sacrement est impossible. Ainsi, comme je ne puis avoir la consolation de célébrer la messe, nous nous unirons tous dans un même désir, et nous pouvons espérer en retour de nombreuses bénédictions.

« La sainte messe, nous dit-il, est célébrée par le prêtre et suivie par les fidèles, pour plusieurs fins :

« Pour adorer le Tout-Puissant et ses perfections infinies, en nous joignant aux anges qui entourent son trône et répètent : Saint! Saint! Saint!

« Pour lui rendre grâces des bénédictions dont il nous comble, dans nos âmes et dans nos corps, et qui sont innombrables; et aussi pour ses bienfaits prodigués aux autres, surtout pour ceux qui ne le remercient pas eux-mêmes;

« En commémoration des souffrances et de la mort

de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la messe représente et renouvelle chaque jour le divin sacrifice;

« Pour éloigner sa colère de nous et de tous les autres pécheurs, en confessant humblement nos offenses et notre profonde indignité;

« Pour le supplier de répandre toutes ses bénédictions sur nous, et sur tous ceux pour lesquels nous devons prier. »

. . . .

J'ai maintenant rendu compte de la manière dont nous avions passé vingt mois. Notre ferme et nos plantations allèrent assez bien pendant ce temps; mais ensuite la grande chaleur du second été brûla beaucoup de jeunes arbres. Quant aux pécaris, dont nous avions fini par posséder un grand nombre, une sorte d'épidémie fondit sur eux, et nous enleva en dix jours la moitié de notre troupeau. Le blé de don Manuel semblait l'objet d'une protection particulière, et il réussissait mieux que tous nos autres essais de culture.

Quant à l'autre champ cultivé par le prêtre, — je veux parler de nos âmes, — ce n'est pas à moi de chanter les louanges de notre petite troupe; seulement je dirai que nous manquions rarement de nous confesser une fois la semaine, et que l'effet de cette habitude parut bientôt et clairement dans le caractère et les dispositions de nos hommes. Nous éprouvions tous un grand désir d'assister à la messe, et surtout de recevoir la sainte communion, car nous avions été instruits de sa nature et de ses effets par don Manuel. Il nous exhorta à faire nos communions spirituelles avec tant de ferveur, qu'elles pussent en quelque sorte obvier à la grande privation que nous ressentions de ne pas recevoir le Saint des saints.

Aussi le temps s'écoulait, et, en dépit de notre cruel

exil, nous pouvions nous dire heureux. Ceci dura jusqu'à un étrange événement qui nous arriva le 17 avril, l'année de la rédemption 1741.

LVII

LA FLOTTE ESPAGNOLE

Ce jour-là nous fûmes surpris par le bruit d'une détonation en mer. Le son paraissait venir du sud-sud-ouest, mais il était si faible que nous doutions encore, lorsqu'un second coup se fit entendre, puis, peu de temps après, un troisième. Nous sûmes alors qu'il y avait un navire en détresse; seulement nous ne pouvions le voir, ni par conséquent lui porter secours. Nous voulûmes cependant informer son équipage qu'il y avait des gens disposés à lui venir en aide, quoique ne le pouvant pas.

Nous grimpâmes à notre observatoire, tout émus de crainte et d'espérance à la pensée d'un vaisseau européen, car nous ne savions pas encore s'il était ami ou ennemi. Aussi nous voulûmes le reconnaître avec prudence, avant de décharger nos fusils.

Ma longue-vue nous permit d'apercevoir, à environ trois lieues, un grand vaisseau, qui semblait porter peu de voile, ce qui nous surprit, car le vent le favorisait et le rapprochait de nous. Quand il fut plus près, nous en comprîmes la raison; il était tout à fait désemparé, et prenait l'eau à un tel point, qu'on pouvait à peine espérer qu'il atteindrait la terre.

Nous fûmes confirmés dans cette opinion en voyant ses bateaux mis à l'eau et l'équipage s'y placer. Ils en avaient trois : un long bateau, une pinasse et une chaloupe. Ils furent longtemps à quitter le vaisseau, car

ils paraissaient embarquer des provisions ou des marchandises. Quand ils approchèrent, nous vîmes que c'étaient des hommes malades dans leurs hamacs, qui gisaient au fond des bateaux, et augmentaient encore la difficulté de l'entreprise.

Tout l'équipage, quand nous pûmes distinguer leurs traits, avait l'air d'un hôpital embarqué à bord d'un vaisseau. Je n'ai jamais vu gens plus maigres et plus affamés; ils avaient à peine la force de diriger leurs bateaux vers la terre. Ce fut surtout à la faveur du courant qu'ils entrèrent dans la baie du Requin. Là ils abandonnèrent leurs rames à une portée de flèche du bord, pour délibérer sur ce qu'ils devaient faire.

C'était pour nous le moment d'agir. Nous ne voulions pas les laisser approcher davantage sans parlementer, d'autant plus qu'ils étaient armés. Nous envoyâmes don Manuel comme ambassadeur, avec pleins pouvoirs pour traiter avec eux. Nous nous tenions cachés dans les buissons, le plus près possible, pour voir ce qui se passerait et le soutenir en cas de besoin, car nous avions apporté toutes nos armes et réuni toutes nos troupes.

Le prêtre s'approcha du bord de l'eau, et agita sa main comme pour parler. Tous les cœurs auraient été touchés en voyant la joie de ces pauvres affamés lorsqu'ils aperçurent un homme civilisé. Quelques hommes agitèrent leurs chapeaux, d'autres joignirent les mains, d'autres tombèrent à genoux, élevant leurs bras vers le ciel. Tous criaient des mots confus que nous ne pouvions comprendre; mais don Manuel reconnut tout d'abord sa langue maternelle.

S'adressant à eux dans leur langage, il leur dit de s'approcher, mais auparavant de lui apprendre à quelle nation ils appartenaient.

Ils répondirent qu'ils étaient Espagnols, et lui de-

mandèrent si vraiment il était un prêtre catholique. Sur sa réponse affirmative, ils protestèrent qu'ils étaient bons catholiques, et sujets de Sa Majesté Catholique, — suivant le titre qu'on donne au roi d'Espagne. — Trois jours plus tôt leur chapelain et confesseur était mort à bord de la fièvre et de la famine, comme le reste de l'équipage, auquel ils avaient seuls survécu.

Il leur demanda s'ils voulaient jurer solennellement, comme bons catholiques, de se soumettre aux autorités de l'île; s'ils s'engageaient à rendre leurs armes sans sauvegarde pendant leur séjour, et, dans le cas où ils seraient forcés de rester, — ce que l'état du vaisseau rendait probable, — s'ils accepteraient les conditions qui leur seraient faites par ceux qui étaient en possession de la place. Tous, d'une seule voix, assurèrent qu'ils étaient prêts à jurer. Alors don Manuel, élevant son bréviaire devant eux, et leur désignant les paroles du saint Évangile, leur fit prêter serment. Ensuite il leur engagea sa parole de prêtre, en son nom et au nom de ses amis, qu'ils seraient accueillis avec toutes sortes d'égards et recevraient, sur leur promesse de bonne conduite, tous les soins que nécessitaient leurs malades.

« Mais d'abord, dit-il, comme gage de votre parole, donnez-moi les pierres de vos fusils. »

Ils ôtèrent sans objection les pierres de toutes leurs armes, y compris leurs pistolets, et lui tendirent le tout dans un morceau de voile, de sorte qu'ils étaient maintenant désarmés.

LVIII

PORT ET HÔPITAL

« Je vous montrerai maintenant, amis, continua don Manuel, que nous avions le pouvoir de vous forcer à la soumission, si vous nous l'aviez refusée. »

Il agita sa main, et nous avançâmes, avec nos fusils à l'épaule, nos arcs et nos carquois remplis de flèches sur le dos, nous rangeant en demi-cercle, quatre de chaque côté de notre ambassadeur. Avec notre apparence sauvage, nos vêtements de peau non tannée, nos barbes formidables, et suivis par nos Indiens aussi sauvages que nous, les pauvres gens, réduits au dernier degré de faiblesse, furent, malgré notre petit nombre, frappés de surprise à notre aspect. Nous leur fîmes des signes d'amitié, et comme j'étais le seul, — outre le prêtre, — qui comprît leur langue, je leur dis que nous les traiterions en amis si leur conduite nous le permettait, et je leur permis de débarquer.

Ils le firent tout d'abord; mais, lorsque le bateau eut touché terre, les pauvres gens eurent peine à le quitter, tant ils étaient faibles, et encore plus de peine à transporter leurs malades. Harry Gill et moi, nous restâmes à nos armes; Pounder et Samuel tinrent leurs arcs prêts; et les autres allèrent, de bonne volonté, aider au débarquement, laissant leurs armes sous la protection de nos fusils.

Nous insistâmes pour avoir les armes que contenaient les bateaux, ce qui fut fait. Je fus surpris d'abord de voir la confiance de ces pauvres gens dans notre honnêteté; mais je compris qu'elle leur était ga-

rantie par le prêtre, qui, ils le savaient, ne les tromperait pas.

Les malades étaient neuf en tout, et quelques-uns d'entre eux plus morts que vivants. L'un d'eux était si mal qu'on ne put le transporter. Don Manuel, qui était entré dans l'eau pour les visiter sans attendre que les bateaux fussent tout près, envoya Samuel chercher des fruits, du pain et de l'eau fraîche, tandis qu'il recevait la confession du mourant. Mais, lorsque le jeune Indien essaya de lui faire prendre quelque nourriture, il était déjà trop tard. Il mourut, en bénissant la divine miséricorde qui, contre tout espoir, lui avait envoyé les secours de la religion à son heure dernière.

Laissant le mort pour les vivants, nous tendîmes avec soin un à un les hamacs des malades à l'ombre des cocotiers, et nous les y couchâmes, le prêtre et moi, en les soignant de notre mieux. Le second d'entre eux mourut deux heures plus tard, et le troisième, la nuit suivante.

Outre les malades, ils étaient là trente-trois marins, gisant affaiblis sur la plage. Quelques-uns d'entre eux pleuraient comme des enfants; les autres s'agenouillaient, nous priant, *por el amor de Dios,* de leur donner quelque nourriture.

Nous avions été distraits par tous nos autres soins; mais alors je m'avançai, le fusil à l'épaule, les autres me suivant aussi armés.

« Amis et gentlemen, dis-je dans mon meilleur espagnol, vous aurez de la nourriture, car vous êtes nos hôtes; cependant nous devons nous entendre avant tout. Nous nous tiendrons sur la réserve tant que nous n'aurons pas fait plus ample connaissance, et vous ne tenterez pas de quitter l'endroit que nous vous désignerons. Autrement, gentlemen... » Et je frappai sur

mon fusil, en hochant la tête d'une manière significative.

Ils comprirent sans doute, et firent des signes d'assentiment. Mais l'un d'eux, qui semblait avoir autorité, — c'était le quatrième lieutenant, le seul officier qui eût survécu, — s'approcha et me répondit, dans le plus pur espagnol :

« Votre Seigneurie peut être assurée que nous serons fidèles au serment fait à notre compatriote, le prêtre qui est là. Nous sommes hommes d'honneur, sujets de Sa Majesté Catholique; vous êtes nos bienfaiteurs, nous vous sommes attachés par l'honneur et par la gratitude. Il est vrai, *sénores Ingleses*, que nos pays sont maintenant en guerre; mais nous espérons que vous ne continuerez pas cette guerre dans ces régions lointaines. »

Telle fut la substance de son discours; mais l'expression qu'il y mit lui attira ma confiance, quoique je n'eusse pas bien compris ce qu'il avait dit au sujet de la guerre existant entre nos deux nations. Nous avions pris la mer avant de pouvoir apprendre la nouvelle que l'amiral Vernon s'était dirigé avec une flotte contre les Indes occidentales espagnoles, et que la guerre était déclarée. Les événements qui suivirent, comme le bombardement de Carthagène, la prise de Porto-Bello et l'expédition du commodore Anson, — qui intéressait de près nos amis, — nous furent révélés par le lieutenant.

LIX

UN TRAITÉ FAIT ET RATIFIÉ

Don Manuel nous avait rejoints, et il prenait part à la conférence avec ses compatriotes. On convint, de chaque côté, de certains articles de traité :

1° Nous ne devions, ni les uns ni les autres, nous regarder comme ennemis, mais agir comme s'il n'y eût pas eu de guerre entre nos nations;

2° Une ligne serait tracée pour abandonner aux Espagnols une partie de l'île, avec permission de couper du bois pour leur feu et pour se construire des habitations;

3° S'ils ne pouvaient pas trouver d'eau dans leur portion, nous nous chargions de leur en fournir et de la leur apporter sans frais;

4° Nous nous engagions à leur fournir, pour un prix modéré, du poisson, du gibier, du pain, des légumes et des fruits. Ce prix ne serait pas payé en argent, qui n'aurait pas de valeur pour nous, mais en outils ou autres objets utiles, s'ils pouvaient les retirer du vaisseau. Autrement à crédit, sur une note du lieutenant, pour le gouverneur d'une colonie espagnole;

5° Deux personnes désignées de leur côté, et trois du nôtre, auraient seules le droit de franchir la ligne de démarcation;

6° Le vaisseau resterait propriété espagnole. Nous aiderions à l'amener à terre ou à en tirer les objets précieux; seulement, dans ce cas, la ligne de démarcation cesserait d'exister;

7° En considération de ces bons offices, et dans le cas, — peu probable, — de leur départ, nous pourrions

faire un choix raisonnable d'objets pour notre usage dans le contenu du vaisseau;

8° Si le vaisseau pouvait être réparé, ou si un vaisseau ami de l'Espagne touchait à l'île, nous aurions un passage gratuit pour l'un des ports où il toucherait ensuite, à notre choix;

9° Si un vaisseau ami de l'Angleterre touchait à l'île, les Espagnols seraient pris à bord moyennant le prix de leur passage, pour un des ports placés sur le parcours;

10° Les armes à feu ou autres, qui se trouvaient à terre ou dans le vaisseau, resteraient sous notre garde, jusqu'à ce que nous en décidassions autrement.

Ces articles étant conclus et acceptés par serment des deux côtés, nous nous occupâmes de donner de la nourriture aux pauvres affamés.

Nous envoyâmes les Indiens au magasin chercher ce qu'il y avait de prêt, comme pécari fumé, morue, gâteaux de yams et de fruits de l'arbre à pain. Nous eûmes grand'peine à empêcher nos hôtes, dans leur propre intérêt, de faire trop d'honneur aux vivres. Je représentai au lieutenant les dangers de maladie et même de mort que pouvaient courir ses hommes après leur longue abstinence, et, d'accord avec lui, nous établîmes une discipline sévère pour la quantité à leur distribuer.

Les malades vinrent d'abord, car leur maladie était autant la famine que la fièvre. Nous leur donnâmes par petites portions et surtout une espèce de panade plutôt que de la viande. Cela semblait cruel, mais c'était pour leur bien. Ils observèrent les conditions du traité, et, même pressés par la faim, ils ne franchirent pas la ligne que nous avions tracée entre eux et nous.

Les trois Indiens firent des voyages continuels à

notre château, en nous rapportant de la viande et du pain, jusqu'à ce que nous en eussions donné aux Espagnols autant que nous le jugions convenable pour cette fois. Nous leur promîmes pour bientôt un autre repas. Malgré les regards de convoitise qu'ils jetaient sur les restes de nourriture, ils durent se soumettre, et se reculèrent un peu en deçà de la ligne après avoir rendu grâces à Dieu.

Le lieutenant ou capitaine, comme nous l'appelions, — car la mort des autres officiers l'avait laissé seul commandant du vaisseau, — oubliait ses propres besoins pour ceux de ses hommes, et il prit seulement une bouchée par-ci par-là, tant qu'il ne fut pas tranquille sur leur sort. Quand ensuite il eut mangé, — avec autant d'empressement que ses hommes, — le peu de nourriture que nous jugeâmes prudent de lui donner, il voulut essayer de sauver le vaisseau, que nous nous attendions de moment en moment à voir couler bas, tant il était rempli d'eau. Tandis que nous discutions avec le lieutenant, le navire commença à enfoncer. Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre, car ç'aurait été folie que de s'aventurer à bord d'un vaisseau qui sombrait. Mais le lieutenant fut désolé à cette vue, car il était responsable du vaisseau et avait aussi, — nous le sûmes plus tard, — un intérêt important dans une partie de son chargement.

LX

HISTOIRE DU LIEUTENANT

Nous nous réjouîmes de voir qu'après avoir beaucoup penché à bâbord le vaisseau cessa de s'enfoncer, ce que nous attribuâmes à la position de sa voie d'eau.

Dès lors, nous commençâmes à espérer qu'il serait possible de sauver une bonne partie de la cargaison, sinon le vaisseau lui-même.

La nuit étant venue pendant ce temps, nous entonnâmes une bruyante sonnerie avec nos conques pour annoncer à tous qu'il était temps de se retirer dans ses quartiers. Nous donnâmes à nos hôtes une bonne quantité de combustible, et un poêlon tout chaud de porc bouilli et de pommes de terre. Lorsqu'ils eurent tout dévoré, — ce qui fut bientôt fait, — nous nous réunîmes tous, chaque troupe de son côté de la ligne, et don Manuel dit les prières du soir. Nous leur souhaitâmes le bonsoir avant notre souper, pour ne pas retarder le moment de leur repos.

Nous invitâmes le lieutenant à souper, laissant Pounder, avec son arc et ses flèches, en sentinelle entre les deux camps. Après le repas, nous demandâmes quelques détails sur les aventures du vaisseau, et l'officier nous les donna ainsi qu'il suit.

« Vous avez vu, Señores, dit le lieutenant, d'après les inscriptions des bateaux, que notre malheureux vaisseau est *la Hermonia,* de Valence. Vous verrez aussi, par les équipements restant, que c'était un navire de cinquante-quatre canons. Mais, hélas! d'un équipage de cinq cents hommes, outre les soldats, vous avez vu tout ce qui reste! »

Il s'arrêta, vaincu par l'émotion, puis se remit un peu après avoir reçu de nous des témoignages de sympathie, et continua :

« Nous faisions partie d'une escadre de six vaisseaux, envoyée par Sa Majesté Catholique pour surveiller et contrarier les mouvements d'un amiral anglais, — don Jorge Anson, — qui, à la première nouvelle de la guerre entre son pays et le nôtre, avait fait voile pour attaquer nos colonies de Manille. La hâte avec laquelle

nous nous préparâmes au départ causa la plus grande partie de nos désastres.

« En quittant les côtes d'Espagne, nous avions des provisions pour quatre mois, tout au plus. Notre meilleure chance était de doubler le cap Horn avant l'amiral anglais, et de renouveler nos provisions à Juan-Fernandez ou sur quelque autre point de la côte. Mais nous reconnûmes bientôt la nécessité d'un supplément, et nous fîmes une tentative pour nous procurer des vivres à Buenos-Ayres. Nous apprîmes, par des intelligences secrètes et sûres, l'approche du commodore Anson, et comme nous cherchions, avec raison, à le rencontrer dans les mers du Sud plutôt que près des côtes, nous lui laissâmes le champ libre et fîmes voile par le Rio-de-la-Plata, afin de doubler le cap Horn avant lui. Nous ne nous arrêtâmes que pour jeter l'ancre dans la baie de Maldonado, à l'embouchure même du Rio. Mais, avant que nous eussions pu recevoir nos provisions de Buenos-Ayres, nous apprîmes que notre ennemi était maintenant à Santa-Catharina, se préparant à reprendre la mer. Nous nous trouvâmes donc entre deux fâcheuses extrémités, ou partir sans les provisions dont nous avions si grand besoin, au risque de nous trouver à court, ou être distancés dans notre course à travers l'Océan, pour rencontrer l'escadre anglaise dans les mers du Sud.

« Nous choisîmes le premier inconvénient comme le moindre, et il se trouva être le plus grave, ainsi que vous l'avez vu, Señores. Nous quittâmes Maldonado la troisième semaine de cette année, et notre voyage fut le plus long et le plus périlleux que la plupart de nos hommes eussent jamais fait. Ils devinrent mécontents, et bientôt chaque tentative pour maintenir la discipline à bord amena des signes de mutinerie, qui aug-

mentèrent au point de nous obliger à mettre aux fers une demi-douzaine de récalcitrants.

« Vers la fin de février, nous nous préparâmes à doubler le cap. Mais, — soit par les courants contraires, soit par une autre cause que nous ne pûmes jamais découvrir, — notre vaisseau et deux autres de l'escadre, *le Guipuzcoa* et *la Esperanza,* perdirent complètement de vue le vaisseau amiral et les autres. Nous nous trouvions alors à la merci des courants. Enfin, après avoir navigué pendant plusieurs jours en vue des îles Falkland, notre vaisseau et *la Esperanza* passèrent les détroits, entre *Tierra-del-Fuego* et *Staaten-Island,* le 6 du mois de mars; mais là nous eûmes le regret de perdre de vue *le Guipuzcoa,* que nous ne revîmes plus. Nous ignorons encore aujourd'hui s'il a coulé bas ou doublé le cap Horn. »

LXI

SUITE DU PRÉCÉDENT

« Le lendemain, continua l'Espagnol, nous fûmes assaillis par une furieuse tempête. Il était impossible de lutter contre la rage des éléments. Une ou deux fois, quand nous nous trouvions élevés des profondeurs de la mer jusqu'au sommet d'une montagne d'eau, nous crûmes apercevoir le compagnon qui avait pendant le plus longtemps navigué de conserve avec nous, *la Esperanza,* de cinquante canons et quatre cent cinquante hommes d'équipage, sans compter sa part d'un régiment d'infanterie, emmené pour fortifier nos garnisons des côtes du Chili. Hélas! que sont devenus tous ces braves gens? Ont-ils trouvé une tombe sous les eaux,

ou ont-ils été jetés à l'aventure comme nous-mêmes, leurs malheureux compagnons ? »

Ici le pauvre homme s'interrompit encore et pleura sans se cacher.

Nous l'engageâmes à remettre au lendemain le reste de sa triste histoire; mais le récit de ses infortunes paraissait être pour lui un soulagement; aussi dûmes-nous le laisser continuer.

« Il semblait, dit-il, que nous eussions eu assez de malheurs. Mais de plus grands nous attendaient encore, comme vous allez l'apprendre. Le soir de ce même jour, tandis que nous essayions de guider le vaisseau, quoique avec peu de succès, une vague monstrueuse, qui menaça de nous engloutir tous, vint frapper *la Hermiona* avec tant de force que c'en aurait été fait de nous avec un autre vaisseau. Le bon navire trembla comme la feuille à cette horrible secousse, puis se releva, avec seulement trois hommes de moins, trois pauvres garçons entraînés par-dessus le bord jusque dans l'éternité.

« Nous nous aperçûmes alors, presque avec désespoir, que la boîte contenant notre boussole avait été précipitée dans la mer. Nous étions si mal pourvus des objets nécessaires à notre expédition que, — vous pourrez à peine le croire, Señores, — c'était la seule boussole que nous eussions à bord.

« Étant ainsi jetés à l'aventure sur la mer, et par des orages continuels qui nous empêchaient d'observer les étoiles, nous nous laissâmes aller où les éléments voudraient conduire le vaisseau. Nous nous recommandions à la Providence, priant avec ferveur afin d'aborder dans un port, comme nous y exhortait notre bon chapelain, don Diego Rodez...

« — Diego Rodez ! s'écria don Manuel, qui ne put maîtriser sa surprise et sa douleur; était-ce don Diego qui était avec vous sur ce vaisseau ?

— Oui vraiment, père, dit le lieutenant surpris, il était notre chapelain. Parti avec nous de Valence, il a partagé toutes nos souffrances et est resté le guide et le consolateur de l'équipage jusqu'au moment où, atteint de la fièvre, il nous a tous édifiés par sa sainte mort.

— Ah! Diégo! Diégo! s'écria le prêtre dans la première explosion de sa douleur, mon premier compagnon et mon ami! Tu es parti! parti avant moi! »

Il ne put en dire davantage, et couvrit son visage de ses mains.

Nous restâmes tous un instant silencieux. Puis don Manuel, toujours se couvrant le visage, dit d'une voix brisée, en latin, et je répétai en anglais :

« Que les âmes des fidèles reposent en paix, par la miséricorde du Seigneur. »

Tous répondirent : *Amen*, et le lieutenant continua pour don Manuel et pour moi; car les autres, comprenant peu l'espagnol, s'endormirent bientôt autour du feu.

« La tempête, dit-il, avait tellement endommagé nos mâts, que non seulement ils ne pouvaient supporter les voiles, mais encore ils pouvaient tomber d'un instant à l'autre, et tuer quelques hommes dans leur chute. Nous fûmes contraints de les couper, quoique ce fût, pour ainsi dire, signer notre arrêt de mort. *La Hermiona* alors ne fut plus guère qu'un radeau flottant sur l'eau, et nous redoublâmes nos prières.

« Quels qu'aient été jusqu'alors nos désastres, le pire me reste à vous raconter.

« Le peu de provisions que nous possédions avait tellement diminué, que notre seule perspective était maintenant de mourir de faim. Nous fûmes bientôt réduits à la demi-portion, puis à moins encore, puis au quart. Nous commencions à perdre nos hommes; la

fièvre se joignait à la famine, et chaque jour nous jetions plusieurs cadavres par-dessus le bord. Les provisions diminuaient de plus en plus; nous en vînmes à manger tout ce que nous trouvions; les rats devinrent des objets précieux, et ceux qui en trouvaient en disposaient suivant leur faim ou leur avarice. J'ai vu vendre un rat quatre ou cinq dollars, et lorsqu'ils eurent tous disparu, on aurait donné plus du double de cette somme pour s'en procurer. On appréciait comme nourriture des morceaux de vieux cuir tanné, et les soldats mangeaient leurs gants.

« Enfin, — je tremble d'y penser, — une horrible alternative se présenta à nos esprits. On commença à en parler tout bas, mais nul ne sut jamais qui en avait dit le premier mot. On murmura que, si cette situation se prolongeait, il vaudrait mieux sacrifier un individu que de laisser périr tous les autres. »

Il s'arrêta encore. Nous frissonnions d'horreur à la pensée que la faim pouvait changer des chrétiens en cannibales. Enfin don Manuel dit :

« Comment fûtes-vous sauvés de cette horrible extrémité? Car vous en avez été sauvés, Dieu l'a voulu, je l'espère.

— Par celui qui est allé recevoir sa récompense, répondit le lieutenant en se signant; par notre bon chapelain. Lorsque, épuisé par la famine et par la maladie, il apprit ce qui se murmurait, il se traîna, plus mort que vivant, et apparut soudain sur le pont. Nous fûmes effrayés en le regardant; quelques hommes le prenaient pour un fantôme; mais, réunissant ses forces, il nous exhorta d'une façon si pathétique, par l'amour de Dieu et par la foi en sa providence, à nous abstenir de cette hideuse ressource, que nous tombâmes tous à genoux sur le pont autour de lui, embrassant le bord de son vêtement, et jurant solennelle-

ment que nous patienterions encore trois jours entiers. Ce fut le dernier service qu'il rendit à son divin Maître, car il mourut dans la nuit. Mais, quoique réduits à arracher les planches du pont et à ronger les parties les moins dures du bois, nous tînmes la parole que nous lui avions donnée, et, avant que les trois jours fussent écoulés, nous découvrîmes votre île. Vous savez le reste, Señores, et comment, après Dieu, vous nous avez sauvés. »

Ayant ainsi achevé son récit, le pauvre homme, tout affaibli qu'il était, s'agenouilla devant don Manuel en lui demandant sa bénédiction; puis il nous salua courtoisement, et se retira de l'autre côté de la ligne pour chercher dans le sommeil l'oubli de ses chagrins.

LXII

PILLAGE LÉGITIME

Le lendemain, dès l'aube, les conques nous invitèrent à nous lever. D'abord vint la messe spirituelle, que nous n'omettions jamais. La joie et la surprise des pauvres Espagnols furent grandes en apprenant que nous étions catholiques comme eux. Ils avaient cru qu'étant Anglais nous devions être hérétiques, et je pus voir qu'ils considéraient don Manuel avec plus de respect encore, comme ayant été pour nous l'instrument d'une si grande grâce.

Nous prîmes à la hâte un déjeuner aussi copieux que le temps nous le permit; car nous avions une rude besogne en perspective. Pounder et le lieutenant descendirent dans la baie pour voir le vaisseau naufragé. La marée l'avait rapproché de la terre, et son tribord se trouvait appuyé contre un des récifs de corail qui faisaient notre sécurité et le péril de nos visiteurs.

Nous courûmes dans la baie, empressés de sauver ce que nous pourrions. Il était difficile de dire si le changement de position du vaisseau était bon ou mauvais pour notre dessein. Tout son gaillard d'avant et la plus grande partie de son tribord étaient élevés et au sec; mais le bâbord était plus enfoncé que jamais dans l'eau, et la moitié du gaillard d'arrière était submergée. Nous avions peu d'espoir de sauver les objets les plus précieux, et surtout la poudre, qui se trouvait à fond de cale.

A force de travail, et en brisant une partie du grand pont, nous arrivâmes aux cabines des officiers, où nous trouvâmes seulement quelques vêtements et du beau linge, assez bien venu pour nous. Nous arrivâmes à grand'peine jusqu'à un coffre plein d'armes; mais son poids nous empêchait de le tirer en haut, et pour l'ouvrir il fallait plonger, ce que nous ne pouvions faire longtemps, n'y étant pas habitués.

Nos Indiens nous furent d'un grand secours; car à Toonati-Nooka les enfants vont à l'eau presque avant de savoir marcher. Pounder et Samuel étaient enchantés de nous rendre ce service. Ils réussirent enfin à briser le coffre, et nous montèrent en triomphe tantôt un fusil, tantôt une paire de pistolets. En travaillant seulement à cela pendant deux à trois jours, nous n'eûmes pas moins de vingt-neuf fusils et soixante-dix grands pistolets d'arçon, outre six de plus petit calibre, et nous amenâmes même dans le bateau un petit mortier, monté sur un tourniquet.

Quant à la poudre, nous en trouvâmes seulement trois grandes cornes dans les cabines des officiers; l'une d'elles avait été tellement atteinte par l'eau, que la plus grande partie de la poudre était gâtée. Nous apportâmes néanmoins le tout à terre, et plus tard, en séchant la poudre détériorée, nous pûmes nous en ser-

vir assez bien, ainsi que du reste de la poudre mouillée que nous montâmes ensuite de la soute aux poudres. Nous n'étions, il est vrai, jamais sûrs de notre coup; mais comme nous avions appris à nous passer de nos fusils, nous mîmes toute la provision de poudre en réserve, pour nous en servir au cas d'une rencontre avec les sauvages.

Je puis aussi dire ici que nous fîmes des arcs et des flèches pour nos amis les Espagnols, et que nous leur apprîmes à s'en servir. Nous en vînmes donc à former tous ensemble un formidable corps d'archers de quarante-six hommes, et avec notre château et notre magasin de poudre, nous pouvions combattre ou soutenir un siège contre plus du double de notre nombre.

LXIII

LA PLUS PRÉCIEUSE DE TOUTES NOS DÉCOUVERTES

Notre île acquit une nouvelle vie. Assurés de l'honnêteté des Espagnols, nous commençâmes peu à peu à nous fier à eux et à revenir sur les strictes lois établies à leur arrivée.

« Nous n'aurons plus rien à démêler, dit don Manuel, avec ces mots si froids : *le tien et le mien.* »

Il nous expliqua comment, dans les premiers temps du christianisme, la multitude des fidèles mettait tout en commun, sans que nul possédât rien en particulier.

« Mais que faire, lui dis-je, si un membre de la communauté devient indigne et commence à troubler ou à injurier les autres ?

— Celui qui s'en apercevra, répondit le prêtre, prendra cet homme à part, et il lui fera entendre raison

avec douceur et charité. S'il persiste, deux ou trois des plus âgés et des plus modérés insisteront sur ce que le premier aura dit.

— Et s'il s'obstine après ceci ?

— Alors amenez-le-moi, dit-il en souriant, et je le persuaderai par les raisons les plus élevées qui puissent le toucher comme catholique.

— Et enfin, Tadoone, s'il reste sourd même à vos exhortations ?

— Alors, dit-il d'un ton décidé, nous le bannirons à l'autre extrémité de l'île, jusqu'à ce que la solitude ou la faim l'ait ramené à son bon sens et à nous. »

Cela étant convenu, nous vécûmes tous ensemble sans distinction de race, de langage, ni d'ancienneté dans l'île. Les Espagnols eurent leur part de tout ce que nous possédions, et, de leur côté, ils partagèrent avec nous ce qu'ils tiraient chaque jour du vaisseau, toujours à la condition que nous en rendions compte aux autorités de nos patries respectives, si la Providence nous tirait un jour de notre exil.

Nous allions chaque jour au vaisseau pour en retirer ce que nous pouvions, en brisant le pont et en plongeant sous le faux-pont. Mais cela était dangereux à cause de l'encombrement de l'endroit lui-même, et des cloisons et des pièces de bois qui flottaient çà et là.

Un de nos Espagnols, José Martinez, faillit être tué en étant frappé sous l'eau par une poutre si lourde, qu'il perdit connaissance. Il ne fut sauvé que par la force et le courage de Tom Harvey, qui le retira avec des difficultés sans nombre et au péril de sa propre vie. Mais José n'oublia jamais la reconnaissance qu'il devait à son sauveur; une amitié si intime s'établit entre eux, qu'ils ne perdaient pas une occasion de se rendre mutuellement et personnellement service. Lorsque cela arriva aux oreilles de Tadoone, il n'en fut pas

très satisfait, et, envoyant chercher les hommes, il leur rappela que cette amitié devait exister déjà, non de chacun d'eux pour l'autre seulement, mais pour tous les autres; et qu'il n'était pas besoin de l'établir à nouveau d'une façon particulière.

« Comme hommes et comme chrétiens, dit-il, nous devons nous soutenir et nous aimer les uns les autres. Je n'ai rien à dire contre une amitié sincère entre deux camarades, quand cette amitié est basée sur une conformité de goûts et de caractères, ou sur une ressemblance d'infortunes, pourvu toutefois que la charité générale n'en souffre pas. »

Ainsi finit son petit discours à José et à Tom.

Il serait fastidieux de donner la liste de tous les objets que nous retirâmes du vaisseau. Chaque jour notre magasin s'emplissait de choses utiles, telles qu'armes, outils, etc. Une de nos découvertes les plus précieuses, fut celle des vêtements sacerdotaux et du calice du chapelain, — don Diégo, qui était mort à bord. — Nous les trouvâmes dans un coffre, avec quelques objets sans valeur ayant appartenu au bon prêtre, et qui avaient formé toute sa richesse en ce monde. Une vieille soutane, une paire de souliers déchirés, une ou deux chemises, non des meilleures; et avec ceci, un crucifix et un petit reliquaire, son missel, son bréviaire, deux petits livres de prières et méditations, un gros volume, que Tadoone dit être un traité de théologie, et quelques papiers écrits en latin et portant le sceau de l'évêque de Valence. Le tout était gâté par l'eau salée, et les feuillets des livres tellement collés ensemble, qu'il semblait impossible de les lire; mais Tadoone, pour qui je pus voir que ces livres étaient d'un grand prix, réussit, à force de patience, à les sécher et à rendre lisible une bonne partie de leur contenu.

Les vêtements sacerdotaux avaient souffert de l'eau de mer presque autant que les livres, et, par ses soins, ils furent remis en aussi bon état. Quant à la petite pierre d'autel et aux linges qui l'accompagnaient, tout était resté intact. Avec cela, les vases sacrés, une caisse de vin d'Espagne que nous trouvâmes dans la cabine du capitaine, et une livre ou deux de cire vierge pour faire des cierges, nous eûmes l'espoir fondé d'avoir enfin au milieu de nous ce saint sacrifice que nous avions appris à désirer si ardemment, et dont nous espérions retirer tant de grâces.

Enfin, avec beaucoup de joie, don Manuel s'occupa de préparer des hosties. Il avait soigneusement conservé sa provision de blé dans l'espoir d'une telle occasion, et il put nous annoncer que tout était prêt pour célébrer le saint sacrifice de la messe le lendemain matin.

Comme on peut le croire, ce fut pour nous une heureuse nouvelle, nos messes et nos communions spirituelles nous ayant depuis longtemps disposés à recevoir cette grande bénédiction. Nous passâmes encore l'après-midi à nous y préparer, et nous nous confessâmes tous.

Le lendemain arriva, et avec lui, la bénédiction de la sainte messe et de la communion. Ici je dois laisser le lecteur s'imaginer ce que nous ressentîmes lorsque nous nous mîmes à genoux autour de l'autel arrangé par Tadoone dans le petit berceau que nous avions élevé pour notre chapelle d'été. Un des Espagnols, Bartolomé Ramirez, servait la messe, ce à quoi il avait été habitué à Valence; ainsi tout se fit en ordre et dévotement. Mais, quand je me rappelle cette matinée, mes yeux se remplissent de larmes dont je ne rougis pas; seulement je dois quitter la plume et m'agenouiller, sans rien dire de plus sur ce sujet.

LXIV

SIGNE D'UN AUTRE CHANGEMENT

Une seule chose troublait maintenant notre tranquillité, c'était le changement que nous observions chez notre ami et guide. Lui qui nous avait si souvent exhortés à être satisfaits de notre sort, semblait courbé sous le poids du sien. Il ne disait rien, et s'efforçait de paraître aussi gai qu'autrefois. Toutefois j'observais qu'il était plus concentré en lui-même. Je le voyais souvent, la tête appuyée sur sa main, contemplant la mer du côté d'où était venu le bateau des Indiens. Lorsqu'il me remarquait, il se levait et faisait quelques réflexions sur le temps, mais je pouvais voir que sa pensée allait plus loin.

Pour ma part, je devinais presque ce que cela signifiait. Je n'avais pas oublié la nuit où il avait rêvé de Toonati-Nooka et de la conversion de ses habitants. Je ne doutais pas que son esprit ne fût occupé de cette pensée, et j'étais sûr qu'il ne serait jamais satisfait tant qu'il n'aurait pas réussi à visiter cette île.

Une après-midi que je le trouvai rêvant ainsi, je lui dis, en plaisantant à demi, que je pensais pouvoir lire aussi un peu dans le livre qu'il étudiait. Il me regarda avec quelque surprise, et, m'autorisant de notre amitié, je continuai du même ton, disant que je pouvais dire en un seul mot le titre du livre. Il me pria alors de lui dire ce titre.

« Voyons, père, répondis-je, quel est le livre qui est le plus près de votre cœur? »

Il tira de sa vieille soutane son fidèle compagnon, son livre de prières, et me le montra avec un sourire.

« Vous voyez, ami Owen, dit-il, il y a deux mots sur le titre : *Breviarum Romanum;* ainsi vous n'avez pas deviné.

— Eh bien! repris-je, je poserai ma question autrement : Quel est le livre qui est le plus près de votre cœur et le plus loin de vos yeux, auquel vous pensez chaque jour, après lequel vous soupirez, dont le nom est souvent sur vos lèvres dans vos prières? Désignez-le-moi par un seul mot.

— Vraiment, mon cher enfant, j'espère que c'est peut-être le ciel.

— Mais quelle sorte de ciel?

— Comment, quelle sorte? Je voudrais être sûr du purgatoire.

— Mais quelle sorte de purgatoire? insistai-je; n'est-ce pas en un mot plus long, ou mieux en deux?

— Ah! dit il en souriant, oui, vous avez lu mes pensées et mon livre. C'est en réalité Toonati-Nooka. Voyez, mon fils, ajouta-t-il les larmes aux yeux et en étendant son bras vers la mer, au delà de cet horizon sont des multitudes d'âmes précieuses, rachetées, ainsi que nous, au prix du sang divin. Ah! combien elles furent aimées par ce cœur qui a agonisé pour nous tous sur la croix! et cependant combien elles sont loin de lui, loin de pouvoir le connaître et l'aimer!

« Mon cher enfant, dit il d'un ton plus calme, vous savez maintenant ce qui occupe toute mon âme; c'est ma vision du jour, mon rêve de la nuit. Une voix résonne à mon oreille et me dit : « Viens à Toonati-« Nooka et aide-nous. » Ne croyez pas, fit-il en souriant, que je sois dans un état d'exaltation; du reste, je serai plus calme maintenant; car, vous ayant dit ce que j'ai dans le cœur, nous pourrons en parler ensemble et voir ce qu'il y a à faire.

— Et vous nous quitteriez! m'écriai-je, lorsque vous

nous avez appris à aimer Dieu ! Vous abandonneriez le troupeau que vous avez mis dans le bon chemin !

— Vous pouvez croire, dit-il en luttant contre lui-même, que je ne vous quitterais pas tous sans beaucoup de peine; mais il est une grande maxime qui doit être toujours notre règle de conduite : TOUT POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU. D'ailleurs, reprit-il vivement; pourquoi n'irions-nous pas tous ensemble, ou, si l'on ne pouvait autant surcharger les bateaux, pourquoi ne pas tirer au sort ceux qui partiraient pour un premier voyage? Ceux qui partiraient promettraient de ramener les bateaux dans un espace de temps raisonnable. »

Bientôt après, le prêtre proposa aux hommes qu'un certain nombre d'entre eux et lui-même prissent deux des bateaux pour faire un voyage de découverte à Toonati-Nooka. Cela pouvait avoir, dit-il, plusieurs avantages. Les sauvages, d'après les dires de nos Indiens, seraient disposés à accueillir volontiers des hommes blancs avec lesquels ils n'étaient point en guerre, et qui pourraient leur apprendre des arts utiles. Le pays possédait, — plus que probablement, — des mines d'argent ou d'or, ce qui pourrait leur procurer des bénéfices. Seulement il insista pour que, dans ce cas, on se conduisît loyalement avec les habitants, sans tenter de les dominer, suivant l'exemple de quelques aventuriers dont les cruautés avaient fait détester le nom de chrétien par les païens chez lesquels ils étaient. Quant à lui, il n'avait qu'un but en y allant, et il devait prendre soin de choisir pour compagnons ceux qui ne devraient pas le contrecarrer.

Après ce discours, pour lequel il nous assembla tous avant la prière du soir, don Manuel demanda que nul ne lui donnât de réponse jusqu'au lendemain matin après nos dévotions.

Le lendemain matin, quatorze des naufragés du vaisseau, et deux Anglais, Gill et Hilton, déclarèrent qu'ils iraient.

LXV

PRÉPARATIFS DE DÉPART

Nous passâmes plusieurs jours à tout préparer pour leur départ. Ils devaient prendre le long bateau et la chaloupe. Don Manuel choisit seulement dix hommes pour l'accompagner, en rejetant quatre sous prétexte de leur faible santé. Il nous rappela aussi que trois d'entre nous avaient plus que d'autres le droit de partir s'ils le désiraient, c'étaient les trois Indiens. Se tournant vers eux, il leur donna le choix, en commençant par le vieillard, Poula-Faihe.

Pounder, à ce qu'il paraît, était resté seul au monde. Tous les siens avaient été tués à la guerre, rien ne l'attachait plus à son pays natal; c'est pourquoi il se décida à rester avec nous.

Quant aux deux autres Indiens, ce fut pour eux un bonheur de partir, et en même temps un grand bien pour l'expédition; car ils devaient servir d'interprètes, non seulement pour la langue dans laquelle Tadoone était passé maître, mais pour les usages et coutumes, et pour raconter ce qui pourrait être favorable à sa mission. Tous trois s'occupèrent avec nous des préparatifs, qui consistaient principalement en une quantité de provisions sèches aussi considérable que les bateaux pouvaient la contenir, et aussi à réparer les bateaux eux-mêmes, et à les pourvoir de rames et de voiles.

Tout cela prit du temps; nous fabriquâmes, avec de la pulpe du fruit de l'arbre à pain et de yam, mélangée

de farine de blé, une sorte de biscuit, qui aurait pu convenir à plus d'un vaisseau de la compagnie. En outre, on leur donna une quantité de porc salé ou fumé, ainsi que quelques oies sauvages et autres grands oiseaux de mer. Tout fut mis dans trois barils trouvés sur *la Hermiona.* Ensuite il fallut les approvisionner d'armes. Nous connaissions l'avantage que l'usage de la poudre donne aux hommes civilisés sur les sauvages, aussi nous mîmes dans les bateaux un baril et demi de poudre; nous donnâmes pour chaque homme un fusil, — avec deux ou trois en réserve, — deux pistolets et un coutelas. Nous mîmes aussi neuf piques et quatre haches d'abordage.

Il leur manquait une boussole, et nous ne savions comment y suppléer après l'accident arrivé sur *la Hermiona,* lorsque, par une permission de la Providence, nous découvrîmes une petite boussole de poche au fond d'une boîte d'instruments de chirurgie et de physique ayant appartenu à un certain don Garcia Nunez, docteur en médecine, que le gouvernement espagnol avait chargé de quelques observations à faire sur la route de Santiago, mais qui était mort en route. Nous donnâmes aux voyageurs toute la boîte d'instruments, à l'exception d'un scalpel et de quelques bandes de toile, que je conservai pour nos propres besoins.

En un mot, nous leur donnâmes ce qui pouvait leur être utile, soit pour se défendre contre les sauvages, soit pour cultiver leur amitié, soit pour les étonner à l'aide des inventions européennes. Chaque homme eut un double costume complet pour se garantir du froid, et comme nous avions trouvé des coffres d'officiers, nous habillâmes cinq ou six d'entre eux en uniformes galonnés, avec toutes les splendeurs que nous pûmes inventer, comme chapeaux à plumes, nœuds d'épée,

boutons et brocart, sachant combien de pareilles choses donnent aux esprits ignorants une haute idée de l'importance de ceux qui les portent.

LXVI

DÉPART

Tout était maintenant prêt pour leur départ, et, puisque la chose était décidée et le temps favorable, avec une bonne brise ouest-nord-ouest, il semblait ne plus y avoir aucune raison de différer. Cependant nous les retînmes encore, et ils restèrent tout un jour de plus sous différents prétextes; car dans ce paisible exil, adouci par la religion et par notre bon et aimable Tadoone, nous avions fini par n'avoir pas d'autre pensée, et à peine d'autre désir, que de laisser nos os ensemble dans cette île lorsque notre temps serait venu. Mais le zèle de don Manuel, malgré sa patience, ne put supporter de délai au delà de ce jour; aussi le lendemain matin de bonne heure, ayant dit la dernière messe qu'il dût jamais dire, — selon nos suppositions, — dans cette île, et nous ayant tous fortifiés par la sainte communion, nous lui offrîmes une fête d'adieu sous la forme d'un déjeuner assez recherché quant aux mets, et qui ne put parvenir à nous égayer.

« Je ne vais pas vous faire un sermon, mes chers enfants, dit-il, car le temps est venu d'agir. Nous devons nous rappeler toutes les leçons de résignation et de courage que nous avons apprises et pratiquées ensemble. La seule chose bénie est de faire la volonté de Dieu, et de nous résigner à ce qu'il ordonne ou permet. Maintenant cette sainte volonté nous éloigne de vous pour un temps, et vous ordonne de rester. Ce qu'il

en adviendra est plus que je ne puis voir. « Nous mar« chons par la foi et non par les yeux. » Si je n'avais pas l'espoir de revenir vers vous, je ne vous quitterais pas; nous resterions ou nous partirions tous ensemble. Mais vous ne pouvez partir, et ne le voudriez pas tous. Je dis partir, car je ne cesse de m'entendre appeler. Je ne suis pas prophète, ajouta-t-il en souriant à travers ses larmes; mais quelque chose me dit que, — je ne sais comment, — vous ne resterez pas longtemps sans un prêtre et sans un sacrifice. »

Nous l'écoutâmes, et, malgré notre aspect sauvage, avec des larmes coulant sur nos joues et nos barbes si rudes. Il n'y avait pas à essayer de les cacher; nous étions vaincus par la douleur de perdre ainsi notre père spirituel et nos frères. Lorsqu'il eut fini de parler, Tadoone se leva. Nous l'entourâmes, quelques-uns à genoux, tenant ses vêtements ou ses mains. Dans le paroxysme de notre affliction, nous allions jusqu'à embrasser son chapeau et son bréviaire. Il nous embrassa tous avec une tendresse paternelle; puis, montrant le soleil, il nous rappela qu'il était temps de se rendre à bord. Il nous donna sa dernière bénédiction d'une voix tremblante d'émotion; puis, sans un autre mot, il se dégagea doucement de nos étreintes, et se dirigea vers les bateaux.

Les autres hommes dirent adieu à leurs frères le mieux qu'ils purent, les Indiens à l'Indien, les Espagnols aux Espagnols; quant à Hilton et à Gill, ils étaient émus aussi, mais le montraient d'une façon plus calme, selon l'habitude de notre nation. Enfin ils sautèrent dans les bateaux, et, hissant les voiles, commencèrent à chanter les litanies que le bon prêtre nous avait apprises.

Nous restâmes agenouillés sur le bord jusqu'à ce que le son de leurs voix cessât de parvenir jusqu'à nous.

Alors nous nous levâmes pour leur donner un dernier regard. Une des dernières choses que nous vîmes fut don Manuel, debout à l'arrière du long bateau, élevant ses bras vers le ciel pour appeler sur nous une dernière bénédiction. A cette vue, nous tombâmes de nouveau à genoux en pleurant comme des enfants. Quand on n'aperçut plus rien sur la mer, nous quittâmes tristement le bord. Le reste de la journée se passa à errer çà et là, sans nous intéresser à quoi que ce fût. Après un morne souper, je dis les prières du soir, — car j'agis depuis lors comme une sorte de chapelain suppléant, — et l'on se coucha de bonne heure pour oublier, s'il était possible, le chagrin dans le sommeil.

LXVII

L'ÉRUPTION

Cependant notre vie dans l'île prit une nouvelle direction, — ou plutôt fut tranchée net, — par l'événement le plus imprévu qui arriva dix jours plus tard.

La montagne qui se trouvait au nord de notre caverne, quoique je susse qu'elle avait été jadis un volcan, — nous l'avions toujours même appelée ainsi, — nous avait paru jusque-là aussi calme que toute autre partie de l'île. Si je pensais jamais aux scènes de dévastation qui avaient eu lieu autrefois, c'était comme nous pensons à l'histoire ancienne et aux guerres des Césars. Je supposais peu que les mêmes convulsions dussent se reproduire de notre temps, et j'aurais pu encore moins prophétiser le bien qu'une chose pareille amènerait pour nous.

En commençant cette partie de ma narration, je dois dire que, pendant quelques jours, l'air avait été plus

étouffant qu'à l'ordinaire, et l'eau du ruisseau qui alimentait notre conduite de River-Head avait diminué de plus en plus. C'était la première fois que pareille chose arrivait depuis notre exil. D'ailleurs l'eau était non seulement rare, mais trouble, et elle avait un parfum et un goût sulfureux qui la rendaient imbuvable. Enfin, un jour, elle cessa tout à fait. Nous crûmes à un accident dans le conduit; mais, en allant au ruisseau, nous le trouvâmes aussi sec que la montagne elle-même.

Cela nous inquiéta, non seulement à cause du manque d'eau, mais par l'appréhension de ce que cela pouvait indiquer; j'avais lu qu'avant l'éruption d'un volcan les courants d'eau voisins se dessèchent.

Bientôt notre montagne commença à gronder d'une manière effrayante. La terre tremblait, quoique nous voulussions encore nous persuader que c'était, de notre part, une illusion causée par la crainte. L'air aussi devint suffocant, et tellement chaud que nous ne pouvions plus respirer. Tout était si étrange que les oiseaux semblaient le sentir comme nous. D'abord ils volèrent en tournant, criant comme affolés; puis ils se posèrent sur les arbres et demeurèrent silencieux, comme ne sachant pas ce qui allait se passer.

Quant à nous, nous restions tous ensemble sur la plage, loin des rochers et des arbres, pour conserver la meilleure chance de salut, si, comme nous le prévoyions, ce devait être un tremblement de terre. Nous n'osions ni aller à notre cave, dans la crainte d'être écrasés par la chute du rocher, ni gagner le bateau, car la mer s'était tout à coup élevée dans un flux étrange et anormal, comme si elle eût été convulsionnée ou soulevée du plus profond de l'abîme, et nous nous attendions à chaque instant à voir notre bateau brisé sur les rochers. Nous restions dans une

agonie de doute et d'appréhension, comme des hommes qui courent un grand danger, et qui ne peuvent rien pour leur délivrance.

L'un après l'autre nous tombâmes à genoux, en priant pour obtenir secours et miséricorde. Tout à coup se produisit le plus effroyable tremblement de terre auquel jamais peut-être mortel ait assisté. Il sembla que toute l'île était arrachée de sa base et jetée sur un côté; toute cette partie de la côte oscilla; en même temps la mer s'éleva en bouillonnant, et vint si près de nous qu'il parut y avoir pour nous chances égales d'être engloutis dans l'Océan ou dans les entrailles de la terre. Nous reculâmes en chancelant, comme des hommes ivres, et en nous appuyant les uns sur les autres; mais cela n'avait pas duré aussi longtemps que j'ai mis à l'écrire, lorsqu'un choc plus violent nous jeta le visage contre terre avec un étrange mouvement de rotation, qui, à de vieux marins comme étaient la plupart de nous, rappela le mal de mer.

Avant d'avoir pu nous relever, nous entendîmes le craquement des rochers autour de notre caverne, ce qui nous fit comprendre que la caverne elle-même s'était écroulée. Mais cela était encore un moindre danger que la vapeur sulfureuse qui s'élevait d'une profonde crevasse de la terre, à peu de distance de nous. Elle nous entourait comme la fumée enveloppe un vaisseau quand tous ses canons sont déchargés à la fois, et nous aurait suffoqués si nous fussions restés un instant de plus. Tout épuisé que j'étais, j'engageai mes compagnons à fuir en toute hâte, si nous voulions conserver une chance de salut. Mais quelques-uns d'entre nous étaient tellement frappés de stupeur que nous eûmes peine à les entraîner.

LXVIII.

MORT DE PLUS D'UN GENRE

Nous nous mîmes à fuir de notre mieux devant cette vapeur, jusqu'à un petit promontoire où nous étions à l'abri de l'atteinte de la mer, qui bouillonnait avec une violence extrême, quoiqu'il n'y eût pas un souffle de vent. Lorsque nous fûmes là, il sembla que la Providence nous y eût conduits pour nous rendre témoins du plus terrible spectacle que l'œil d'un homme eût jamais contemplé. Un autre tremblement de terre se fit sentir, mais moins directement sous nos pieds, avec un bruit ressemblant au choc d'une lourde barre de métal contre une autre, et ce bruit fut répété quatre ou cinq fois. Alors une explosion soudaine et semblable à une décharge d'artillerie, mais beaucoup plus forte, vint de la montagne elle-même, et toute l'île parut trembler de nouveau. La pointe de terre où nous étions vacilla elle-même au point de nous faire penser qu'elle allait s'engloutir avec nous dans la mer. A peine aurait-on pu compter jusqu'à dix après cette explosion, qu'une colonne de fumée s'éleva d'une profonde crevasse sur le flanc de la montagne, plus près du sommet que de la base, et monta dans l'air en affectant la forme d'un grand palmier. Cela fut suivi de l'apparition de pierres incandescentes, qui s'élevèrent comme autant de fusées : les plus petites, en grand nombre, s'élançant dans la colonne de fumée et retombant dans la mer, tantôt loin, tantôt près. Les plus grandes s'élevaient un peu, puis roulaient sur le flanc de la montagne, principalement du côté où nous étions. Notre poste était maintenant des plus dangereux. Outre les pierres tombant

tout autour de nous, une pluie de sable fin ou de cendres menaçait encore de nous asphyxier, en se joignant à la chaleur étouffante de l'air. A notre grand chagrin, un des pauvres Espagnols, nommé Guttiere Vasquez, fut frappé près de nous par une pierre, qui l'atteignit à la tête et l'étendit mort. Un autre, Melchior Baeza, un vieux marin, fut atteint si violemment par une pierre qui rebondit du roc où il était, qu'il fut précipité dans la mer.

Dans tout autre moment, nous aurions pleuré à loisir la mort de nos camarades; mais alors le même sort semblait nous être réservé, et la mort des autres ne nous fait pas la même impression quand la nôtre peut suivre d'un instant à l'autre. Nous étions au milieu d'un nuage noir et sulfureux, d'un goût et d'une odeur insupportables, et nous eussions été asphyxiés sur place, si nous n'eussions pris soin de couvrir nos visages avec nos cravates et nos chapeaux. Tout à coup, de ces ténèbres s'échappa une lueur éclatante, puis, — la montagne continuant de gémir et de gronder comme un être vivant, — une nappe de roc liquide ou de lave apparut, bouillonnant au bord du cratère, et commença à descendre comme un large ruisseau ardent vers l'endroit où nous étions, renversant, entraînant tout sur son passage. A entendre les craquements et les sifflements de ce fleuve de feu, les grondements et les détonations de la montagne, et le bruit du vent et de la mer, maintenant très agitée, j'avais peine à croire que le dernier jour ne fût pas arrivé pour l'univers.

Terrifiés par cette scène d'horreur, nous étions incapables de fuir, et nous nous trouvâmes enfin pris entre le feu, qui, d'un côté, s'avançait en dévorant les arbres desséchés, et le torrent de lave, qui, de l'autre côté, s'approchait rapidement en s'élargissant à mesure qu'il atteignait l'espace placé entre la montagne

et la mer. Ç'aurait été folie maintenant d'essayer de fuir d'un côté comme de l'autre. Il nous restait à choisir entre deux partis, le roc ou la mer. Pourrions-nous supporter l'effroyable chaleur de l'un, ou nous soutenir à la nage sur l'autre? En jetant un coup d'œil dans l'eau, au-dessous de nous, nous eûmes pour cette alternative une prompte solution, qui nous remplit d'horreur et nous mit au désespoir. Malgré l'agitation de la mer, nous aperçûmes distinctement deux ou trois énormes requins.

Ces monstres, attirés sans doute par la chaleur, semblaient se réjouir de cette température de l'eau; mais ils ne cessaient de nous regarder, comme s'ils eussent vu une meilleure chance à se tenir aussi près de nous, et nous devions supposer qu'ils avaient déjà fait un demi-repas avec notre compagnon Baeza. Il ne nous restait plus dès lors d'autre ressource que de tenir bon sur le rocher, et d'endurer de notre mieux cette chaleur suffocante. Elle devenait si intense que nous songions à nous jeter en bas et à braver les requins pour chercher un peu de fraîcheur dans la mer.

Pendant ce temps, la nuit était venue, et, si nous avions été en sûreté, rien n'aurait pu nous sembler plus grandiose que ce spectacle. Mais, quoique nos cœurs fussent pénétrés par la majesté et l'horreur qu'il présentait, nous étions surtout occupés de nous demander comment nous pourrions vivre dans une pareille fournaise.

Deux d'entre nous, Domingo Gonzalès et Fadrique Correa, pauvres garçons ayant vu dans leurs voyages des nègres armés seulement d'un couteau attaquer le requin en le lui plongeant dans le côté lorsqu'il se tournait pour les saisir, se résolurent à essayer leur habileté. Malgré nos efforts pour les détourner de cette tentative insensée, ils tinrent bon, et nous dûmes nous

borner à prier pour eux. Les deux malheureux firent le signe de la croix et se recommandèrent à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Jacques de Compostelle, puis ils tirèrent leurs couteaux et plongèrent dans la mer. Mais, hélas! nous vîmes trop clairement, l'instant d'après, quel triste sort ils avaient choisi. Nous n'eûmes pas plus tôt entendu le bruit de leur chute, que les requins monstrueux plongèrent après eux, et nous n'aperçûmes plus rien de nos pauvres camarades, ni un membre, ni un fragment de vêtement.

Cette fin terrible nous remplit d'horreur et nous aurait encore plus impressionnés si notre propre mort n'eût pas semblé s'approcher à chaque pas en avant du fleuve de feu. Pendant tout ce temps, la montagne continuait à gronder comme une bête féroce enragée, et vomissait de nouveaux torrents de lave, qui maintenant coulaient sur ses flancs avec plus de rapidité qu'auparavant. Cependant nous fûmes réconfortés en voyant que, cette fois, cela se dirigeait plus vers le sud. Un moment après, un nouveau tremblement de terre se produisit sous nos pieds, si fort, que la pointe de rocher sur laquelle nous étions oscilla, et nous fit chanceler de telle sorte que nous fûmes au moment d'être tous précipités dans la mer.

Mais voyez comme la miséricorde de Dieu dirige les événements, comme tout arrive pour le bien dans les voies de sa providence. Ce nouveau danger, qui ne nous fit d'autre mal que la peur, nous délivra du fleuve brûlant qui allait nous engloutir. Lorsque notre rocher cessa de trembler, nous vîmes, à travers l'épaisse vapeur sulfureuse, qu'il s'était fait une grande ouverture, ou ravin, entre nous et le torrent de lave. Quelques minutes plus tard, nous l'entendîmes se précipiter lourdement du bord dans le ravin qui se trouvait au-dessous. En même temps la brise s'éleva, dispersant le

nuage de vapeur brûlante qui nous entourait, et nous pûmes voir au loin sur la mer.

Je n'oublierai jamais ce que je ressentis lorsque Rodgers, mettant sa main au-dessus de ses yeux, s'écria : « Une voile, oh! sous le vent! » Et chacun de nous, tournant les yeux de ce côté, vit la lueur rouge du volcan reflétée sur les voiles d'un vaisseau.

LXIX

NOTRE DÉLIVRANCE

Il se dirigeait vers l'île, mais s'arrêta bientôt, paraissant craindre de trop s'aventurer. Ceux qui le commandaient regardaient avec leur longue-vue l'éruption de notre montagne. L'espoir de notre délivrance nous animant, nous nous mîmes à agiter nos bras en criant de toutes nos forces. Ils ne nous entendirent pas, mais ils nous virent, nos silhouettes se détachant nettement sur la lueur du feu. On mit tout d'abord à l'eau un long bateau, et l'équipage rama vigoureusement vers nous, malgré les pierres qui, lancées par le cratère, lui faisaient courir de grands dangers, comme à nous qui les attendions avec l'angoisse la plus poignante. Enfin ils arrivèrent au-dessous du rocher qui nous servait de refuge, et ils nous lancèrent une corde. Nous descendîmes un à un dans le bateau, et avec précaution; car une maladresse nous aurait mis à la merci de nos bons amis les requins, qui étaient là, guettant quelque autre morceau à dévorer.

Nos hommes, au nombre de vingt-neuf, atteignirent le bateau sains et saufs. J'y vins le dernier, et j'attachai de mon mieux la corde autour d'une pointe de rocher. Néanmoins elle se desserra tandis que je descendais,

et je tombai sur un banc de rameurs, au risque de me casser le cou : heureux encore d'être tombé dans le bateau, et non en mer au milieu des requins.

Nous arrivâmes sans accident au vaisseau, où l'on dut me hisser, car ma chute m'avait mis hors d'état de me tenir sur mes pieds. C'était *le Glorieux,* vaisseau de trente-six canons, commandé par le capitaine Dumoutier, venant de Brest avec des ordres scellés, et non ami de notre drapeau. Mais, apprenant notre triste histoire, le capitaine, en homme brave et généreux, bannit toute distinction de pays ou de drapeau, et nous prit à bord en qualité de passagers, pour être débarqués à l'endroit d'où nous pourrions le plus facilement regagner notre patrie.

« Demain, Messieurs, nous dit ce galant homme, nous parlerons de vos projets. Ce soir, faites-moi l'honneur d'être mes hôtes. »

Ainsi donc, après un souper que les fatigues du jour avaient rendu très nécessaire, nous fîmes une courte prière et gagnâmes nos hamacs, le cœur plein de reconnaissance.

Le lendemain matin, notre île offrait un spectacle de désolation. Les bois n'étaient plus que des troncs calcinés, notre ruisseau envoyait dans l'air une vapeur brûlante. Tous nos travaux de quatre ans étaient détruits, ce qui nous occupait moins que la manière dont nous avions été merveilleusement délivrés, contre tout espoir, et de la montagne brûlante et de notre exil. Le capitaine nous dit qu'il était obligé de nous emmener dans sa propre direction, qui était Tabago; mais il nous promit de nous débarquer, sous un pavillon ami, à quelque plantation anglaise des Indes occidentales. Il nous demanda d'abord à quel endroit de l'île il pourrait trouver de l'eau fraîche pour le vaisseau. Nous lui indiquâmes le ruisseau à l'ouest, près

de l'endroit où nous avions jadis si malheureusement abordé, et dans l'après-midi, la mer étant devenue très calme, nous arrivâmes au même canal dans lequel l'infâme Hopkins, capitaine du *Spitfire,* avait envoyé un canot et où nous avions été victimes de sa trahison.

Le capitaine, à qui je communiquai cette remarque, nous complimenta sur la protection visible dont nous avions été l'objet. Cela fut dit aussi, plus en particulier, par le chapelain qui se trouvait à bord. C'était un prêtre français, et ce fut pour nous une consolation de nous trouver encore avec un ministre de l'Église.

Le capitaine Dumoutier était un bon chrétien autant qu'un bon marin; il avait demandé qu'un chapelain voyageât avec lui, de sorte que nous avions la sainte messe quand le temps était beau. Je ne puis oublier non plus comment, la première fois que j'entendis la messe à bord du *Glorieux,* la prophétie de don Manuel me revint à l'esprit, que « nous ne serions pas longtemps sans un prêtre et sans un sacrifice ».

Lorsque le capitaine eut complété sa provision d'eau, il reprit son voyage. Le 11 novembre 1743, nous aperçûmes pour la dernière fois l'île de l'Assomption, — c'était le nom que nous lui avions donné depuis notre conversion, et nous dîmes avec le bon chapelain une fervente prière d'action de grâces pour notre délivrance inespérée.

Quant à don Manuel, son sort et celui des hommes qui l'accompagnaient doit, je suppose, rester pour nous un mystère jusqu'au jour où toutes choses seront dévoilées. S'il revint jamais, ce fut assurément pour l'amour de nous; c'est pourquoi j'espère presque que le succès de sa mission l'a retenu. Quelquefois dans mes songes, même maintenant, après tant d'années écoulées, je crois voir un canot de Toonati-Nooka, chargé de chrétiens convertis par Tadoone, se dirigeant vers

la baie du Requin, et l'équipage parcourant l'île pour nous y chercher; puis Tadoone lui-même, vieilli par les labeurs et les soucis, mais avec son doux sourire et ses manières paisibles, les conduisant aux ruines de notre cave et dans toutes les parties de l'île où il croit pouvoir nous trouver, et s'attristant de ne voir aucune trace de nous, pas même une tombe pour marquer l'endroit où sont nos os. Mais cela n'est qu'un songe, et je terminerai par un mot de plus sur ce qui nous arriva par la suite.

LXX

CE QUI NOUS ARRIVA PAR LA SUITE

Le vieux Dick Rodgers en tête de la liste. Il se faisait vieux et avait appris à aimer le calme. Aussi ne fut-il pas plus tôt débarqué à Tabago, qu'il renonça aux aventures et chercha un emploi dans le port. Je suppose qu'il vécut et mourut là, aussi bon catholique qu'il l'avait été dans l'île.

Tom Harvey, le seul de notre équipage anglais que nous eussions emmené avec nous, retourna en Angleterre, où il fut pris par la presse pour le service de Sa Majesté. Il servit pendant quelque temps, avec de bonnes notes, à bord du *Pembroke*, vaisseau de soixante canons. Enfin, ce vaisseau, ayant fait partie de la flotte placée sous le commandement de l'amiral Boscawen dans son expédition aux Indes orientales, fut surpris par une tempête épouvantable, et, de trois cent cinquante braves gens qui se trouvaient à bord, douze seulement échappèrent au naufrage. Je regrette de le dire, le pauvre Tom ne fut pas au nombre de ces privilégiés.

Quant aux Espagnols, la plupart d'entre eux débarquèrent à Tabago, et de là, je crois, se dirigèrent vers d'autres ports des possessions espagnoles des Indes occidentales. Cinq restèrent sur le vaisseau, et, après que je l'eus quitté, se firent inscrire sur le livre d'équipage.

Rer-Mimebolamba échappa à l'esclavage de la façon la plus risible qu'on puisse imaginer. En arrivant à la Guadeloupe, où nous allâmes en quittant Tabago, lorsque les officiers français nous abordèrent pour voir nos papiers et nous donner un certificat de santé comme n'ayant pas la fièvre jaune, ils saisirent notre pauvre Pounder comme nègre esclave déserteur. J'eus beau le réclamer comme sujet britannique, on ne voulut rien entendre, et l'on me dit, avec assez d'insolence, que la liberté garantie à Tom Harvey et à moi par le capitaine français devait nous suffire.

Quant à Pounder, nos remontrances et celles du capitaine, qui menaçait de je ne sais quoi à son retour en France, eurent pour résultat de faire conduire notre pauvre Indien entre deux haies de soldats à la maison du gouverneur, un des principaux planteurs de la colonie le réclamant comme son esclave.

C'était un homme assez juste que ce gouverneur, mais trop ignorant pour voir les différences de peau et de traits existant entre l'Africain et l'Indien de Toonafi-Nooka. Il était inutile d'insister sur ce sujet, et les affaires de Rer-Mime allèrent si mal, que je m'avisai d'un expédient de langage pour décider la question. Appelant un nègre qui avait acheté sa liberté, je priai le capitaine d'obtenir du gouverneur qu'il fît jurer à cet homme de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ». Ce à quoi, après quelques difficultés, le gouverneur consentit enfin.

Ce vieux nègre avait passé sa vie dans l'esclavage;

mais il avait conservé l'usage de sa langue maternelle en parlant avec ses camarades, tout en ayant appris dans l'île un mauvais français. Je le confrontai avec Pounder; puis, en présence de quelques notables de l'île, qui par bonheur se trouvaient là, je lui demandai tout à coup de me répéter les dix commandements dans sa langue natale, priant l'auditoire d'écouter avec attention. Il le fit, et, pendant qu'il parlait, je transcrivis quelques-unes de ses paroles sur le papier. Alors, après avoir fait remarquer à la cour que Pounder, ne sachant pas le français, ignorait ce qu'on avait demandé à l'autre, j'ordonnai à l'Indien de répéter les commandements dans la langue de Toonati-Nooka. Il obéit, et les deux langages furent trouvés si différents, que la cour n'alla pas plus loin et décida que l'Indien devait nous être rendu. Plusieurs des assistants me complimentèrent sur le moyen que j'avais trouvé de prouver la vérité. Ils insistèrent pour nous donner un repas avant notre départ, et se montrèrent pleins de cordialité envers nous. Tom Harvey leur fit un discours dont ils ne comprirent pas un mot, et je suivis son exemple sans beaucoup plus de succès. Mais notre bonne volonté fut acceptée à défaut de langage, et, en nous quittant, ils déclarèrent que c'était grand dommage que de bons garçons tels que nous ne fussent pas Français.

Il m'arriva encore quelques aventures qui seraient peu intéressantes pour le lecteur. Je fis naufrage, dix-huit mois plus tard, sur le paquebot *le Racehorse*. Tout le monde périt, sauf dix-huit matelots et trois passagers. Pounder eut la bonne fortune d'être sauvé avec moi et les autres dans le canot, et après de grandes fatigues nous arrivâmes à Halifax. Là je repris ma profession, et je la pratiquai pendant cinq à six ans, avec Pounder comme demi-compagnon, demi-servi-

teur. Il se conduisit en honnête garçon et en bon chrétien. Après quoi ma vue, qui s'était affaiblie, m'empêcha de continuer; alors, réunissant le peu que je possédais, je dis adieu à la fois à ma profession et aux pays étrangers, mais pas avant de m'être marié à Halifax avec une femme de mon âge, une Française, dont la famille était originaire de Monmagny, près de Québec. C'était et c'est encore une bonne catholique, et elle me soutient dans ma religion.

Après diverses chances à Londres, où ma religion m'empêchait d'arriver à me créer une position, je parvins, grâce à la bonté du capitaine Byron, à être nommé maître du port à l'endroit d'où j'écris maintenant, au Grand-Yarmouth, en Norfolk.

Je termine ici ce récit d'une vie remarquable seulement par les miséricordes accordées à un être très indigne, mais qui veut du moins faire tous ses efforts pour n'être pas tout à fait ingrat.

SUPPLÉMENT

TRADUCTION D'UN MANUSCRIT LATIN TROUVÉ EN MER PAR LE VAISSEAU ROYAL *LE RAMILLIES,* COMMANDANT GEORGE DUTTON, LE 14 MAI 1773. — PRÉCÉDÉ DU RAPPORT DU CAPITAINE DUTTON A L'AMIRAUTÉ.

A L'HONORABLE COMTE DE SANDWICH,
PREMIER LORD DE L'AMIRAUTÉ DE SA TRÈS GRACIEUSE MAJESTÉ

Milord,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Seigneurie, avec le livre de loch du *Ramillies,* un manuscrit trouvé le 14 mai en pleine mer. Il est curieux par la manière dont il est fait, — il est écrit sur des feuilles de palmier, — et par la façon dont il a été préservé. Il était attaché sur une bouée de bois léger; mais le tout était tellement couvert d'écailles de poissons et tellement rongé par les vers de mer, que cela a dû passer dans l'eau un temps considérable. Le manuscrit était fixé par des cordes faites avec des fibres de cocotier, très détrempées par l'eau, quoiqu'elles eussent été préalablement enduites d'huile. Sur le tout était un petit drapeau, presque détruit, qui avait dû être autrefois un fragment d'une jaquette de marin, et qu'on avait mis là pour rendre la bouée plus visible en mer.

J'envoyai un bateau la chercher, et, lorsqu'on l'eut apportée sur le pont, nous vîmes qu'on y avait attaché une sorte de boîte, enduite de gomme indienne sur une épaisseur de plus d'un pouce, tellement l'auteur ou ses amis avaient pris de précautions pour garantir le manuscrit. Lorsque nous le trouvâmes, nous étions, d'après les cartes, à vingt lieues au moins de toute terre. La colonie ou la mission qui l'avait envoyé était peut-être à dix fois cette distance de nous, et, depuis le moment où le manuscrit avait été confié aux vents et aux vagues, elle devait avoir prospéré ou être complètement détruite. Tout cela considéré, je continuai ma route, sans faire de vaines tentatives pour connaître le sort de l'écrivain.

Je suis, Milord, de Votre Seigneurie, le plus fidèle et le plus obéissant serviteur,

GEORGE DUTTON,
Commandant.

RECIT DE DON MANUEL

Ce qui suit est la vraie relation faite par moi, Manuel des Sept-Douleurs, ex-provincial, de ce qui est arrivé à treize compagnons et à moi, dans une île inconnue.

Nous avons été un an et sept mois dans ce pays sauvage et idolâtre, sans espoir d'être visités par aucun vaisseau européen. Nous y vînmes appelés par le désir d'annoncer aux Indiens les vérités de la vie éternelle, après une suite de grâces envoyées par la main de Dieu, et après avoir été d'abord abandonnés sur une île assez éloignée de celle-ci.

Nous fûmes reçus avec quelque méfiance à cause de nos armes. Les habitants s'assemblèrent sur le bord avec plus d'étonnement que de malveillance. Ils n'avaient jamais vu les visages blancs des enfants de l'Europe. Mais, comme nous avions amené deux de leurs compatriotes, jetés par la Providence sur l'île d'où nous venions, et par grâce convertis et baptisés, nos communications furent bientôt établies. Nous commençâmes par faire marché avec eux pour la nourriture, en leur donnant quelques bagatelles que nous avions apportées, en échange de gourdes d'eau fraîche et des productions du pays.

Deux messagers se hâtèrent d'aller annoncer notre arrivée à leur roi, qui demeurait dans le principal village de

l'île, à une demi-journée de voyage. En attendant, ils nous assignèrent sur le bord un étroit espace de terre, presque entouré d'eau. Ils élevèrent une forte palissade de bâtons pointus pour nous empêcher d'aller au delà, et nous firent promettre de ne pas employer nos bateaux, — nous en avions deux, — pour aborder une autre partie du pays. Cependant ils se montrèrent bienveillants. La foule venait continuellement, avec une curiosité insatiable, nous regarder et nous parler à travers la palissade. C'était surtout avec les deux Indiens et moi qu'ils conversaient, car j'avais appris de ceux-ci leur langage. Ils me questionnaient sur notre nation, notre roi, notre religion, nos guerres, nos lois, nos coutumes, et ils nous donnaient à peine le temps de dormir, ni à moi, prêtre, celui de lire mon bréviaire.

J'étais content de pouvoir ainsi commencer ma mission parmi eux, et je leur annonçai avec prudence quelques-unes des premières vérités de la religion : l'unité de Dieu, la punition du péché, etc. Mais, la foule augmentant sans cesse, je finis par être si fatigué, que j'accueillis avec joie le cri : *Tooma! Tooma!* qui annonçait l'arrivée du roi.

Il vint, entouré de ses gardes, qui pouvaient à peine contenir la foule, quoique la battant rudement. Tous ceux qui l'approchèrent accomplirent le cérémonial ordinaire, qui consiste à lécher les pieds du roi. Il ordonna que les deux Indiens et moi, nous vinssions de l'autre côté de la palissade. Nous n'y étions nullement décidés, ignorant ses intentions à notre égard. Je répondis donc, avec un air d'autorité, que nous étions les messagers d'un roi puissant, qui nous avait envoyés au sujet d'une négociation de grande importance pour Toonati-Nooka; que mon roi m'avait fait l'honneur de m'admettre près de sa personne, que nous venions comme ambassadeurs et non comme suppliants, pour l'avantage de son peuple, à lui, et non pas pour celui du nôtre. J'ajoutai que, quoique nous fussions en petit nombre, comparés à la foule qui nous entourait, nos armes, — chaque homme avait deux fusils et trois ou quatre pisto-

lets, — étaient si terribles, qu'elles pouvaient tuer beaucoup d'hommes si nous le voulions, quoique nous vinssions pour une ambassade de paix. C'est pourquoi, si nous traitions, ce devait être sur un pied d'égalité; que moi, comme ambassadeur, je me présenterais devant le roi, si ses gardes, excepté deux, abandonnaient leurs lances, et si le reste de ses sujets se tenaient à une distance de trois longueurs de lances. Deux otages, pris parmi leurs principaux chefs, désarmés, devaient aussi passer de notre côté de la palissade, pour chacun de nous qui irait de leur côté.

Ces conditions et le ton que je pris étonnèrent le roi, et il appela ses chefs pour délibérer. Ensuite il envoya un vieillard me dire que jamais pareilles choses n'avaient été entendues, et que le roi désirait quelque preuve de notre pouvoir, — qui ne pût nuire à son peuple, — pour convaincre lui et ses chefs.

Je me tournai vers un de mes compagnons, qui était notre meilleur tireur, et lui montrant un aigle qui passait au-dessus de nous, à une hauteur moyenne, je lui dis de tirer dessus avec soin, en invoquant Dieu et saint Jacques. Le marin n'eut pas plus tôt déchargé son fusil qu'un hurlement s'éleva de la multitude, comme si un tremblement de terre ou quelque autre chose terrible fût arrivée. Beaucoup d'entre eux tombèrent en se cachant le visage; d'autres se sauvaient, affolés, dans les bois; d'autres appelaient leurs dieux à leur secours. Mais quel fut leur étonnement lorsque l'aigle, atteint par la balle, tomba mort au milieu de l'assemblée! Nous n'eûmes plus à demander l'égalité avec eux, car dès lors ils nous regardèrent comme des êtres supérieurs. Ils nous craignaient tant qu'on eut peine à trouver, parmi leurs plus braves guerriers, six hommes consentant à venir comme otages de notre côté de la palissade. Nous les reçûmes amicalement, en leur disant que ces effrayants tonnerres ne nous servaient que contre nos ennemis, et qu'ils dépendaient assez complètement de nous pour n'éclater que quand nous le voulions. Nous leur promîmes solen-

nellement que, s'ils se conduisaient bien envers nous, ces armes ne tonneraient jamais contre eux.

Les six hommes se rassurèrent, tandis que les deux Indiens et moi nous étions reçus de l'autre côté par le roi, dont les gardes avaient abandonné leurs armes.

Il voulut d'abord voir de plus près une de ces armes merveilleuses, mais à condition qu'elle ne partirait pas. Je lui montrai le fusil de l'homme qui avait tiré, en lui disant que j'allais faire la même chose que lui, mais que j'engageais ma parole d'ambassadeur qu'il n'entendrait aucun bruit, et qu'il n'y aurait pas de feu, mais seulement une étincelle.

Il était d'abord un peu effrayé; mais, en voyant que j'avais dit vrai, il agita ses bras et cria que, pour avoir une autorité absolue sur ces terribles inventions, nous devions être des dieux plutôt que des hommes. Alors, malgré ma résistance, tous les chefs se pressèrent autour de nous pour me lécher les pieds, suivant l'usage du pays. Je saisis cette occasion de proclamer le vrai Dieu, en disant au roi de juger ce que devaient être sa puissance et sa majesté, si nous, ses serviteurs, nous pouvions accomplir de telles merveilles.

Il me demanda comment il traiterait avec ce grand roi, et ce qu'il voulait.

Je répondis : « Mon roi ne veut rien, sinon rendre le roi de Toonati-Nooka et ses sujets heureux. Mon roi étant plus puissant, plus riche, plus heureux que tous les autres, n'a besoin de rien; mais comme il est aussi bon que riche et puissant, il met ses délices à rendre les autres rois et leurs sujets heureux. C'est dans ce but, et non dans aucun autre, que nous avons été envoyés par lui. »

Je lui dis que mon roi voulait qu'il continuât d'occuper son trône et de gouverner ses sujets; que la meilleure sécurité pour lui et pour son royaume serait de se soumettre lui-même et d'engager ses sujets à se soumettre à mon roi, dont les lois sages et bienveillantes enseignent aux hommes à obéir à l'autorité légitime, non seulement parce que cela est nécessaire, mais parce que cela est juste.

Le roi réfléchit, puis il délibéra avec ses conseillers, et tous déclarèrent que ce que j'avais dit était bon, quoique nouveau. Puis le roi me demanda si les lois que je venais proclamer seraient contraires aux lois établies par ses prédécesseurs. J'éludai cette question pour le moment; car l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ doit nécessairement être en opposition avec les coutumes maudites de l'idolâtrie. Je lui dis que je ne connaissais pas encore assez les coutumes de son royaume pour répondre; mais que les lois d'un roi juste, sage et bienveillant comme le mien, ne pouvaient être que pour le plus grand bonheur de tous. Alors le roi se leva, et, prenant sur sa tête un bonnet de plumes, il le mit sur la mienne, comme marque de sa faveur. Puis il m'invita à une fête qu'on avait préparée sous les arbres, et il me promit que d'abondantes provisions seraient données à nos hommes, ce qui fut amplement exécuté. Je renvoyai le plus jeune de nos deux Indiens pour leur servir d'interprète.

Notre fête fut cérémonieuse, on fit beaucoup de façons en mon honneur, et je vis avec plaisir qu'il ne s'y joignait pas de coutumes superstitieuses. Mais à la fin on fit venir des esclaves pour danser, devant le roi et ses hôtes, des danses païennes blessant des yeux chrétiens. Je dis au roi que mon maître défendait à ses serviteurs d'assister à de pareils spectacles, et je le priai de renvoyer les danseurs. Il répondit en riant :

« O respectable ambassadeur, qu'importe, puisque votre roi ne vous voit pas? »

Je lui demandai s'il croirait fidèle un sujet qui n'obéirait qu'en sa présence.

« Non, dit-il: si je sais que l'un d'eux m'a désobéi, je lui envoie mon serviteur. (Il me montra l'exécuteur public, qui le suit toujours.) Voici, dit-il, le messager que j'envoie à tous ceux de mes sujets qui oublient leur devoir.

— Mon maître, répondis-je, n'a pas qu'un ambassadeur, ni qu'un exécuteur, ni qu'une armée, mais il en a plus que je ne pourrais compter, rangés autour de son trône. Les

épées de ses exécuteurs sont de feu, de peste, de famine et de mort. L'un d'eux, envoyé une fois par mon roi, tua soixante-dix mille hommes en trois jours; un autre alla seul contre les ennemis du roi, et en une nuit en tua cinq mille, et quatre-vingt mille, et cent mille. »

A ceci le neveu du roi, qui arrivait d'une partie de chasse et n'avait rien entendu auparavant, se mit à rire. Mais le roi le réprimanda et lui raconta l'histoire du fusil.

« Je ne comprends pas, fit-il ensuite, comment votre roi fait obéir ses sujets, lorsqu'ils sont hors de sa présence. Les miens, me dit-il à l'oreille, observent les lois parce qu'ils savent que j'ai des espions partout. Mais, si je les envoyais au loin, je crois qu'ils ne se feraient pas faute de me désobéir.

— Quoique je ne puisse voir mon roi, répondis-je, il me voit; ses regards pénètrent partout, et il a un grand livre dans lequel sont inscrites toutes les actions de ses sujets, même des plus humbles; c'est d'après ce livre qu'il les punit ou les récompense tôt ou tard, sans jamais se tromper. »

Le roi dit en riant qu'un pareil livre devait donner un grand travail. Il me demanda comment il était écrit, et combien de personnes y étaient employées. Je répondis d'une manière évasive, ne voulant pas lui en dire davantage pour le moment; et, pour changer de discours, je proposai au roi, puisqu'il avait, à ma demande, renvoyé ses danseurs, de faire exécuter devant lui une danse guerrière par mes compagnons, — j'appelai ainsi l'exercice qu'ils faisaient avec leurs armes. — Il parut enchanté de cette proposition, et il fut convenu qu'après la danse nos hommes retourneraient derrière la palissade, du moins jusqu'à ce que le roi eût décidé comment il nous recevrait.

Je dis aux hommes, — en espagnol, — que huit d'entre eux, — cinq marins du vaisseau naufragé et trois vétérans de la ligne, — vinssent faire l'exercice. Mais quand, après avoir défilé au pas devant le roi, ils se présentèrent en ligne, posant leurs armes par terre avec bruit, cela effraya

le souverain et ses chefs, qui crurent que tous les fusils allaient partir à la fois. Je vins à lui en souriant, en étendant les mains, et en lui rappelant que j'avais engagé ma parole que les fusils ne partiraient pas. Cela les rappela à eux-mêmes, et le roi demanda la suite de la danse de guerre.

Nos hommes firent l'exercice avec beaucoup de précision, et le roi fut si enthousiasmé que, sans attendre la fin, il bondit de l'endroit où il était assis, en riant, criant et frappant des mains. Il demanda ses armes et courut çà et là, parmi la foule, en les brandissant avec des hurlements sauvages. Cet exemple excita la furie des chefs, qui l'entourèrent en entonnant le chant de guerre. Ils se mirent à tourner de plus en plus vite, faisant le simulacre de tuer des ennemis; leurs yeux s'enflammèrent, et ils coururent avec des gestes frénétiques, comme autant de forcenés.

Les Indiens convertis me dirent que nous étions en danger, car dans cet état de surexcitation ils ne connaissaient plus ni amis ni ennemis. Je fis mettre nos hommes en ligne, leur disant de présenter, dans un cas de défense personnelle, leurs baïonnettes à ces sauvages furieux; puis, avec mes deux Indiens, nous commençâmes à chanter un hymne très simple, que j'avais composé pour eux dans leur langue natale. Dès les premiers accents, la fureur des guerriers parut diminuer, et nous n'avions pas chanté douze lignes, qu'ils avaient repris leur tranquillité première.

Le roi me demanda si ce que nous avions chanté était un chant de guerre, ou un chant en l'honneur d'un des dieux de notre pays. Je lui répondis que c'était notre manière de nous adresser à mon roi.

« Mais, poursuivit le roi, nous ne chantons jamais d'un ton si solennel, si ce n'est pour nous adresser à nos dieux ou pour pleurer sur nos morts. Ta-Kaeeuga, dit-il à son principal barde ou prêtre, chante le chant de mes ancêtres pour Havaoeekee. »

Je pus à peine empêcher les Indiens convertis d'exprimer leur dégoût pour l'idole qu'ils avaient jadis adorée. Quant à moi, j'avais résolu que l'hymne idolâtre ne serait

pas chanté en notre présence. Aussi, me tournant résolument vers le roi, je lui dis que mon roi était plus puissant que Havaoeekee ou aucun des dieux de l'île, et que chanter un hymne à sa louange, en notre présence, serait pour mon roi une insulte dont le souverain de Toonati-Nooka ne voudrait certainement pas se rendre coupable, non seulement parce que ce serait contraire aux lois de l'hospitalité, mais parce que mon roi punirait sur l'heure une pareille offense.

Le roi conféra encore avec ses chefs; puis il me pria de venir seul tout près de lui, ce qui était une distinction réservée seulement à son neveu, qui devait lui succéder. Alors prenant ma main, il dit en me regardant sérieusement :

« Dites-moi, ô ambassadeur, votre roi est-il vraiment, vraiment, plus grand que Havaoeekee, que Paowanga, et que tous les autres que nous adorons?

— C'est aussi vrai, répondis-je, que vous m'avez fait l'honneur de me placer à votre côté. Laissez-nous seulement reposer cette nuit après notre pénible voyage, et demain, si vous en avez le courage, je vous donnerai une preuve du pouvoir de mon roi. »

Il rit à l'idée d'être supposé manquer de courage; mais il s'arrêta, en regardant nos fusils et en se rappelant la crainte qu'il avait éprouvée.

Nos hommes, cependant, avaient besoin de repos; aussi, après avoir pris congé du roi, nous nous retirâmes, lorsque le chef des bardes, dont l'office était de chanter les hauts faits du roi et de ses guerriers, marcha devant moi en chantant les vers suivants :

Grand est le roi qui envoie son ambassadeur,
Portant dans des cannes le tonnerre et le feu!
Forts sont les guerriers de Toonati-Nooka,
Plus forts les hommes pâles au delà de l'eau salée!

Ce chant fut répété par tous les chefs et par le roi lui-même. La foule resta une partie de la nuit près de la palissade, chantant la même chose autour de grands feux.

A l'aube du jour, le roi m'envoya prier respectueusement

de venir à lui. Comme j'étais en train de réciter mon bréviaire, je dis que j'étais occupé par le service de mon roi, mais que j'irais le plus tôt possible. Cependant la foule nous troublait beaucoup en parlant avec les Indiens. J'appelai ceux-ci ainsi que les autres hommes, pour la prière du matin, et je dis aux sauvages qu'ils devaient être silencieux, parce que nous allions parler à notre roi. Ils obéirent avec le plus profond respect. Quand nous eûmes fini, j'ouvris de nouveau mon bréviaire, et je me fis précéder des Indiens chantant un des hymnes que j'avais composés pour eux. Nous avancâmes ainsi lentement, et je pus réciter mon office. Les sauvages nous entouraient, mais sans nous déranger, et ceux qui, plus près des deux Indiens, entendaient les paroles qu'ils chantaient, essayaient de se joindre à eux de leur mieux. C'est ainsi qu'ils prononcèrent les doux noms de Jésus et de Marie, avant de connaître la signification de ces paroles.

Le roi, entouré de ses prêtres, se préparait à offrir un sacrifice à Paowanga. Il m'accueillit joyeusement, et m'invita à prendre part à la cérémonie. Mais je répondis que j'étais alors en communication avec mon roi, qui était beaucoup plus grand que Paowanga. Les prêtres se fâchèrent, et, me montrant l'idole, me demandèrent si mon roi était plus puissant que ce grand dieu de Toonati-Nooka?

Je vis, à peu de distance, une monstrueuse et hideuse idole, grossièrement taillée dans un tronc d'arbre. Elle avait une énorme bouche armée de dents de requin, dans laquelle le pauvre peuple abusé mettait ses offrandes, telles que porcs, oies, fruits, légumes. Quelquefois, je crois, on lui offrait même des sacrifices humains.

On prétendait que Paowanga dévorait tout; mais les prêtres, dont la demeure se trouvait derrière l'image, avaient pratiqué dans sa tête une trappe par laquelle ils enlevaient, la nuit, ce que les pauvres adorateurs apportaient pendant le jour.

Je répondis aux prêtres, — qui, je le vis, étaient déjà

mes ennemis, — que, si le roi le permettait, lorsque j'aurais fini de parler à mon roi, nous verrions qui était le plus grand, de mon roi ou de Paowanga. Puis je m'éloignai tranquillement, lisant, et accompagné de mes deux Indiens.

J'allai hors de vue à quelque distance, et, m'agenouillant, je priai avec ferveur Notre-Seigneur de m'accorder la sagesse et le courage pour ce qui devait suivre. A notre retour, nous trouvâmes le sacrifice païen achevé, et tout le monde, réuni autour du roi, nous attendant.

« Maintenant, ô roi, dis-je, si vous voulez me permettre de retourner vers mes compagnons, je vous prouverai que Paowanga n'est pas Dieu du tout. Et si j'y manque, ajoutai-je en me tournant vers les prêtres, je vous permets de me mettre dans sa bouche. »

Le roi rit; mais les prêtres me regardèrent avec malice, en murmurant entre eux.

« Allez, dit le roi; mais combien de temps serez-vous?

— Je serai de retour, dis-je, avant que le soleil soit arrivé sur ce petit espace, entre les sommets de ces deux arbres. »

Je pris un des Indiens avec moi, et, en arrivant aux bateaux, je priai le maître canonnier du vaisseau naufragé, qui était justement avec nous, de me faire promptement un paquet d'environ trois quarts de poudre, avec une mèche lente de quelques pouces de long. Pendant ce temps, je cherchai dans la boîte d'instruments sauvée du naufrage un fort miroir ardent, car mon plan était déjà arrêté. Quand le paquet fut prêt, je le pris à ma main, et, revenant avec, je dis au roi :

« O roi, lorsque deux chefs combattent, si l'un d'eux renverse son ennemi sur la terre, n'est-il pas le plus fort?

— Oui, en vérité! crièrent le roi et tous les chefs.

— Mais, continuai-je, si le chef envoie un de ses serviteurs, sans armes, et que ce serviteur soit capable de renverser l'autre, que direz-vous de la force du chef?

— O! ô! ô! crièrent-ils tous avec surprise.

— Maintenant, dites-moi, continuai-je, Paowanga est-il un dieu puissant?

— Oh! puissant! puissant! crièrent les prêtres en chœur.

— Mais comment pouvez-vous me prouver qu'il est si puissant?

— Voyez, dit le principal prêtre, montrant l'idole, combien il peut manger.

— Eh bien, dis-je en riant, je vais lui donner quelque chose à manger, et si ce n'est pas trop pour lui, je le croirai en vérité très puissant. »

Les prêtres, craignant quelque accident pour leur favori, engagèrent le roi à m'arrêter. Mais lui et ses chefs, poussés par la curiosité, ne redoutaient rien et voulaient voir la fin de tout ceci. Je promis qu'après avoir mis quelque chose à manger dans la bouche de Paowanga, je ne l'approcherais plus, et tout le monde attendit en silence ce qui allait se passer.

Je marchai vers l'idole, priant Dieu de me diriger, et montant les rudes degrés par lesquels les adorateurs arrivaient déposer leurs offrandes dans sa bouche, je criai :

« O Paowanga! ce n'est pas pour te rendre hommage que je mets ceci dans ta bouche, mais, au contraire, pour montrer à ce roi et à son peuple que le roi qui m'envoie doit seul être honoré ou adoré comme Dieu!... »

Je mis alors la poudre dans la bouche de l'idole, en ayant soin d'exposer la mèche au soleil, puis, tirant vivement le miroir ardent de ma poche, j'attirai les rayons de soleil sur le bout de la mèche, qui s'alluma aussitôt. Alors je remis le miroir dans ma poche, je descendis les degrés, et retournai tranquillement vers le roi.

Tout le peuple attendait à une distance respectueuse de l'idole. Tous les regards allaient de l'idole à moi, et de moi à l'idole, et je pus voir que l'on sentait quelque dédain pour elle, qui n'avait pas vengé l'affront public que je venais de lui faire.

Mais au bout de deux à trois minutes, le feu ayant atteint la poudre, une terrible explosion se fit entendre, l'i-

mage vacilla sur sa base, sa tête se détacha, les dents de requin volèrent dans les airs, et tout le tronc, arraché de la terre, dégringola jusqu'au bas des degrés. Il est impossible de décrire l'étonnement et la terreur de l'assemblée. Tous tombèrent la face contre terre, bouchant leurs yeux et leurs oreilles, jusqu'à ce que, ayant saisi la lance du roi, je m'écriai en frappant le tronc renversé :

« Ainsi est tombé Paowanga, par la main du serviteur du grand roi! Ainsi tomberont, tôt ou tard, tous les ennemis de mon roi et seigneur! »

Tout le peuple répondit par des cris répétés en l'honneur de mon roi au-dessus de tous les autres rois, et de mon Dieu au-dessus de tous les autres dieux.

Quant aux prêtres de Paowanga, ils se seraient sauvés si le peuple le leur eût permis. Ils craignaient pour leur vie et commencèrent à demander grâce; mais de tous côtés ils ne rencontraient que le mépris et l'indignation. Tout à coup le roi, saisi de haine contre ses premiers instructeurs, bondit parmi eux et frappa de sa lance le plus élevé en rang, qui mourut presque aussitôt de sa blessure. Alors commença un horrible massacre, tandis que je suivais le roi, l'implorant au nom de mon roi, qui ne voulait pas la mort de ses ennemis, et qui voulait plutôt en faire ses amis. Mais ce fut en vain, et, à ma grande douleur, lorsque le tumulte cessa, il n'y avait pas moins de dix-neuf morts gisant sur la terre.

Je me jetai à genoux près des blessés, essayant vainement de panser leurs blessures ou de ranimer en eux un souffle de vie. Ce fut un nouveau sujet d'étonnement pour le roi, et il me le témoigna.

« Ne vous ai-je pas dit, ô roi, répliquai-je, que mon roi est tout amour et toute bonté? »

Il était temps de poursuivre l'avantage que Dieu nous avait donné. Je plaçai le petit nombre de prêtres restés vivants et leurs familles sous la garde du plus âgé des deux Indiens, et j'en appelai solennellement à mon roi, en levant la main vers le ciel, pour le prendre à témoin qu'ils étaient

dorénavant sous sa protection, et qu'aucune main ne devait se lever contre eux. Je dis cela en présence du roi et de ses chefs, et d'une manière résolue; puis, le prenant par la main, je lui fis voir la trappe placée derrière le cou de Paowanga. Cela excita de nouveau son indignation; mais, plutôt qu'un cheveu de leur tête fût touché, je lui demandai que les prêtres et leurs familles fussent donnés à mon roi comme serviteurs. Il y consentit volontiers, et, depuis lors, je fus regardé comme leur protecteur.

Il fallut peu de temps pour mettre l'idole en pièces et la jeter au feu. Pendant ce temps, le roi voulut voir mon bréviaire, et il me demanda si c'était ma *oloeeo*. — C'est le mot par lequel ils désignent une sorte d'amulette, dans laquelle ils croient que réside Havaoeekee, un autre de leurs faux dieux.

« Non, répondis-je, mon roi ne permet pas de telles choses à ses serviteurs. Oloeeo et Havaoeekee, qui y réside, dites-vous, sont mauvais, mauvais comme Paowanga. »

Le roi et ses chefs se récrièrent; c'était peut-être détruire leurs dieux un peu plus vite que ne le voulait la prudence, cependant je crus devoir saisir l'occasion qui se présentait.

« Comment? dit le roi, prétendez-vous que Havaoeekee n'est pas plus que Paowanga?

— Jugez-en, répondis-je. Si Paowanga avait été dieu, n'aurait-il pas vengé l'offense que je lui avais faite? Que pensez-vous de lui maintenant? »

Le roi et ceux qui l'entouraient témoignèrent un suprême dédain.

« Eh bien! continuai-je, Havaoeekee ne me fera pas plus de mal que l'autre. Si vous voulez réunir pour moi tous les oloeeos que vous pourrez trouver, je les brûlerai dans le même feu que Paowanga. »

Ils se récrièrent, car ils semblaient craindre ces amulettes plus que l'idole elle-même. Néanmoins, comme je leur assurai que s'il y avait une vengeance elle tomberait sur moi seul, on m'apporta des huttes voisines six ou sept

oloeeos. Je marchai vers le bûcher, avec mes deux mains pleines d'oloeeos, et je m'écriai :

« O Havaoeekee ! si véritablement tu ès un démon habitant ces objets, tu sais que tu ne peux rien contre mon roi, et je le prouve en brûlant ta demeure sur ta tête ! »

Je jetai le tout dans le brasier, et, tandis que la flamme s'élevait, les deux Indiens et moi nous reprîmes notre hymne, jusqu'à ce que le peuple se joignît à nous; et alors, de cette nombreuse assemblée, s'élevèrent les paroles d'un hymne chrétien à la louange de Dieu, dominant le crépitement du foyer.

Le peuple continua d'alimenter le foyer avec tous les oloeeos qu'il put trouver, en témoignant son profond mépris pour l'idole, dont les ministres l'avaient abusé pendant si longtemps.

Pour célébrer ce grand événement, le roi ordonna une fête, et les pauvres simples sauvages nous apportèrent des présents sans nombre. Ils déposèrent à mes pieds des ornements d'or et d'argent grossièrement travaillés, et représentant une valeur immense. Je repoussai leurs présents, en leur expliquant que mon roi ne nous avait pas envoyés pour nous enrichir à leurs dépens, ce qui parut beaucoup les surprendre.

Cependant je ne me crus pas le droit de priver les braves marins qui m'accompagnaient des avantages que pouvait leur offrir le bon vouloir des habitants de Toonati-Nooka, et, après avoir conféré avec eux, je résolus d'obtenir en leur faveur, au lieu des présents étalés devant nous, le droit de s'établir dans l'île. Je leur fis promettre, préalablement, qu'ils ne cesseraient de donner aux sauvages des exemples chrétiens, et qu'ils se garderaient scrupuleusement de devenir pour eux un sujet de scandale.

Ayant reçu leur promesse, je revins au roi, et la fête commença. Le souverain me fit asseoir à sa droite, ce qui est la place d'honneur, parce que cela lui donne la possibilité de mettre, de sa propre main, des morceaux de nourriture dans la bouche de son hôte. Je l'aurais volontiers dispensé

de cette distinction si la chose eût été possible, car les mains royales auraient beaucoup gagné à quelques ablutions. Son neveu, dont c'était la place habituelle, comme héritier du trône, fut, cette fois, placé à sa gauche. Son mécontentement commença dès lors, et bientôt nous causa des embarras qui, à l'heure où j'écris, semblent les instruments employés par l'ennemi des âmes contre l'abondante moisson que nous pouvons espérer ici.

Le roi me fit beaucoup de questions au sujet de mon roi, du palais qu'il habitait, et sur les moyens de lui envoyer à son tour une ambassade.

Je trouvai le moment venu de lui dire que le grand roi par qui j'avais été envoyé était, en vérité, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, que sa demeure était dans le ciel, et qu'il régnait sur le ciel, sur la terre et sur toutes choses.

Il m'interrompit en me demandant si je n'étais qu'un homme comme lui-même. Je lui répondis qu'en vérité je n'étais rien de plus, que j'étais né comme lui, et que je mourrais bientôt comme lui.

« Mais où irez-vous, dit-il, ô prince blanc, quand vous mourrez? »

Je répliquai que, si j'étais trouvé fidèle à mon roi, je serais admis dans son palais et je resterais près de lui pour toujours.

Il me demanda encore combien il y avait de temps que le grand roi m'avait envoyé vers lui. Je lui répondis que j'avais eu progressivement connaissance de cet ordre, mais que je n'avais pas pu quitter tout d'abord l'autre peuple à qui mon roi m'avait envoyé.

Alors il me demanda par quelle voix le grand roi faisait connaître ses ordres à ses serviteurs. Je m'efforçai de lui faire comprendre quelque chose de la révélation faite par Dieu à ses créatures, d'abord par ses prophètes, puis par son Église, en la distinguant des inspirations intérieures par lesquelles il s'adresse à nos cœurs. Je lui dis que c'était de cette dernière manière que, dans la circonstance présente,

j'avais connu la volonté de mon roi, car j'étais loin de ceux qui avaient autorité pour me l'annoncer par une voix extérieure.

« Alors, dit-il, vous avez aussi des prêtres parmi vous? »

Je répliquai que j'étais moi-même un prêtre de ce grand Dieu; que d'autres étaient encore au-dessus de moi et plus près de mon roi, et que je devais suivre leurs ordres pour tout ce qui concernait mon devoir.

Il me demanda alors ce que les prêtres supérieurs pouvaient faire de plus que moi. Ceci me fit entrer dans une courte énumération des ordres de l'Église et des pouvoirs de l'épiscopat. Cependant je parlai à peine des sacrements, craignant de lui révéler prématurément le mystère de l'Incarnation et ses conséquences infinies.

Enfin je sentis que la Providence divine avait en quelque sorte placé la conversion de ces précieuses âmes entre mes mains, tout indigne que j'étais d'une telle faveur, et j'élevai mon cœur à Dieu en le suppliant qu'aucun péché, aucune imprudence de ma part, ne vinssent empêcher l'accomplissement de cette grande œuvre. Pour le moment, je signifiai respectueusement au roi, malgré son désappointement, que nous avions assez parlé.

Le roi nous annonça son intention de nous emmener avec lui dans sa capitale le lendemain à l'aube du jour. J'y consentis, en demandant seulement un délai d'une heure, afin d'offrir à mon roi un sacrifice solennel.

Le souverain parut enchanté de cette proposition, et il dit que les plus beaux animaux de cette partie de l'île seraient mis à ma disposition. Je souris en répondant que mon roi n'aimait pas de telles offrandes, qu'il avait préparé une victime, la seule digne de lui être offerte.

A ses questions pressantes au sujet de cette victime, je m'excusai en disant que, pendant mon séjour près de lui, j'aurais beaucoup à lui dire sur ce sujet.

J'avais apporté avec moi toutes les choses nécessaires à la célébration du saint sacrifice; et je résolus de l'offrir à l'endroit où nous avions renversé Paowanga. En consé-

quence, dès l'aube du jour, je préparai et bénis une certaine quantité d'eau, avec laquelle j'aspergeai toute la place, les alentours, et quelques blocs de bois apportés à ma requête par les naturels, et dont je fis un autel rustique, sur lequel je plaçai la petite pierre d'autel que j'avais apportée, et des nappes de toile blanche.

Pendant ce temps les idolâtres nous entouraient en silence, suivant tous nos mouvements. Quand ils virent la dévotion avec laquelle mes compagnons recevaient l'aspersion d'eau bénite, ils se pressèrent en demandant leur part. Je la leur donnai volontiers, espérant que ce serait un prélude à leur futur baptême.

Je me préparai ensuite à dire la première messe qui eût été célébrée à Toonati-Nooka depuis la création du monde. J'avais apporté, ai-je dit, tous les objets nécessaires, que j'avais reçus par le ministère des vents et des vagues, quand un vaisseau espagnol avait fait naufrage près de l'île d'où je venais. Tout étant prêt, et l'autel bien illuminé, je revêtis, avec les prières d'usage, les vêtements sacerdotaux. Je pouvais à peine retenir mes larmes à la pensée de ce moment solennel. Debout sur les degrés de l'autel, je me tournai vers la multitude, et, élevant la voix, je dis :

« O habitants de Toonati-Nooka! vous avez vu, depuis notre arrivée parmi vous, des choses nouvelles et merveilleuses. Mais ce que je vais faire maintenant est de beaucoup plus merveilleux que tout ce que j'ai fait jusqu'ici dans cette île. A la vérité, vous ne verrez ni n'entendrez rien, et pourtant je vous engage ma parole, comme ambassadeur du grand roi, que lui-même va descendre ici, et qu'il sera présent parmi vous sur cet autel.

Cette nouvelle causa une grande agitation. Tous se récrièrent, suppliant que le grand roi ne vînt pas si près d'eux; car ils seraient consumés par le feu ou frappés de mort par le tonnerre à sa terrible présence.

Mais, pour calmer leurs craintes, je continuai en souriant :

« O roi et peuple de Toonati-Nooka, le grand roi vient

à vous avec toute bonté et condescendance. Il vient parce qu'il vous aime. Il vient caché pour moins vous effrayer. Vous ne pourriez pas, il est vrai, supporter la majesté de sa présence. Mais un prince même peut se trouver au milieu de ses sujets sous un déguisement; ainsi le grand roi descendra parmi vous, et vous ne le verrez ni ne l'entendrez. Il vient par amour pour vous, pour vous apprendre à être heureux en l'aimant. Lorsque vous entendrez le son de cette petite cloche, — je leur montrai une sonnette qui nous servait pour la messe, — jetez-vous à genoux, et priez le grand roi qu'il vous rende capables de le connaître et de l'aimer. Je lui demanderai aussi la même faveur pour vous tous. »

Ce discours les frappa de surprise. Ils ne pouvaient comprendre ce que je voulais dire; mais ils étaient effrayés et en suspens, dans l'attente de ce qui allait arriver. Les ayant ainsi préparés, je célébrai la sainte messe, avec mes compagnons agenouillés autour de l'autel, et le plus jeune des deux Indiens, — car cela, je le pensais, les frapperait davantage, — servant l'adorable sacrifice. Le plus profond silence régnait dans cette immense multitude. Enfin le jeune Samuel agita la sonnette, et j'entendis derrière moi des milliers d'hommes tombant à genoux au même moment. Je fus saisi par une émotion puissante, et je dirigeai avec plus d'ardeur mon intention vers la conversion des pauvres païens, pour qui j'offrais l'Agneau sans tache au Père éternel. Tous restèrent agenouillés et immobiles jusqu'à la fin du saint sacrifice. Quand je repris mes vêtements, le roi s'approcha et m'invita au repas du matin; mais je m'excusai jusqu'à ce que j'eusse encore parlé un peu à mon roi, et il me quitta momentanément.

Quand je rejoignis le roi à table, il me questionna sur ce que je venais de faire. Je lui répondis avec beaucoup de réserve que je n'avais pas encore le droit de lui parler de ces choses; qu'il ne pouvait en connaître la signification tant que l'eau sainte de vie n'aurait pas été versée sur lui. Puis, pour changer de conversation, je lui demandai dans

quelle partie de ses États il allait maintenant nous conduire. Il répondit que toute l'île était à notre disposition, pour la visiter ou nous établir où nous voudrions; mais il dit qu'il désirait d'abord nous conduire à la capitale, pour nous montrer à sa mère, à la reine, et à toute la famille royale. Il ajouta qu'il avait pensé à beaucoup de choses pour lesquelles je pourrais grandement améliorer la condition de l'île, ce dont il me priait ardemment. Je répondis que tous les serviteurs de mon roi s'engageaient à aider ceux qui en avaient besoin. Alors il me dit que, s'il était possible, lui et ses principaux guerriers voudraient obtenir des ailes d'aigle, pour fondre sur les villages des hommes de Hai-Vavaoo. A cela je répliquai que mon roi, — que je commençai maintenant à désigner par un mot exprimant dans leur langue le vrai Dieu, *Otomatahee*, — n'avait pas accordé d'ailes aux créatures humaines. Il avait, à la vérité, des serviteurs et des messagers qui pouvaient voler avec la rapidité de l'éclair; mais pour nous, ici-bas, le grand privilège d'être un jour aussi glorieux qu'eux devait être obtenu par notre obéissance au roi jusqu'au moment de notre mort.

« O ambassadeur blanc! fit le roi, serez-vous donc un jour aussi brillant et radieux que le soleil qui est au-dessus de nos têtes? »

Je répondis que lui-même pouvait aspirer à cette gloire, ainsi que tous ses sujets, s'ils reconnaissaient mon roi pour le vrai Dieu, si l'eau sainte de vie était versée sur eux en son nom, et s'ils vivaient conformément à ses lois.

Tout étant prêt pour notre départ, je dis à mes compagnons de se tenir ensemble et de marcher en observant une stricte discipline; car nous étions entourés par une foule si nombreuse que, — malgré l'effroi inspiré par nos fusils, — nous aurions pu à chaque instant être accablés ou foulés aux pieds. Le roi voulut que je fusse porté dans une litière couverte, à côté de la sienne et en avant de son neveu. Je m'y opposai tant que je pus; mais il fallut céder, à mon grand regret: car non seulement je dédaignais cet honneur,

mais je prévoyais que cela exciterait encore plus contre nous l'esprit de ce sauvage dont le nom était Toohaeca.

Avant de quitter les bateaux, je plaçai un de nos hommes dans chacun d'eux, avec le jeune Indien comme interprète; et, non content de cela, je priai le roi de donner à ses sujets l'ordre de les respecter. Il le fit assez sévèrement; et je recommandai aux hommes d'être sur leurs gardes, et de ne jamais dormir tous à la fois, ni le jour ni la nuit. Je leur promis que, si tout allait bien, je reviendrais ou je leur enverrais un message dans quatre jours.

Je les quittai alors, en leur donnant ma bénédiction; et je trouvai que le roi n'attendait plus que moi. Il monta immédiatement dans sa litière, m'invitant de la main à monter dans la mienne. Alors Toohaeca, le neveu, entra aussi dans la sienne, à ma suite, avec une mine refrognée. Ces litières, faites en légers bambous, étaient portées sur les épaules de quatre hommes qui marchaient d'un pas rapide, et le mouvement en était si doux, qu'après les fatigues que j'avais supportées il me plongea dans un profond sommeil, qui m'empêcha d'observer le pays pendant notre voyage vers la capitale.

A vrai dire, cette capitale, — que nous atteignîmes bientôt, — était seulement une misérable réunion de huttes de bambous, bâties sans ordre et sans plan. Les huttes même des chefs, quoique plus grandes que les autres et construites avec plus de soin, manquaient de tout confort. Toute l'habileté des naturels semblait avoir été épuisée pour la hutte royale, qui occupait le côté nord d'une assez grande place. Cette hutte, ou série de huttes, différait des autres en ce qu'elle avait des avant-postes de grands arbres plantés dans la terre pour supporter les murailles; ils étaient réunis, en dedans et en dehors, par des osiers et de jeunes bambous entrelacés horizontalement, et les intervalles étaient remplis par de la mousse, des écorces d'arbres et de longues herbes. Autour de la hutte du roi, je vis au bord du toit un horrible et hideux ornement: une rangée de têtes humaines! les unes desséchées au soleil, au point que la peau en était

comme tannée; les autres tellement dépouillées, qu'on ne voyait plus que les os. Quant aux autres têtes, — deux de chaque côté, — elles étaient placées sur des poteaux devant l'entrée. En outre, un grand nombre d'ossements humains étaient groupés en dessins bizarres sur la porte et près des poteaux.

Nos palanquins avaient été posés devant l'entrée, et le roi, voyant mes yeux fixés sur ces preuves hideuses de leur barbarie, s'écria d'un air de triomphe : « Hai-Vavaoo! » pour m'apprendre que ces trophées venaient de l'île ennemie. Mais, devinant par mes regards ce que je pensais, il prit ma main pour détourner mon attention, et me conduisit chez la reine. Nous la trouvâmes entourée de ses suivantes et prête à nous recevoir. La nouvelle des merveilles que nous avions accomplies nous avait précédés, et j'eus quelque peine à empêcher la reine de se jeter à mes pieds, en lui disant que j'étais seulement un pauvre mortel comme ceux qui l'entouraient.

Le roi, pensant que je devais être fatigué, me conduisit dans une hutte séparée, préparée à mon intention, et m'engagea à dormir en attendant une fête qui devait être donnée une heure plus tard, pour célébrer mon arrivée dans sa capitale. Je m'informai de mes compagnons; il m'assura qu'il en avait pris grand soin, et que les principaux habitants d'Ehoto-Boë, — sa capitale, — s'étaient disputé le privilège de les recevoir : ce qui était vrai. Néanmoins j'étais désireux de recommander aux hommes la prudence avec les sauvages, et je priai le roi de me faire conduire à leurs logements, ce à quoi il consentit volontiers.

Je trouvai mes compagnons traités avec beaucoup de distinction. Mais, comme ils avaient fait peu de progrès dans la langue du pays, leur conversation avait lieu par signes, accompagnés de quelques mots de chaque langue, retenus par les uns et les autres, et répétés au milieu d'éclats de gaieté par ces nouveaux alliés. Je rappelai à mes compagnons combien il était nécessaire de rester en paix avec les habitants, tout en se tenant sur leurs gardes et en veil-

lant sur nos fusils, qui constituaient notre supériorité en présence de leur nombre considérable.

Ce devoir accompli, je retournai à ma hutte; mais pendant ce temps la fête avait été préparée. Le banquet était abondant. Je remarquai que l'île ne produisait aucune espèce de blé, et je fus heureux de penser que je pourrais leur faire partager une bénédiction aussi grande que celle du blé, dont j'avais apporté un sac. J'expliquai au roi ce qu'était le blé, ainsi que la manière de le préparer, et il parut impatient, d'après ma description, de posséder un si grand trésor.

La reine et ses suivantes ne parurent pas au banquet, conformément aux usages du pays. Mais la fête était à peine achevée que deux hommes accoururent en toute hâte, refusant de parler à d'autres qu'au roi. Ils arrivèrent haletants, et nous annoncèrent que nos hommes, surpris dans les bateaux par quelques-uns des habitants, avaient été dépouillés de leurs armes, et que les bateaux eux-mêmes avaient été tirés à bord, brisés et brûlés.

Le roi entra dans la plus terrible fureur où j'aie jamais vu un mortel. Oubliant son récent mépris pour les idoles, il appela leur vengeance sur ces violateurs de nos droits, m'assura qu'ils seraient mis en pièces, et, se tournant vers l'exécuteur, lui ordonna de lui apporter leurs têtes, ainsi que celles de leurs femmes et de leurs enfants. En même temps, il envoya deux ou trois chefs pour surveiller l'exécution de ce décret sanguinaire.

Je me jetai devant eux en les priant d'attendre; puis je rappelai au roi que l'offense étant commise contre moi, je devais juger le cas moi-même, et les prisonniers devaient être amenés sains et saufs devant moi.

J'eus beaucoup de peine à l'obtenir, car il considérait son autorité sur ses sujets et son honneur envers moi comme compromis également. Cependant, lorsque je lui dis que mon roi était toujours fâché quand la vengeance prenait la place de la justice, et lorsqu'on punissait l'innocent pour le coupable, il consentit à ce que je voulais. Il fut convenu que

le jeune Indien irait avec trois chefs, portant de la part du roi le *rameau de paix*, comme garantie qu'il n'y aurait pas de sang répandu. Ils emmenèrent quarante à cinquante hommes armés pour arrêter les coupables présumés, — et nul autre, — et nous les amener attachés, sans tortures ni mauvais traitements.

Je fus alors entouré par la foule, tous écoutant ce que je leur disais sur la justice que chaque homme doit à son frère, et sur la charité existant entre les vrais chrétiens. Je leur parlai ensuite de l'unité et de la perfection de Dieu, disant qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu; que l'idolâtrie avait été inventée par un mauvais esprit, ennemi du genre humain, pour éloigner les hommes de Dieu, et les rendre misérables avec lui après leur mort. Tous s'écrièrent alors : « A bas les idoles! Il n'y a qu'un seul Dieu! » Et, me tirant par ma soutane vers une idole placée près du palais du roi, ils me prièrent de « mettre le tonnerre dans sa bouche », comme j'avais fait pour Paowanga.

Cette fois je décidai qu'ils agiraient eux-mêmes. Je leur dis donc qu'ils se rendraient plus agréables à mon roi, en détruisant ses ennemis de leurs propres mains. Ils y consentirent avec joie, et, tandis que l'œuvre de destruction s'accomplissait, j'eus le temps de réciter mon office. Quand le soleil se coucha, presque tous les oloeeos d'Ehoto-Boë étaient réduits en cendres, ainsi que les fragments des trois grandes idoles adorées dans la capitale.

En réfléchissant à tout cela, je m'émerveillais des rapides progrès faits par la vérité dans l'esprit de ces idolâtres, qui en entendaient parler pour la première fois. Cependant, connaissant la malice de l'ennemi du genre humain et l'inconstance des sauvages, je me tenais prêt à un revirement ou à une réaction. L'Évangile avait été rarement semé autrement que dans le sang de ceux qui portaient au loin cette précieuse semence. A cette réflexion j'offrais de nouveau ma vie au Seigneur, le priant que, par mon labeur ou mes souffrances, sa vérité pût être abondamment semée dans les cœurs de ceux qui m'entouraient.

La dernière chose que nous fîmes ce soir-là fut d'élever un autel pour ma messe du lendemain; car j'avais apporté avec moi, des bateaux, tout ce qu'il fallait, et ainsi les plus précieux de nos trésors avaient été sauvés du pillage. Je n'eus pas plus tôt exprimé mon désir de préparer cet autel, que tous m'entourèrent en me suppliant de leur donner part au travail. Ils prétendirent, dans leur simplicité d'enfants, qu'ayant travaillé à détruire les idoles, ils devaient être autorisés à élever un autel pour mon roi. Ne pouvant les employer tous, je choisis les douze hommes qui se trouvaient le plus près de moi, puis huit autres au hasard, leur faisant apporter de grandes pierres au milieu de l'espace vide qui se trouvait devant le palais, et arranger ces pierres en carré à une hauteur convenable.

Tandis que j'étais ainsi occupé, je levai les yeux vers les dépouilles triomphales qui décoraient la porte et le toit du palais. Je décidai que tout devait disparaître avant que le sacrifice de l'Agneau sans tache fût offert en cet endroit. En même temps, sachant que je me disposais à toucher à l'endroit sensible de leur paganisme et de leur orgueil guerrier, je résolus d'agir avec précaution. Allant au roi, je lui représentai que, parmi ses titres, celui que mon roi préférait était le titre de Prince de la paix. La guerre, à la vérité, pouvait être entreprise pour une cause juste, mais elle devait être conduite avec autant de miséricorde que possible; insulter un ennemi vaincu en suspendant ses restes mortels, était une chose contraire à l'esprit de mon roi et à la justice. J'ajoutai que, comme j'allais offrir un sacrifice solennel au Roi de paix, tout souvenir de crime et de sang devait être enlevé de cet endroit. « Autrement, dis-je, je me retirerai moi-même, pour célébrer cette sainte solennité dans quelque endroit écarté. »

Le roi s'écria qu'il désirait avant tout que le sacrifice déjà offert fût répété devant sa demeure. Tout en avouant que j'avais demandé une chose dure, puisque ces trophées étaient des preuves de sa vaillance et de celle de ses chefs, il donna cependant l'ordre de les enlever. Plus tard je finis,

quoique avec peine, par le décider à faire enterrer tous ces ossements au delà de l'enceinte royale. Je lui promis, s'il y consentait, de mettre à cet endroit une inscription, dans sa langue et dans la mienne, exaltant sa valeur et celle de ses braves guerriers. Cette idée leur plut à tous, et je continuai mes préparatifs pour la célébration de la sainte messe.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous fûmes éveillés par des cris confus. On ramenait les prisonniers, à demi morts de fatigue et de terreur.

Je demandai au roi si, comme je devais juger les accusés, je pouvais disposer d'eux avant le jugement, que je rendrais après avoir offert le saint sacrifice. Il y consentit, supposant que je voulais les tenir sans nourriture, enfermés et les yeux bandés. Il fut bien surpris quand je donnai des ordres pour qu'ils fussent conduits dans ma propre hutte, et soignés par les Indiens chrétiens, qui les nourrirent et lavèrent les blessures qu'ils avaient reçues de la multitude furieuse, malgré le *rameau de paix,* dont tout le pouvoir s'était borné à préserver leur vie. Je pus remarquer que parmi la foule beaucoup m'approuvaient, quoiqu'ils n'osassent pas le dire. Cela me donna l'occasion de répéter que mon roi aimait la justice et la miséricorde, et je dis qu'il n'était ni miséricordieux ni juste de traiter des hommes avant leur jugement comme s'ils eussent été reconnus coupables.

Alors, voyant que les accusés avaient mangé et étaient rafraîchis, je plaçai une garde à la porte de la hutte où ils se trouvaient, et je défendis, sous peine d'encourir mon déplaisir, que personne y entrât. Cela eut son effet, et je me préparai à célébrer la messe.

Cette fois je n'eus pas besoin d'exhorter la multitude au silence et au respect, et j'observai que la reine et ses suivantes étaient agenouillées à la porte de la hutte royale. Cependant je crus bon de faire une exhortation; et, cette fois, je dis un mot du grand mystère de l'Incarnation, leur apprenant que mon seigneur et roi était si rempli d'amour pour toute l'humanité, qu'il était venu pour vivre parmi les

hommes, et qu'il restait, jusqu'à présent, sur terre au milieu d'eux. Je promis de leur expliquer plus tard comment il avait vécu parmi les hommes pendant trente-trois ans, il y avait bien, bien, bien longtemps, et comment, lorsque les trente-trois ans qu'il avait résolu de rester étant expirés, il était remonté sur son trône dans le ciel, et avait décrété une autre méthode merveilleuse par laquelle il continuerait à rester avec ses sujets sur la terre.

« Ainsi, continuai-je, le grand Roi est dans le ciel et sur la terre; son pouvoir est si grand, qu'il peut être et qu'il est dans plusieurs endroits à la fois. De plus, il y a des endroits qu'il vient visiter de temps en temps, comme il va venir, — pour la première fois de cette manière, — à Ehoto-Boë. Vous ne pouvez comprendre ces choses, hommes de Toonati-Nooka; mais elles sont vraies. C'est une partie du message que le grand Roi vous envoie pour votre bien. »

Puis je les engageai à faire un acte de foi en la présence du grand Roi sur l'autel, et à l'adorer lorsqu'ils entendraient le son de la clochette. Je leur dis de lui demander, comme une grande grâce, de les rendre capables de croire en sa présence et de faire sa volonté.

Alors je célébrai la sainte messe. On a rarement vu, depuis le temps des apôtres, un spectacle plus étrange et plus solennel que cette foule de simples sauvages, altérés des eaux de la vie, préparés à croire, et attendant seulement d'être instruits. Ainsi, pour la seconde fois depuis deux jours, l'adorable victime s'offrit elle-même, par mes mains indignes, pour leur salut.

Tandis que je rendais grâces après la messe, mes compagnons laissés dans les bateaux arrivèrent. Ayant été portés tout le temps du voyage, ils étaient arrivés beaucoup plus commodément que les accusés. On leur fit tous les honneurs de la fête préparée pour moi et pour les autres; le roi semblait anxieux d'effacer de notre mémoire l'insulte qui nous avait été faite.

Le banquet terminé, je procédai au jugement. Je dis d'abord au roi que, n'étant pas venu pour le priver de son

autorité, je le priais de présider la séance et de confirmer le jugement que je prononcerais. Il y consentit. Mais comme la cérémonie était nouvelle pour lui, il stipula qu'il serait seulement placé sur un siége au-dessus de moi, et que je conduirais seul toute l'épreuve.

Quand les Indiens accusés, — ils étaient onze, — furent amenés devant nous, je vis à leurs regards de terreur qu'ils s'attendaient à la mort ou à des tortures. C'est pourquoi je leur parlai doucement, disant que leur crime était sans doute grave; que toutes les nations respectaient les ambassadeurs d'un grand roi comme des personnes sacrées; mais je leur promis, non seulement qu'ils seraient écoutés patiemment, mais que chaque point douteux serait interprété en leur faveur. Enfin, j'essayai d'établir de mon mieux, dans cet endroit sauvage, les principes d'équité qui guident, — ou devraient guider, — nos cours chrétiennes de justice en Europe.

Après cela, ayant pris soin que les témoins ne pussent pas communiquer ensemble, je commençai l'interrogatoire, en les engageant, l'un après l'autre, à dire la vérité.

Il ne fallut pas peu de patience pour débrouiller l'écheveau de contradictions, d'accusations mutuelles, de bruit, de rage, de protestations, de dénégations en présence duquel je me trouvai. Les accusés étant onze et les témoins trente-six, le procès fut long et embrouillé. Mais je reconnus bientôt que beaucoup de ces prétendus témoins n'avaient rien vu. Ils avaient colporté une histoire, moitié par des motifs de vengeance contre certains des accusés, moitié pour se concilier la faveur du roi et de moi-même, pensant qu'il nous serait agréable de punir quelqu'un, coupable ou non, pour venger l'outrage commis.

Je crus à propos de faire un exemple avec ces faux témoins, et j'interrompis la séance pour leur donner un châtiment sommaire.

D'abord, j'expliquai aux assistants et aux coupables eux-mêmes le crime hideux qu'ils avaient commis. Je dis que, quoiqu'ils ne connussent pas encore toutes les lois de mon

roi, ils avaient cependant, écrite dans leur propre cœur, une loi leur ordonnant d'agir selon la justice et de parler selon la vérité. Cette loi les engageait même dans les choses frivoles, mais bien plus encore quand la vie d'une créature humaine était en jeu. En conséquence, je décidai que ce serait une faible punition, si chaque faux témoin recevait douze coups de canne de bambou, moitié sur la plante des pieds, et moitié sur les épaules.

La multitude applaudit beaucoup cette sentence, qui fut exécutée sans délai.

Ayant ainsi éclairci les rangs des faux témoins, je trouvai des preuves seulement contre cinq ou six accusés, compromis dans l'attaque des bateaux. Ces coupables se trouvèrent être des habitants d'Ehoto-Boë, et il devint évident que l'attaque n'avait pas été faite dans un esprit hostile, mais inspirée par un irrésistible désir de nous retenir parmi eux et d'empêcher notre départ de Toonati-Nooka.

Cela fut confirmé par les deux hommes blancs et l'Indien restés dans les bateaux. Ils déclarèrent que les assaillants, quoique résolus à la destruction des bateaux, les avaient traités avec autant de douceur que le permettaient les circonstances. Ils avaient, il est vrai, désarmé nos hommes de force, tandis que ceux-ci, accablés par la chaleur du jour, avaient succombé au sommeil. Nos hommes reconnurent franchement que c'était en partie leur faute ; car si, observant ma recommandation, ils fussent restés sur leurs gardes, ce grand désastre, qui a peut-être décidé de notre sort pour le reste de nos jours, ne serait jamais arrivé.

Tout cela considéré, je ne crus pas devoir apprécier la faute des agresseurs d'après le dommage qu'ils nous causaient. A la vérité, cette destruction des bateaux, en nous retirant l'espoir de quitter jamais Toonati-Nooka, nous ôtait toute indépendance d'action. Je ne croyais pas pouvoir décider le roi à nous donner un canot de guerre pour retourner à l'île de l'Assomption, d'où nous venions.

A la fin de la séance, les coupables furent rendus à la liberté après une légère punition, beaucoup plus légère que

celle infligée aux faux témoins. Cette différence entre les deux classes de coupables fut, pour l'esprit des sauvages, une autre instruction sur la nature de la vérité et de la justice.

J'ai peu de chose à ajouter. Depuis notre arrivée dans l'île, la grâce de Dieu et le pouvoir du mal se sont disputé la possession des âmes de ces pauvres païens. Ils m'écoutent, à la vérité, et reconnaissent les lois de mon maître. Ils sont reconnaissants pour mon intervention en leur faveur auprès du roi et des chefs. Mais, d'autre part, la puissance de corruption est forte. L'inimitié de Toohaeca, le neveu du roi, sera probablement pour nous une source de troubles et même de dangers. Je sais qu'il a juré de se venger de nous, et, quoique détesté pour sa cruauté et sa tyrannie, il a un parti de chefs qu'il dirige. Ils agiraient plus ouvertement s'ils ne craignaient pas le roi, qui nous favorise. Combien de temps cette faveur durera-t-elle, ou l'ennemi des âmes réussira-t-il à troubler notre paix? Dieu seul le sait. Nous nous confions entièrement à sa miséricordieuse Providence.

En priant Dieu que les éléments portent mon récit dans des mains capables de nous venir en aide, je le confie aux flots, le treizième anniversaire de ma profession religieuse et le septième mois de la seconde année de notre séjour à Toonati-Nooka.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

SUPPLÉMENT

8647. — Tours, impr. Mame.



